



**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 61

JANVIER 1984

VOL. XII - XVII^e ANNÉE

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par le
**CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ LYON II**

avec le concours du
CENTRE NATIONAL DES LETTRES

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

VOL. XII

1984

le
Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968
publiée par le
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ LYON II
avec le concours du
CENTRE NATIONAL DES LETTRES
paraissant en janvier, avril, juillet et octobre

est principalement diffusé par abonnement annuel ou compris dans les publications servies aux membres de l'Association des Amis d'André Gide au titre de leur cotisation pour l'année en cours
Tarifs : voir en dernière page de chaque livraison



RÉDACTION
composition et mise en page

CLAUDE MARTIN
3, rue Alexis-Carrel
F 69110 Ste-Foy-lès-Lyon
Tél. (7) 859 16 05

Toute correspondance relative au BAAG doit être envoyée
à Claude MARTIN, directeur responsable de la Revue

- Rubrique «Entre nous...» : Alain GOULET, 158, rue de la Délivrande, F 14000 Caen, tél. (31) 94 58 78 ;
- Rubriques «Lectures gidiennes» et «Gide et la recherche universitaire» : Pierre MASSON, 92, rue du Grand Douzillé, F 49000 Angers, tél. (41) 66 72 51.



BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE — VOL. XII — N° 61

JANVIER 1984

| | |
|--|-----|
| <i>Pour relire et réentendre Auguste Anglès</i> | 5 |
| AUGUSTE ANGLÈS : Charles Du Bos ou l'esthétique d'une belle âme .. | 7 |
| <i>Auguste Anglès à Cerisy-la-Salle, août 1973 : Le fonctionnement de la NRF (1909-1914)</i> | 11 |
| ☆ | |
| BREDA CIGOJ-LEBEN : Les idées d'André Gide sur l'art de la traduction | 31 |
| IRÈNE DE BONSTETTEN : André Gide et «Belles-Lettres» | 47 |
| LE JOURNAL INÉDIT DE ROBERT LEVESQUE (suite) | 56 |
| (Carnets VI et VII, 19 mai 1932 — 12 mars 1933) | |
| PIERRE MASSON : Les Voyages d'André Gide. Chronologie sommaire | 95 |
| ALAIN GOULET : Madame André-Walther | 107 |
| Le Dossier de presse des <i>Faux-Monnayeurs</i> (XI) | 113 |
| Lectures gidiennes | 119 |
| Chronique bibliographique | 133 |
| Varia | 145 |
| Librairie | 154 |
| Nouveaux Membres de l'Association | 155 |
| Abonnements / Cotisations (tarifs 1984) | 156 |

*Association des
Amis d'André Gide*



COMITÉ D'HONNEUR

Marcel ARLAND, Jean DELAY, François MAURIAC (1885 † 1970),
Jean PAULHAN (1884 † 1968), de l'Académie française
Jean GIONO (1895 † 1970), de l'Académie Goncourt
Julien CAIN (1887 † 1974), de l'Institut
Marie-Jeanne DURRY (1901 † 1980),
Anne HEURGON-DESJARDINS (1899 † 1977),
Élisabeth VAN RYSSELBERGHE (1890 † 1980)
Marc ALLÉGRET (1900 † 1973), Auguste ANGLÈS (1914 † 1983),
Georges BLIN, Jacques DROUIN, Gaston GALLIMARD (1881 † 1975),
Jean HYTIER (1899 † 1983), Marcel JOUHANDEAU (1888 † 1979),
Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET, André MALRAUX (1901 † 1976),
Robert RICATTE

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : ÉTIEMBLE
Vice-Président : Daniel MOUTOTE
Irène de BONSTETTEN, Jacques BRENNER, Anne-Marie DROUIN,
Dominique FERNANDEZ, Alain GOULET, Robert MALLET,
Claude MOUZET, Angelo RINALDI, Bernard YON
Secrétaire générale : Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK
Trésorier : Henri HEINEMANN
Délégués aux publications : Claude MARTIN, Pierre MASSON
Anciens Membres : Auguste ANGLÈS (1914 † 1983), Marcel ARLAND,
François CHAPON, Jean DENOËL (1902 † 1976), Claude GALLIMARD,
Catherine GIDE, Bernard HUGUENIN, Jean LAMBERT,
Justin O'BRIEN (1906 † 1968)



AUGUSTE ANGLÈS

(Photo Jacques Robert / NRF)

pour relire et réentendre
AUGUSTE ANGLÈS

Comme nous l'avions promis à nos lecteurs, nous reproduisons dans ce BAAG l'article que notre ami disparu avait consacré à Charles Du Bos (Temps présent, n° 64, 9 novembre 1945) et dont Gide et la Petite Dame avaient admiré la justesse et le style. Nous publions également le texte de l'exposé qu'A.A. avait fait à Cerisy, dans le cadre de la décade d'août 1973, sur «le fonctionnement de La NRF».

Dans nos prochains numéros, nous donnerons les exposés, faits «en dialogue» avec A.A. lors du même colloque, de Jean Bastaire sur «le premier groupe de La NRF et Charles Péguy» et d'Alain Goulet sur «genèse et écriture des Caves du Vatican». Le texte de ces exposés avait été préparé par A.A. lui-même, d'après une transcription d'enregistrements effectuée par Jean-Pierre Colle et destinée, selon le vœu d'Anne Heurgon-Desjardins, à une publication en un volume qui eût rassemblé un choix des communications présentées aux colloques de Cerisy de 1973 et 1974, tous deux dirigés par A.A. («André Gide et le premier groupe de La NRF» et «Jacques Rivière, directeur de La NRF»). Les difficultés de l'édition ont amené à remiser dans un tiroir cet ensemble de textes, et le Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle a bien voulu nous autoriser à en publier quelques-uns, avec l'accord de leurs auteurs. Nous les remercions tous vivement, en particulier Édith Heurgon et Jean-Pierre Colle.

La préparation du recueil auquel nous avons fait allusion (BAAG 60, p. 521, note) se poursuit. Quant à la publication des deux volumes (L'Age critique (1911-1912) et Une inquiète maturité (1913-1914)) qui doivent compléter le tome I, paru en 1978, du grand œuvre d'A.A., la révision du manuscrit (3 577 pages dactylographiées...), auquel il n'avait en réalité mis que partiellement la dernière main, a été confiée par M. Alain Bern, représentant la famille d'A.A., et avec le chaleureux appui de Jean Riboud et François Pinson, à Michel Raimond, Claude Martin et Pascal Mercier.

Parmi les articles qui ont évoqué la figure d'A.A. au lendemain de sa disparition, nous tenons à signaler :

«Auguste Anglès», par Jean-Jacques Lerrant, Le Progrès (Lyon), 5 juillet, p. 6 ;

«Mort d'Auguste Anglès, universitaire, journaliste et écrivain», par Yves Florenne, Le Monde, 17 août, p. 11 ;

«Auguste Anglès», par Pierre-Georges Castex, Bulletin de la Société Paul Claudel, n° 91, 3^e trimestre 1983, pp. 4-5 ;

«Auguste Anglès», par Pascal Mercier et Vincent Wackenheim, La NRF, n° 369, 1^{er} octobre, pp. 107-8.

CHARLES DU BOS OU L'ESTHÉTIQUE D'UNE BELLE ÂME

par

AUGUSTE ANGLÈS

Devant un livre comme celui que vient de consacrer à Charles Du Bos la piété de ses amis ¹, on mesure plus que jamais tout ce que l'intimité vivante d'un esprit confère de plénitude et de signification à une œuvre. Ceux qui l'ont connu écoutent en le lisant l'accent de sa voix, regardent son visage, suivent les gestes qui commentent ses paroles, mais nous ? Nous ne lisons qu'un livre parmi d'autres, nous pesons ce qu'il nous dit aux seules balances de notre jugement, et nous nous sentons étrangement loin de cet être exquis, de cette œuvre vaste et profonde, qui ne sont pas tant séparés de nous par le nombre des années que par l'étrangeté des événements dont ces années ont été prodigieuses. Venant quelques semaines après la mort de Valéry, cet *Hommage à Du Bos*, mort à la veille de la guerre, nous oblige, pour la seconde fois, à nous retourner avec nostalgie et étonnement à la fois, vers ces hommes qui firent à la littérature le visage que lui découvrit notre adolescence et qui, aujourd'hui, malgré sa beauté, ou à cause de sa beauté peut-être, nous paraît aussi admirablement soustrait à la vie de notre temps qu'un marbre grec ou une vierge de Raphaël. Étrange destin d'une génération qui aura été véritablement « d'avant guerre », d'avant la guerre de 1914, d'avant toute guerre, et qui ne bénéficia, après 1919, que d'une gloire à retardement, d'une gloire anachronique, alors qu'elle ne marchait déjà plus au pas d'une époque qui la saluait au moment même où elle lui devenait étrangère.

Cet anachronisme, il serait trop facile, et cruel, de le souligner dans le per-

1. Charles Du Bos, *Qu'est-ce que la littérature ?* Traduit de l'anglais par Mme Charles Du Bos, et *Dernier Journal intime*, suivi de *Hommage à Ch. Du Bos*, par François Mauriac, Charles Morgan, Camille Mayran, J. Mouton, G. Marcel, Paule Régner, J. Madaule, J. Schlumberger, A. Béguin, Daniel-Rops, M. Siry, J.-F. Lefèvre-Pontalis, G. d'Houville, A. Molitor, G. Petit, J. Heurgon, G. de Bénouville, J. Daniélou, J.-L. Vaudoyer, M.-A. Gouhier, B. Groethuysen. Paris : Plon, coll. «Présences», 1945, 276 pp..

sonnage même de Charles Du Bos, dans le «type» littéraire et humain que font surgir devant nos yeux les souvenirs de ses amis. Cette vie intellectuelle, née sous les influences combinées de Bergson et de Botticelli, ce raffinement dans l'amitié et dans les conversations, cette politesse, ces fleurs, ces cadeaux, ces scrupules infinis, cette maladie changeant la couronne de fleurs en couronne d'épines... c'est un personnage de Proust, c'est Proust lui-même, un Proust chez qui le don contemplatif l'eût emporté sur le don créateur et qui aurait accédé au *Temps retrouvé* par l'entremise de la conversion. Cet homme qui a vécu parmi les livres et les choses de l'art, qui a vécu de livres et vécu d'art, il serait assurément inexact de l'appeler un esthète, à cause du dilettantisme que le mot semble impliquer, et dont il était parfaitement indemne, lui si sérieux, si religieux même, avant toute religion, mais quel nom donner alors à cette unique alimentation de la vie intellectuelle par les produits les plus élaborés de l'intelligence des autres, à cette vie en circuit fermé de l'esprit à l'esprit ?

Je sais bien que Charles Du Bos a protesté lui-même, et en termes vigoureux, avec même une pointe d'impatience, qui trahit l'homme piqué à vif, contre la traditionnelle et grossière opposition entre la littérature et la vie. Mais la façon même dont il les réconcilie et les unit, les termes qu'il emploie, les formules auxquelles il arrive montrent à l'évidence que «vie» signifie automatiquement et comme inconsciemment chez lui «vie spirituelle» et que cette équivalence est si consubstantielle à son esprit qu'il ne songe même pas à la formuler. Or, nous avons appris des événements, si nous ne le savions pas déjà, qu'il y a d'autres types de vie que la vie spirituelle, et nous croyons que la tâche de la littérature est d'exprimer toute la vie et pas seulement les moments privilégiés où elle arrive à la beauté dans la lumière.

Mais Du Bos faisait abstraction de tout ce qui n'était pas accrédité auprès de lui par la beauté, la beauté telle que l'ont définie, aperçue ou chantée les apolliniens, comme Platon, Joubert ou Keats, qui formaient au-dessus de lui et en lui une inaltérable constellation. Il savait bien reconnaître ceux qu'il nommait ses «étrangers», Gœthe, par exemple, mais alors c'étaient de «beaux étrangers». Quant au spectacle mouvant et burlesque du monde, il en était bien souvent hanté, choqué, blessé, mais il lui refusait l'existence esthétique, donc l'existence. C'est pourquoi, dans ces quatre conférences qui portent pour titre : «Qu'est-ce que la littérature ?» et qui auraient dû plutôt s'appeler «Du spirituel dans l'ordre littéraire», ou même encore «De la littérature comme exercice spirituel», il ne citera pas les noms de Rabelais ni de Molière et n'évoquera ceux de Swift et de Voltaire que pour opposer leur «clarté» qui le blesse à la «lumière» des seuls écrivains auxquels il reconnaisse une vertu nourricière.

Plus généralement d'ailleurs, il est frappant de constater à quel point l'or-

dre tout entier du comique lui paraît irrémédiablement étranger, et, semble-t-il, plus qu'étranger, inconnu. Très souvent, sous sa plume, très souvent sous la plume de ceux qui lui rendent hommage, revient le témoignage du « sérieux » profond avec lequel il abordait les œuvres de l'esprit, de la piété dont il les entourait, de l'attention et de l'ambur dont il les circonvenait pour leur faire enfin avouer leur secret. On ne peut s'empêcher, parfois, à la lecture de telle anecdote sur sa vie, ou de telle « approximation » sinueuse et précautionneuse à l'excès, de sentir se former en soi-même un sourire. Mais Du Bos ne connaissait que le sourire de la reconnaissance, de l'admiration, de l'extase. Il savait sourire aux êtres et aux œuvres. Il ne savait pas sourire d'eux.

C'est pourquoi il serait inexact de dire, comme certains, qu'il fut un grand « critique », voire même « le plus grand critique » contemporain. Nul mot ne saurait donner une idée plus fautive de son esprit et de son œuvre à ceux qui ne le connaîtraient pas encore. Tout ce que le mot de critique implique de tranchant, de coupant, de caustique peut-être, en tout cas de « distinctif », tout cela était congénitalement étranger à son esprit qui était plus porté à confondre tous les sommets dans le même azur qu'à en définir et à en aiguïser les arêtes. Plus qu'un critique, mieux qu'un critique sans doute, il a été, comme Maine de Biran, comme Joubert, comme Amiel, un grand « intimiste », un de ceux pour qui la vie intérieure existe, un de ceux même pour qui elle existe seule. Mais son apport particulier, son cachet original, c'est qu'en lui cette vie intérieure s'est constamment et uniquement alimentée de tout ce qu'il y a eu de plus artiste dans l'art universel, de tout ce qu'il y a eu de plus exquis, de plus noble, de plus grave et de plus beau dans la beauté. Non, il n'est pas un « critique ». Ces grands écrivains, dont les noms forment les titres de ses œuvres, ce ne sont pas des modèles pour « portraits littéraires », ce sont les repaires de sa vie intérieure, les journées de cet immense *Journal* intime qui donne à toute son œuvre son accent et sa signification. Pour retrouver des exemples de la manière dont il « approche » et goûte les œuvres, d'un don analogue de méditation et même de « contemplation » des textes, de la transsubstantiation qu'il opère de leur chair en la sienne, il ne faut pas chercher parmi les « critiques » modernes, mais parmi ces hommes du XVI^e siècle, fous de lettres antiques, ou mieux encore parmi ceux qui, de tout temps, ont médité, ont « ruminé », suivant le mot de saint Augustin, les lettres sacrées : la façon dont Du Bos cite, récite, retourne et malaxe sans cesse une pensée de Joubert, ou une strophe de Keats, n'a qu'un précédent dans notre histoire littéraire, celui de Bossuet s'appropriant et s'incorporant la Bible. Qu'on ne s'impatiente pas de ces longues citations, il a une conception « scripturale » de la littérature. Tout beau livre, il le traite comme le croyant traite le Livre.

Il ne faut donc pas s'étonner si les beaux livres l'ont mené au Livre. Comme le disent ses amis, il était naturellement chrétien. De l'esthète au croyant, de la délectation à la prière, il semble n'y avoir eu nulle coupure, mais seulement exhaussement. Il vient prendre place tout naturellement dans cette tradition de l'humanisme chrétien qu'Henri Bremond justement, son contemporain, et, je crois, son ami, remettait en lumière dans l'histoire littéraire de la France. Son essai sur Bérulle en est l'attestation. Et, certainement, cet accomplissement en lui de l'esthétique par la foi, ce baptême de la beauté, ont quelque chose d'émouvant et donnent à sa longue pérégrination parmi les livres, les musées, les concerts, un but et une signification. Son originalité et son importance auront été de découvrir en filigrane dans les œuvres les plus nobles de l'homme les marques d'une vérité éternelle et d'avoir incorporé sans effort au trésor de la vie spirituelle le trésor profane de l'amateur d'art.

Mais pour ce qui nous occupe en ce moment, c'est-à-dire pour l'appréciation de Charles Du Bos voulant définir la littérature, cette dernière mue, ou plutôt ce dernier exhaussement, n'est pas sans porter avec soi sa raison. A vrai dire, avant même qu'il ne fût converti, il y avait en lui un constant appel vers le haut, une constante propension à l'ascension, à l'exaltation, qui est une vertu de l'âme, mais qui peut être aussi un défaut de l'esprit. Il fuit vers le haut, mais il fuit. Sans cesse, on est tenté de le retenir, de le prier de définir son objet, avant de le transcender. Il est beau et il est bien d'aller toujours dans une œuvre à ce qu'elle renferme d'essentiel, à cette zone la plus intime d'elle-même, où elle nous fait connaître et toucher l'absolu, mais à la condition qu'on ne donne pas l'impression d'amener toujours et forcément son lecteur au point où vient aboutir tout ce qui est beau, bon, noble, généreux. Car, alors, le beau mot d'«approximation» devient trompeur et l'œuvre n'est plus qu'un prétexte pour nous faire chercher ce que vous avez à l'avance trouvé. «Qu'est-ce que la littérature ?», demande Charles Du Bos et, sans plus s'occuper de la littérature telle qu'elle est, il édifie un mythe platonicien d'ascension de l'âme vers la beauté. Il ne définit pas, il sublimise. C'est le léger travers d'esprit de cette belle âme.

(*Temps Présent*, n° 64, 9 novembre 1945, p. 4.)

Auguste Anglès à Cerisy-la-Salle, août 1973

LE FONCTIONNEMENT DE LA NRF (1909-1914)

AUGUSTE ANGLÈS

La première chose que je voudrais dire à ce sujet, c'est, d'abord, avant même que la revue soit fondée, l'importance que ces questions matérielles — je veux dire : d'exécution du livre, ou de la revue, de l'écrit publié — tenaient dans la revue. Le choix des imprimeurs, par exemple. Au temps de *L'Ermitage* et au temps d'*Antée*, l'imprimeur considéré comme le meilleur, c'était la Veuve Monnom, à Bruxelles. Plusieurs livres de Ruyters sont imprimés chez cette Veuve Monnom, vous voyez qu'*Amyntas* est imprimé chez la Veuve Monnom, et vous voyez qu'*Algérie* de Ghéon est également imprimé chez cette veuve. Il y aurait une thèse à écrire sur le rôle des veuves à cette époque-là ! Car vous avez la Veuve Monnom à Bruxelles, la Veuve Rosario à Fouchéou, et vous avez la Veuve Amiot pour les sardines et la Veuve Cliquot pour le champagne. Je crois que le mot de «veuve» impliquait un sérieux...

Cela dit pour plaisanter, mais surtout pour vous montrer le choix de l'imprimeur, et aussi pour vous signaler au passage que la fameuse Petite Dame, c'était la fille de la Veuve Monnom.

Au temps d'*Antée* est née une entreprise d'imprimerie à Bruges, qui avait été fondée par un homme qui s'appelait Paul Grosfils, et cette entreprise s'appelait «The Sainte Catherine Press», laquelle a imprimé *Antée* à Bruges à une certaine époque et a édité la collection de livres publiée par *Antée* — parce que toutes les revues, à cette époque-là, avaient une collection d'éditions. C'est ainsi que le *Mercure de France* était devenu une très importante maison d'édition, mais vous avez une collection de *La Revue Blanche*, vous avez une «Collection de *L'Ermitage*», il y avait une collection d'*Antée*, et c'est pourquoi vous aurez une collection de *La NRF*. Le «comptoir d'éditions est né à l'origine de cette habitude, qui paraissait naturelle, qu'une revue eût à côté d'elle une petite affaire d'édition.

Je fais une petite digression sur Paul Grosfils, vous allez voir pourquoi, ça vous amusera peut-être. Paul Grosfils était connu par ailleurs comme un éru-

dit en matière de littérature britannique, et surtout à propos de Shakespeare. Vous trouverez la signature de Paul Grosfils au bas d'articles, dans le *Mercure de France* et ailleurs, sur les points d'érudition shakespearienne. Ce Paul Grosfils, il a fini par faire faillite ou avoir de mauvaises affaires et, chose curieuse, on le voit réapparaître à l'horizon de la NRF en 1914, peu avant la guerre, lorsqu'on voit, avec étonnement, Gide, avec une obstination qu'il mettait à tout, vouloir introduire Paul Grosfils dans les affaires de la revue et des éditions, disant qu'il avait une grande compétence ; de plus, il ne demandait pas à être payé, il avait encore suffisamment d'argent pour ne pas l'être. Puisqu'il cherchait à s'employer, Gide pensait donc que son expérience leur serait grandement utile. Or, pourquoi, à la veille de la guerre, Gide voulait-il introduire Paul Grosfils ? C'était pour, ensuite, j'en suis persuadé, éliminer Gaston Gallimard. Dès cette époque-là, Gide et Gallimard ne pouvaient plus se sentir. Paul Grosfils avait évidemment toutes les compétences requises pour jouer le rôle que jouait Gaston Gallimard...

Revenons donc à cette Ste Catherine Press à Bruges. Elle a été reprise, cette affaire, cette entreprise dont la raison sociale était «Herbert Ltd. ; Herbert Ltd. a disparu avec Paul Grosfils, et ç'a été repris par Édouard Verbeke, et les livres édités par le comptoir d'éditions jusqu'à la guerre, ce sera la Presse Sainte-Catherine Édouard Verbeke. Alors, les rapports de Gide avec Verbeke... Là encore, il y a une immense correspondance que j'ai vue (je ne peux pas dire que je l'ai lue) avec Édouard Verbeke. On y voit la minutie avec laquelle Gide suivait ces questions d'impression ; et, tout en se louant tous de la qualité du travail d'Édouard Verbeke, qui était un maître imprimeur, quand même il y avait de temps en temps des coquilles, quand même de temps en temps il ne respectait pas telle ou telle consigne. Il y avait une chose qui agaçait Gide au plus haut point, c'est lorsqu'on mettait le signe de trois points, qui forme une espèce de triangle, lorsqu'on le mettait au bas d'une page. C'étaient des hurlements, car, disait-il avec raison, la forme même de ce signe indique qu'il doit être ou bien en milieu de page, ou bien, si on n'a pas la place, en début de page. Rien que pour cela, il y a des centaines de lettres sur ce signe de trois points. Par conséquent, ça vous montre l'importance que Gide et ses amis apportaient à la réalisation matérielle du livre ou de la revue, importance que Claudel avait à cœur, lui aussi. Et dans la correspondance Gide-Claudel vous trouvez, lorsque Gide lance pour la première fois l'idée que la revue, il faudra bien qu'elle ait, elle aussi, son petit comptoir d'éditions, vous voyez cette idée passionner Claudel, et vous voyez une lettre immense, d'une dizaine de pages, de Claudel, envoyée de Chine (il était encore en Chine), pour faire toute une théorie de la confection et de la distribution du livre. L'idée centrale, pour ce qui est de la confection, c'est que, en France, ou bien

on a des éditions de luxe, qui sont très belles mais naturellement réservées à quelques gens fortunés, ou bien on a des éditions à bon marché, mais alors, c'est un fait, il faudrait absolument arriver à faire un livre qui soit à la fois présentable et bon marché. Par conséquent, derrière la création du comptoir d'édition, car Gide a partagé cette opinion, vous avez l'idée qu'il faut réaliser un livre de présentation convenable, qui soit en même temps à la portée de toutes les bourses. Quant à la question de diffusion, Claudel avait été très frappé par les bibliothèques circulantes britanniques, par la façon dont les Anglais envoyaient les livres par la poste, et il aurait voulu qu'on en fasse autant -- ce que la NRF n'a pas fait. Et les corrections d'épreuves furent quelque chose qui tenait une grande place dans leur vie...

Cette question matérielle étant mise en évidence, comment le groupe s'est-il organisé pour la confection et pour la distribution de la revue ? Je vous ai dit, je crois, à un certain moment, que c'était une des raisons qui les ont fait s'allier avec Montfort, parce qu'ils avaient peur de n'être pas assez compétents pour toutes ces questions-là, tandis que Montfort, grâce à sa petite revue *Les Marges*, avait, lui, l'habitude de ces questions. Une fois que Montfort s'est en allé, il a bien fallu qu'ils résolvent ces questions eux-mêmes. L'adresse de la revue a donc été chez Jean Schlumberger : « 78, rue d'Assas », c'est l'appartement que Jean Schlumberger avait loué quand il s'était marié -- or il s'est marié à vingt-et-un ou vingt-deux ans, très jeune -- et qu'il a gardé jusqu'à sa mort. Mais il fallait bien un endroit où puissent être concentrés les exemplaires de la revue venant de l'imprimeur, et d'où s'opèrent l'expédition et la répartition chez les libraires, et il fallait bien un minimum d'organisation pour la publicité auprès des dix libraires... C'est pourquoi vous voyez sur la revue apparaître -- quelqu'un s'en est étonné l'autre jour -- le nom de Marcel Rivière, Marcel Rivière que l'on voit apparaître, je crois, à partir de juin ou juillet 1910.

Le choix de Marcel Rivière (je ne sais pas si j'ai eu l'occasion de vous le dire) n'est pas indifférent. Ils avaient tâtonné auprès d'autres libraires-éditeurs, auprès de Cornélis, auprès de Floury (et on s'aperçoit toujours que ces libraires-éditeurs étaient des maisons qui avaient une certaine tendance vers les livres « sociaux », comme on disait à ce moment-là. Je crois bien qu'une œuvre de Jaurès -- mais je ne me rappelle plus laquelle -- a été publiée chez Floury ou chez Cornélis). Cela n'avait pas marché pour des raisons d'argent, pour des raisons financières, et c'est Péguy qui a indiqué Marcel Rivière. Or, la librairie Marcel Rivière : il y avait des livres de ce qu'on appellerait aujourd'hui sociologie, il y avait des livres politiques, etc... Mais alors ce qui est très caractéristique de notre groupe, c'est que Marcel Rivière éditait des livres qui étaient ou bien à tendance socialiste ou bien à tendance de catholicisme so-

cial. Marcel Rivière était plutôt à gauche, mais d'une gauche non sectaire, qui englobait aussi bien ce qu'on appellerait aujourd'hui la démocratie chrétienne (on ne le disait pas encore à ce moment-là) et le socialisme proprement dit. Et il est assez amusant, mais il n'est pas inexplicable, il n'est pas immotivé de voir la firme de Marcel Rivière sur la revue.

Une fois cette petite organisation mise sur pied, il y avait la question du fonctionnement au mois le mois. Là, il y a d'innombrables lettres. Il fallait d'abord que les manuscrits arrivent, naturellement, et la grosse question, c'était de les concentrer entre les mains du Secrétaire: Du Secrétaire: Pierre de Lanux, d'abord, jusqu'à la fin de 1911, puis, dès le début de 1912, Jacques Rivière. Alors, cette histoire de la concentration des manuscrits entre les mains du Secrétaire qui était chargé d'y mettre les indications appropriées pour l'envoi à l'imprimeur, c'est quelque chose qui remplit des centaines de lettres, parce qu'il y avait toujours des gens qui voulaient passer par-dessus la tête du Secrétaire et envoyer directement leurs manuscrits à Bruges, pour aller plus vite. Parmi ces gens, André Gide lui-même !..., qui, après avoir prêché tant et plus: «Tous les manuscrits doivent passer par le Secrétaire et être envoyés à Bruges par le Secrétaire», disait: «Je n'ai pas le temps, je fais un bond à Bruges, et je remets directement mon manuscrit à Verbeke»... Mais enfin, l'opération théorique, c'était la concentration des manuscrits par le Secrétaire, manuscrits sur lesquels il portait les indications, et il envoyait le tout à Bruges. Renseignement précieux pour certains épisodes à éclaircir, il fallait que les manuscrits soient envoyés à Bruges, dernière limite, le 15 du mois (on admettait, à la limite, un ou deux jours de plus). En principe, si un manuscrit ✕ était arrivé après le 15 du mois, eh bien ! il était reporté à plus tard.

On envoyait donc ces manuscrits à Verbeke, et celui-ci faisait des premières épreuves qu'il renvoyait, que les auteurs corrigeaient, qui étaient renvoyées, et il envoyait des secondes épreuves. Vous voyez quelle était la circulation de ces épreuves entre Bruges et Paris, d'une part, et puis entre tous les endroits où les membres du groupe se baladaient. Vous voyez Gide partir pour l'Italie ou l'Espagne, en Turquie..., et laisser des consignes pour qu'on lui envoie les premières et les secondes épreuves. En particulier, certaines lettres du printemps 1909, où il s'agissait des épreuves de *La Porte étroite*. Et là, c'était encore plus compliqué, car il y avait les épreuves de *La Porte étroite* paraissant dans la revue, les épreuves de la «petite édition» de *La Porte étroite*, les épreuves de la «grande édition» de *La Porte étroite*. A ce moment-là, Pierre de Lanux était encore au service militaire, et il n'y avait pas encore de Secrétaire, et c'était Jean Schlumberger qui assurait le secrétariat, casse-tête terrible pour le malheureux ! Je crois déjà vous avoir raconté que l'histoire la plus fantastique, c'est l'histoire des *Éloges* de Saintléger Léger, comme il s'ap-

pelaît à ce moment-là (Saint-John Perse), qui paraissent avec des coquilles absolument ahurissantes. Ça se passait en 1911. Désespoir de Saintlégér Léger, geste admirable de Gide qui prend à son compte l'impression d'une sorte de petit fascicule reproduisant le texte non fautif des *Éloges*, et l'envoyant à tous les abonnés de la revue. Accusation, alors, portée contre Pierre de Lanux, contre Verbeke, etc... Et où sont passées les épreuves ? On ne retrouve pas les épreuves. Je les ai retrouvées, bien des années plus tard (je crois vous l'avoir dit), dans les papiers de Pierre de Lanux que m'avait confiés sa femme après sa mort, où j'ai retrouvé les épreuves soigneusement corrigées à l'encre rouge par Saintlégér Léger, mais Pierre de Lanux avait tout simplement oublié de les envoyer à Bruges. C'est d'ailleurs ce qui a sonné le glas pour les fonctions de Pierre de Lanux. On se plaignait toujours de lui, on disait toujours : «Ce Pierre est négligent, Pierre est tête-en-l'air, Pierre n'est pas sérieux», et c'est cet incident qui a mis le point final à la carrière de Pierre qui, lui, de son côté, trouvait que «ces Messieurs» étaient pointilleux, et il avait plutôt envie d'aller faire du reportage dans les Balkans, ce qui était beaucoup plus amusant que d'être à la NRF.

A partir du moment où Jacques Rivière a été Secrétaire, il a dit : «Avec moi, des choses pareilles n'arriveront pas», et la correspondance Rivière-Copeau serait passionnante à publier, d'une certaine façon, parce que c'est l'histoire d'une amitié entre un aîné et un cadet, et on croit être ou dans *Tête d'Or* ou dans un livre de Gide — mais, malheureusement pour le lecteur non informé des questions de la NRF, ce serait terriblement fastidieux, parce que ces histoires d'épreuves, de retours d'épreuves, de corrections d'épreuves !... Et quand il y avait des choses *recommandées* ! Songez que le *Magnificat* de Claudel est arrivé «recommandé» à la Villa Montmorency, à Paris, mais il n'y avait personne, parce que les Gide étaient à Cuverville ; on a donc réexpédié à Cuverville, et à Cuverville il y avait Madeleine, toute seule. Et en ce temps-là où l'on respectait encore les règlements, c'était adressé à M. Gide et, par conséquent, la poste n'a pas voulu le remettre à Mme Gide, puisque c'était recommandé. Gide se trouvait en Espagne : le *Magnificat* est donc allé se promener du côté de Valence ; mais quand il est arrivé à Valence, Gide était justement reparti, et le *Magnificat* a été obligé de refaire le voyage de retour... C'était quelque chose d'inférieur, que vous n'imaginez pas. La dactylographie commençait à peine. La première machine à écrire de Gide, c'est de l'automne 1908, en même temps qu'il recrutait Pierre de Lanux comme secrétaire personnel, avant que Pierre de Lanux aille au service militaire. Première tâche de Pierre de Lanux, ç'a été d'acheter une machine à écrire, avec l'argent de Gide naturellement, et de taper *La Porte étroite*. Mais c'était tellement peu répandu qu'en 1911 encore, on utilisait un petit pharmacien que Gide avait

découvert en entrant dans une pharmacie près du Ranelagh, nommé Gilbert. Ce petit pharmacien admirait les œuvres de la NRF, il avait une machine à écrire, c'est lui qui a dactylographié *L'Otage*. *L'Otage* a été envoyé de Prague en manuscrit, porté à la pharmacie Gilbert, et c'est Gilbert qui a fait quatre copies dactylographiées de *L'Otage*... Pendant ce temps, Claudel tremblait, et on le comprend. Voilà quelques petites histoires.

Maintenant, nous arrivons à la fondation de ce comptoir d'édition. Je rappelle un certain nombre de choses que nous avons déjà dites. C'est donc une idée que Gide avait depuis longtemps, et c'est une idée naturelle à l'époque, puisque, encore une fois, les revues importantes avaient leur comptoir d'édition. Pour réaliser cette idée, il fallait de l'argent, et il fallait quelqu'un de compétent pour s'occuper de ces questions. De l'argent, Gide et Schlumberger en avaient, mais ils avaient déjà à déboursier pour la revue, laquelle ne faisait naturellement pas ses affaires ; il voulaient bien mettre un peu d'argent, mais pas trop : il fallait donc trouver quelqu'un qui complète. C'est ainsi qu'on a introduit dans le circuit Gaston Gallimard. Je crois vous avoir déjà dit que Gaston Gallimard avait déjà entretenu une correspondance avec Gide. J'ai trouvé des lettres de Gaston Gallimard remontant, je crois, à 1905. Il admirait Gide, et il voulait obtenir de Gide des éditions originales des œuvres de Gide qu'il n'avait pas pu trouver chez les libraires. En plus, il était le camarade de lycée d'un des frères cadets de Jean Schlumberger — je ne me souviens plus s'il s'agissait de Maurice ou de Marcel —, en plus, il avait été le camarade par là même d'Henri Franck, et puis il avait aussi des relations d'amitié (mais alors là je ne sais plus si c'est par le lycée) avec Pierre de Lanux. La première fois, je crois, où a été lancée l'idée de prendre Gaston Gallimard comme gérant du futur comptoir d'édition, c'est aux entretiens de Pontigny de 1910. Pierre de Lanux raconte dans ses *Mémoires* inédits que c'est au cours de promenades entre les colloques qu'il a parlé à Gide et aux autres de la possibilité de prendre Gaston Gallimard. Je vous ai dit que c'est en mai 1911 que le contrat a été signé : vingt mille francs pour Schlumberger, autant pour Gide, autant pour Gaston Gallimard. De la part de Gaston Gallimard, c'était une conversion — conversion non religieuse, conversion à un certain mode de vie —, parce que Gaston Gallimard venait d'un milieu tout à fait différent. Nous parlions de «milieux» : il avait des relations communes avec Proust, c'est-à-dire que c'était situé dans une zone tout à fait différente : sa famille était très riche... la villa de Mme Gallimard grand'mère, près de Deauville, à Berneville..., il y avait cette somptueuse maison, l'automobile de Mme Gallimard grand'mère était quelque chose, paraît-il, de fantastique, ça stupéfiait les populations ; le père de Gaston Gallimard était un homme d'affaires très riche ; en plus, il avait une collection de Renoir, de peinture en général,

mais de Renoir en particulier (vous allez voir pourquoi le détail a son importance) ; et ce père Gallimard avait acheté un théâtre (je crois bien que c'est les « Variétés »), pour y faire jouer une de ses maîtresses qui était actrice. Gaston Gallimard avait fait ses premières armes comme secrétaire de Robert de Flers — là, nous sommes en plein milieu proustien... —, mais il avait le dégoût de cette vie, c'était un jeune homme assoiffé de pureté ; il devait avoir une trentaine d'années, et il voulait se dévouer à une entreprise pure, et c'est la raison pour laquelle, quand il a su qu'on cherchait un gérant, il s'est offert. Je termine alors l'histoire de Gaston Gallimard (en tant que personne et non pas en tant que gérant) : vous trouvez dans cette première NRF deux ou trois notes de Gaston Gallimard, parce que Jacques Rivière s'était pris d'amitié pour lui -- ils s'étaient pris d'amitié réciproquement l'un pour l'autre --, et Jacques Rivière voulait qu'il y ait de temps en temps la signature de Gaston Gallimard, qu'il ne soit pas considéré comme un simple exécutant matériel, mais qu'il ait aussi sa petite participation littéraire. Chose curieuse, c'est sous la signature de Gaston Gallimard que vous trouvez la première note et la première mention, dans *La NRF*, du nom d'Alain : les *Propos d'un Normand* publiés dans *La Dépêche de Rouen*, c'est Gaston Gallimard qui en parle. Gide ne les ignorait pas, ces *Propos d'un Normand*, parce que vous savez que, parmi toutes les lectures à haute voix qui se pratiquaient assidument à Cuverville, il y avait la lecture du *Temps*, bien entendu, et des feuilletons du *Temps*, mais il y avait aussi la lecture de *La Dépêche de Rouen* et des *Propos d'un Normand*. Seulement, on n'en avait jamais parlé dans *La NRF*. Alors, là encore, nous sommes entre les camarades de lycée : il se trouve qu'Henri Franck avait eu Alain pour professeur, et il en parle d'ailleurs dans les lettres qu'on a publiées après sa mort, dans lesquelles il parle beaucoup d'Alain. Voilà comment Alain, qui était destiné à devenir plus tard un des permanents de *La NRF*, puisqu'il y avait chaque mois les *Propos* d'Alain et les *Réflexions* d'Albert Thibaudet... eh bien ! la seule fois où l'on trouve son nom, c'est dans cette note signée Gaston Gallimard. Mais il y a une ou deux notes sur la peinture : il y a une note sur Bonnard qui est très jolie, dont j'ai cité certains passages dans mon livre, dans laquelle il dit : « La peinture de Bonnard, ça se développe comme ça veut, c'est un bébé qui agite ses menottes, ça se développe comme un beau chou »... Mais surtout il y a la note sur Renoir. Et alors vous vous apercevez, avec stupéfaction, que cette note sur Renoir est un éreintement total de Renoir, et que Gaston Gallimard prend pour parler de Renoir l'attitude d'un Brunetière parlant de Baudelaire. Il reproche à cette peinture de n'être pas composée, de n'être pas organisée. Il fait figure de censeur : qu'est-ce que c'est que ces couleurs roses, c'est vulgaire, c'est « coco », etc... Pourquoi cette attitude ? C'est parce que son père était collectionneur de Renoir, et que cet-

te note contre Renoir est une façon de « tuer » Gallimard papa, c'est l'*assassinat du père*. Et, d'ailleurs, il paraît que Gaston Gallimard avait l'habitude de dire à cette époque : « Mon père, c'est le père Karamazov ! » Ces histoires de famille jouent un rôle, naturellement, dans la psychologie générale du groupe. Alors, voilà notre Gallimard gérant du comptoir d'édition, et il faut voir avec quel respect il écrit à Gide et aux autres, avec quelles formules, enfin, de gérant, de gérant s'adressant au patron... Et, mon Dieu ! c'est avec une condescendance un peu désinvolte que Gide le traite. Il exécute. Il n'a pas son mot à dire pour le choix des œuvres qu'on va éditer. Il exécute, mais il est excellent pour le choix des papiers, il invente un format, il invente une typographie..., enfin il y a toute une œuvre de réalisation matérielle qui est à mettre à l'actif à la fois de Gaston Gallimard et d'Édouard Verbeke, et, auprès de Gaston Gallimard, de Gustave Tronche qui était un ami de Rivière, qui venait de Bordeaux comme Rivière lui-même.

Nous arrivons ainsi jusque vers 1913, et à ce moment-là il se produit une crise dans l'esprit de Gaston Gallimard. Il trouve qu'on le traite en gérant, qu'il n'a pas son mot à dire, et que Gide et les autres, après tout, il ne sait pas si leurs choix sont tellement bons — et puis, déçu, aussi, par les rapports avec les écrivains et les artistes : il les idéalisait peut-être de loin, puis il s'aperçoit que les écrivains et les artistes, comme les autres, pensent à l'argent, et que Gide, en particulier, écrivait d'innombrables lettres pour fixer les conditions dans lesquelles il serait rémunéré, lui Gide, pour des œuvres publiées par les Éditions de la NRF. Alors Gaston Gallimard dit : si j'ai affaire à des écrivains et des artistes, alors je suis déçu, parce que je m'aperçois que j'ai affaire à des hommes d'affaires, et de mauvais hommes d'affaires ; si je fais des affaires, alors mes affaires sont étriquées et n'ont pas d'envergure... Il y a eu une crise de la situation de Gaston Gallimard au comptoir d'édition, et il failli partir, et Gide aurait souhaité qu'il parte : c'est pourquoi, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, il avait poussé un moment Grosfils.

Maintenant, nous allons parler du choix des manuscrits, et nous allons voir que cette crise a eu pour résultat, quand même, de renforcer la position de Gaston Gallimard. Comment choisissait-on les articles qu'on publiait dans la revue et, ensuite, les livres qu'on publiait au comptoir d'édition ? Eh bien, en principe et au début, il était entendu que nul article ne pourrait être publié, nul texte en général ne pourrait être publié dans la revue s'il n'avait pas été approuvé par les six membres du groupe. Et, alors, c'était applicable à ces six membres eux-mêmes ; c'est-à-dire que la moindre note qu'ils écrivaient (et à ce moment-là il y avait des notes extrêmement courtes), il fallait que ça ait passé par les six. Mais vous pensez bien que c'était impraticable, surtout à cause de la manie des voyages ! Si bien qu'il s'est pris peu à peu l'habitude,

bah ! mon Dieu ! de faire lire les textes proposés par ceux du groupe qu'on jugeait les plus compétents dans un certain domaine : par exemple, pour la poésie, on envoyait les textes à Ghéon. Seulement, alors, ce qui restait, c'était le visa suprême de Gide. Lorsqu'il y avait désaccord ou lorsque la publication d'un texte risquait de soulever des incidents — ils craignaient tellement les incidents ! —, alors là, on soumettait à Gide, qui souvent prenait le conseil de Copeau. Par exemple, pour la confection du numéro spécial sur Charles-Louis Philippe, où il y avait toutes sortes de frictions avec les amis personnels de Charles-Louis Philippe, constamment Gide prenait le conseil de Copeau, pour savoir si ça ferait du grabuge ou si ça n'en ferait pas... Mais enfin le résultat, donc, de ce désordre, il faut bien le dire, c'est que certains textes ont été publiés après avoir été choisis on ne savait pas par qui, et que certains textes ont été refusés, et on ne savait pas par qui ! Par exemple, Milosz : ils ont bien publié *Miguel Mañara*, mais ils ont refusé les deux autres drames de Milosz, et ils ont refusé des poèmes de Milosz, lesquels ont dû paraître dans le *Mercur de France*. Le « supporter » de Milosz, c'était Francis de Miomandre. Nous avons parlé l'autre jour des relations de Francis de Miomandre, et nous avons dit avec quelle générosité il s'était effacé devant Jacques Rivière alors qu'il avait été choisi, lui, pour être le secrétaire de la revue. Mais Francis de Miomandre avait des rapports constants avec le groupe, il s'était passionné pour Milosz, et il avait amené Gide chez Milosz. Il y a eu des lectures chez Milosz, faites à Gide et à Copeau. Eh bien ! on a quand même refusé ses textes, et on ne sait pas qui les a refusés ! Je crois que c'est Schlumberger, mais je n'en suis absolument pas certain...

Alors, c'est à cause de cela, et à cause des incidents que je vous ai racontés hier à propos de Proust et à propos de Cocteau, qu'on a décidé de former ce fameux « comité ». Mais vous voyez combien il était tardif. Et alors, dans ce fameux comité, sont entrés non seulement les six membres fondateurs, mais Jacques Rivière et Gaston Gallimard et Gustave Tronche. Par conséquent, à la veille de la guerre, Gaston Gallimard avait quand même son mot à dire, en tant que membre du comité, sur le choix des textes. Vous voyez que c'est donc une histoire qui a été pleine de péripéties.

La question, maintenant, du tirage. C'est important dans les questions matérielles. Gustave Tronche, que j'avais vu à un certain moment et que j'ai d'ailleurs trouvé extrêmement sympathique, mais qui m'a naturellement raconté sa brouille avec Gaston Gallimard (chaque fois que j'allais trouver quelqu'un, il me racontait toujours sa brouille avec Gaston Gallimard, ils s'étaient toujours tous brouillés à un moment ou à un autre avec Gallimard), eh bien ! il m'a dit : « Pour ce qui est des éditions, nous n'avons publié aucun livre avant 1914 à plus de quinze cents exemplaires. » Je vous ai dit que j'avais

compté le nombre de livres publiés entre le printemps 1911 et août 1914, et que j'étais arrivé à une soixantaine de titres seulement. Cela indique bien les limites de cette petite entreprise, et c'est l'argument qu'a utilisé Schlumberger, sur lequel il a insisté, pour expliquer le refus de Proust. Quant à la revue, naturellement, j'aurais voulu avoir les listes d'abonnés, j'aurais voulu faire une petite étude qu'on appellerait aujourd'hui sociologique, pour savoir quels milieux touchait la revue, quel genre de gens la lisait, mais naturellement la maison Gallimard n'a rien conservé comme listes d'abonnés, n'a même pas conservé une collection complète de la revue de cette époque-là. Alors, j'en suis réduit aux indications qui sont données dans les correspondances, parce que, surtout dans les débuts, ils faisaient tous les sergents recruteurs, si j'ose dire, et ils essayaient tous, dans les milieux qu'ils connaissaient, d'avoir des abonnés pour la revue, et surtout, naturellement, Gide, qui connaissait des gens dans tous les milieux. Alors, mon impression, c'est que ces abonnés représentaient un groupement un peu hétéroclite, que d'une part vous aviez des gens qui étaient à cheval sur la politique, le monde et les lettres, comme Anna de Noailles qui s'est jetée au cou du groupe, on peut le dire, parce qu'elle avait rencontré un des frères Schlumberger et Gaston Gallimard, à la fin de 1909, au cours d'une cérémonie à Wissembourg. Cette cérémonie célébrait les morts de la guerre de 1870, des deux côtés ; c'était la première fois que les Allemands autorisaient une cérémonie à la mémoire, à la fois, des Français et des Allemands tombés à la bataille de Wissembourg. Tout Paris s'y est précipité, le parisianisme s'en est mêlé, et Anna de Noailles est arrivée, accompagnée, escortée du docteur Bucher qui avait été, qui était peut-être encore à ce moment-là un de ses amants, le héros de *Au Service de l'Allemagne* de Barrès, et entourée d'un certain nombre de jeunes gens, parmi lesquels il y avait justement un des frères Schlumberger et Gaston Gallimard. Et c'est là qu'Anna de Noailles a fait la connaissance de Jean Schlumberger, et qu'elle a dit : « Mon Dieu ! cette *Nouvelle Revue Française*, quelle admiration j'ai pour elle !... », etc... Et alors *La NRF*, à ses débuts, très flattée, a dit : « Mais Madame, si vous vouliez bien... » — et il y a eu des poèmes d'Anna de Noailles publiés. Ce qui m'amuse, c'est que l'on ne l'appelait, dans les correspondances entre les membres du groupe, que « la comtesse ». Et cela rejoint exactement ce que disait Claude Martin l'autre jour. Seulement, après avoir été flatté d'avoir le nom de « la comtesse » au sommaire, on a trouvé que la comtesse devenait encombrante, parce qu'elle voulait toujours caser sa prose dans *La NRF*. Il y a une correspondance désopilante entre Anna de Noailles et Jean Schlumberger, par exemple, pour je ne sais quel texte de prose qu'Anna de Noailles voulait publier et que le groupe écartait. Néanmoins, on utilisait la comtesse pour des campagnes d'abonnements, comme on utilisera la comtesse pour des cam-

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

JEAN SCHLUMBERGER : Jean Moréas.

COMTESSE DE NOAILLES : Poème.

PAUL CLAUDEL : Magnificat.

MICHEL ARNAULD : G. Deherme et la Crise Sociale.

HENRI BACHELIN : Pas-comme-les-Autres.

HENRI FRANCK : Sur la Morale et la Pédagogie de
Maurice Barrès.VALÉRY LARBAUD : Fermina Marquez (*suite*)

ANDRÉ GIDE : Journal sans Dates.

NOTES par MICHEL ARNAULD, LOUIS DUMONT-
WILDEN, ALAIN-FOURNIER, HENRI GHÉON,
EDMOND JALOUX, JACQUES RIVIÈRE, JEAN
SCHLUMBERGER :

La Vague Rouge, par J.-H. Rosny. — *La Flamée*, par
Henri de Régnier. — *Les Rythmes Souverains*, par Emile Ver-
haeren. — *Le Trust*, par Paul Adam. — *Derniers Refuges*, par
Jeanne Termier. — *L'École des Ménages*, par H. de Balzac
(Odéon). — Exposition de la Libre Esthétique à Bruxelles. —
A propos des Indépendants. — *Ariane et Barbe-Blonde*, de
Paul Dukas. — L'Action Française et le cas Moréas. — Trois
traductions de Keats. — Revues.

78, RUE D'ASSAS, 78
PARIS

Dépositaire général : E. DRUET, 108, Faubourg Saint Honoré.

Le numéro : 1 franc net.

pagnes de souscriptions au moment de la création du Vieux Colombier, et elle amenait des hommes politiques lettrés, comme Louis Barthou. Là encore, vous voyez, on est pauvre, on ne se mêle pas de politique, on est pur, mais enfin... c'est une pureté que de temps en temps on consent à perdre s'il y a une comtesse ou s'il y a un président du Conseil ou un ex-président du Conseil qui peut aider. Il y a donc ce monde-là, et puis il y a une partie des abonnés qui sont les mêmes abonnés que ceux de Péguy, des universitaires, auxquels, je crois vous l'avoir dit, on consentait des prix de faveur, sachant qu'ils étaient peu fortunés : on consentait une réduction ; et puis, des instituteurs, etc... Mais enfin je ne peux pas dresser une géographie des abonnés de *La NRF*... Alors, combien étaient-ils, ces abonnés ? Eh bien ! en mars 1914, Jacques Rivière écrivait à sa bonne tante de Bordeaux... Les lettres de Jacques Rivière à « Toutou » (c'était une de ses vieilles tantes de Bordeaux qu'il appelait Toutou), c'est une mine de renseignements, c'est quelque chose qui est absolument indispensable, car il écrivait toutes les semaines à Toutou, racontait tout ce qu'il faisait, en particulier parlait énormément des meetings d'aviation et des courses d'automobiles, parlait aussi, naturellement, beaucoup de *La NRF*, en mettant d'ailleurs la chose au niveau de Toutou, parce qu'évidemment Toutou n'était pas très renseignée sur la géographie littéraire, ne savait pas très bien qui était Anna de Noailles : il fallait l'expliquer à Toutou... Alors on a là des lettres absolument tordantes ! Eh bien ! en mars 1914, Jacques Rivière écrit à Toutou : « Il y a quelque chose de tellement important, de tellement réjouissant que j'ose à peine te le dire. Surtout, garde bien cela pour toi [*on se demande bien à qui Toutou aurait bien pu aller raconter cela !*], mais j'ai l'espoir, je crois que nous allons y arriver, de pouvoir atteindre quatorze cents abonnés. » 1400 abonnés à la veille de la guerre de 1914 ; mais je n'ai pas le chiffre des tirages, c'est-à-dire qu'il y avait, bien entendu, la vente au numéro : si on arrive à 3000 lecteurs, je crois que c'est bien le bout du monde, et c'est le chiffre que je vous donnais au début ; toute cette littérature de cette époque tournait comme cela dans une fourchette dont la branche la plus élevée, si je puis dire, à mon avis, se situait vers les trois mille lecteurs.

Voilà, sur ces questions-là, ce que j'avais à dire.

JEAN-PIERRE CAP

Pourriez-vous, premièrement, me dire si Pierre de Lanux a été dès le début le Secrétaire ?

AUGUSTE ANGLÈS

Pierre de Lanux était donc le petit-fils de Marc de Lanux, professeur de piano que Gide admirait tant, et professeur de piano de Gide et de Jeanne

Drouin. J'ai retrouvé des lettres de Marc de Lanux dans lesquelles il présentait toujours ses hommages «à mon élève si brillante, Mme Drouin»... Le jeune Pierre de Lanux (il s'appelait en réalité Chardon, il avait ajouté «de Lanux») n'était pas le fils..., enfin, était un bâtard, recueilli par les grands-parents. Quand Gide, en 1908, s'est dit qu'il avait besoin d'un secrétaire, au moment où il pensait qu'il allait quand même terminer cette fameuse *Porte étroite*, qu'il avait besoin d'un secrétaire pour la dactylographier, la mettre au net, et puis, par la même occasion, classer ses fameuses correspondances..., alors on a pensé au jeune Pierre de Lanux, Pierre Chardon de Lanux. Mais, ce qui vous prouve l'influence de Copeau pendant toute cette période sur Gide : avant de dire vraiment oui, Gide a expédié Pierre de Lanux à la Galerie Petit pour lui faire subir un examen probatoire par Copeau. Et il y a une lettre de Copeau, disant : «Mais oui, mais il n'est pas mal, ce garçon, mais oui, il est à la fois modeste, confiant, etc...». Alors, il a été le secrétaire personnel de Gide à la fin de 1908, et puis il a dû partir pour le service militaire. Le service militaire, c'était le volontariat d'un an. Par conséquent, en 1910, c'est le moment à partir duquel on voit apparaître son nom comme Secrétaire de la revue. Mais alors, tout en l'aimant beaucoup, on disait toujours : «Il oublie tout, il oublie de mettre une lettre à la poste, etc... Encore une gaffe de Pierre de Lanux !». Lui aussi désirait écrire des notes, pour faire son petit nom : alors, on trouvait, par exemple, que sa note sur Albert Thierry, ç'a été une catastrophe, il ne fallait pas le laisser faire cette note, il n'en était pas capable, etc... Et lui, il en avait un petit peu assez. Quand je l'ai vu, à la fin de sa vie, c'était un homme tout à fait charmant, et il rigolait un peu de tout cela, il les appelait «ces Messieurs»... Et je me rappelle encore qu'il m'avait dit... C'était le moment où venait de paraître le livre de souvenirs de Jean Schlumberger, *Éveils*, où il raconte que la revue, au début, avait comme adresse la sienne, 78 rue d'Assas, et Jean Schlumberger dit : on mettait les piles d'exemplaires de la revue sous mon piano... Alors Pierre de Lanux commente pour moi, il dit : «Oui, c'était bien le piano de M. Schlumberger, on mettait les piles sous le piano et on allait les chercher à quatre pattes, alors oui, c'était bien le piano de M. Schlumberger, mais c'était mes quatre pattes à moi !».

Alors il a écrit ses *Mémoires*, qui sont très intéressants. Il les a proposés à la maison Gallimard, qui naturellement les a jugés sans intérêt et n'a pas voulu les publier, et il en a simplement publié des fragments dans *Le Figaro littéraire*, en 1952 ou 53, sur les rapports de Gide avec Madeleine Gide. Et c'est très fin, c'est très bien.

Au tout début, *La NRF* n'avait donc pas de Secrétaire, c'était Schlumberger qui en faisait l'office.

JEAN-PIERRE CAP

Vous avez souvent parlé des voyages de Gide, nous savons qu'il a beaucoup voyagé. D'autres membres du groupe ont voyagé également. Quelle serait la chronologie de ceux qui ont [...] ¹

AUGUSTE ANGLÈS

[...] incident avec Mme de Noailles, parce que Mme de Noailles prétendait parler sur la tombe d'Henri Franck. Alors, vous voyez la famille ! Et elle prétendait publier dans la revue la préface qu'elle voulait mettre au recueil posthume d'Henri Franck, *La Danse devant l'Arche*. Alors, à ce moment-là, cotte mal taillée, l'année 1911, un peu Copeau, un peu Ghéon, un peu Gide, enfin le désordre. Alors, c'est pourquoi, à la fin de 1911, début 1912, on a décidé de réorganiser. En plus, il y a eu le fameux incident Variot dont nous avons longtemps parlé, et on a mis Copeau Directeur. Ceci pour plusieurs raisons. La raison que donne Schlumberger dans ses *Éveils*, et qu'il m'a donnée à moi-même : comme c'était Copeau qui avait été exposé aux attaques de Variot, que c'était avec Copeau que Variot avait voulu se battre en duel, avant de dire que Copeau n'était qu'un exécutant et de provoquer Gide, le vrai patron..., alors Schlumberger a dit : « On ne veut pas se défiler les uns derrière les autres, on met Copeau. » Oui, mais l'autre raison, c'est que Copeau était un ambitieux à cette époque-là, ce qu'il ne faut pas perdre de vue, et il voulait acquérir des positions, il voulait être directeur. Ce fut donc la période « Copeau directeur et Jacques Rivière secrétaire » — 1912 et, disons, les premiers mois de 1913, au grand maximum jusqu'en juin. Parce qu'alors Copeau, absorbé, et Schlumberger aussi, par la préparation du Vieux Colombier, puis alors, à partir d'octobre, par la direction du Vieux Colombier... Alors, Isabelle Rivière m'avait dit : « Bon, eh bien ! à partir de ce moment-là, il faut dire que c'est Jacques Rivière qui est le vrai directeur. » Mais non, et je crois vous l'avoir aussi dit, on considérait Jacques Rivière comme trop jeune, et alors il avait des tuteurs : Gide et Schlumberger se relayaient comme tuteurs auprès de lui.

JEAN-PIERRE CAP

Oui, je l'ai remarqué dans la correspondance Schlumberger-Rivière, il y a de très nombreuses lettres où, justement à partir du printemps 1913, pratiquement jusqu'à la guerre.

AUGUSTE ANGLÈS

Si Schlumberger était trop absorbé par la préparation du Vieux Colombier et si Gide se trouvait disponible, il relayait Schlumberger, et on voit Rivière

1. Lacune dans l'enregistrement, due au changement de bande. Manquent la fin de la question de Jean-Pierre Cap et le début de la réponse d'Auguste Anglès.

aller chez Gide, lui soumettre le sommaire, et si Schlumberger disposait d'un peu de temps c'était lui qui jouait à nouveau le rôle de tuteur. Voilà comment on peut se représenter l'administration — il ne faut pas dire la direction — de la revue jusqu'à la guerre.

FRANÇOIS SULLEROT

En enfouissant tout à fait l'esprit dans la matière, il y a un choix qui est fondamental, c'est la couleur noire et rouge sur la couverture et l'aspect visuel, le choix des caractères. Est-ce que c'est Montfort qui l'a fait, ou est-ce que c'est le groupe ?

AUGUSTE ANGLÈS

Je vous avais dit, aussi, que ce titre de *La Nouvelle Revue Française*, qui nous paraît si neutre, avait en réalité une signification patriotique à cette époque-là. Il y avait chez eux une attitude de l'époque, que j'ai trouvée chez mes parents, c'est-à-dire qu'il fallait montrer le pavillon, il fallait aller de l'avant ; alors, le rouge, c'est la confiance, c'est l'allant, etc... Pour ces affaires matérielles, quand il y aura les éditions, le sigle NRF et la fontaine, c'est Schlumberger qui les a dessinés.

FRANÇOIS SULLEROT

Et alors, le classement, la détermination des rubriques, qui sont fondamentaux lors de la création d'une revue, et surtout la décision aboutissant à faire paraître sous telle rubrique tel texte...

AUGUSTE ANGLÈS

Nous n'avons pas encore parlé de cette question. En effet, c'est très important. Au début, ils avaient décidé quatre chroniques. Parce qu'alors il y avait cette fameuse question des chroniques régulières. Les revues, en général, avaient des chroniques régulières et spécialisées : chronique du théâtre, chronique de la poésie, etc... Mais cela avait l'inconvénient que c'était toujours le même qui parlait d'un certain genre d'ouvrages. Au début, ils ont donc décidé qu'il n'y aurait que des *notes*, et pas de chronique. Par conséquent, chacun — si c'est Ghéon, par exemple — pourra faire une note sur un livre de poésie, aussi bien une note sur n'importe quoi d'autre. Ils attachaient une très grande importance à ces notes. Je crois vous avoir déjà dit que les membres du groupe ne signaient que de leurs initiales, ceux qu'ils considéraient comme assimilés ne signaient que de leurs initiales, tandis que les autres signaient de leur nom complet. Et du moment qu'on autorisait un « invité » à ne signer que de ses initiales, c'est qu'on en avait longuement délibéré. Et on trouve des lettres de Gide à Rivière disant : « Comment a-t-on pu ne mettre que les initiales de Gaston Sauvebois, alors que Gaston Sauvebois est un invité très sympathique, mais il n'est qu'un invité : rétablissez immédiatement le nom

de Gaston Sauvebois.» Edmond Jaloux a toujours eu son nom complet, jamais les initiales. Voilà pour les notes.

La composition du sommaire lui-même... Le sommaire, les notes. D'abord, dans les notes elles-mêmes, je vous ai dit : la *note de tête*. Là encore, que de lettres de Gide : «Mettez en tête la note de Marcel Drouin, cela l'honorera, l'encouragera...» ! Quand Larbaud s'est mis à collaborer un peu plus à la revue : «Mettez en tête la note de Larbaud.» Tout cela était pesé au trébuchet. Alors, les sommaires... Il y avait en général deux textes de poésie. L'armature ou la composition théorique du sommaire, c'était : un grand article de critique pour commencer, puis quelques poèmes, puis un autre article, ou quelque chose de biographique ; le roman venait toujours en dernier. Mais alors, là encore... Ce fameux article de critique au début, Gide le voulait toujours offensif, que cet article puisse prêter à discussion. C'est là que les défaillances de Michel Arnauld (Marcel Drouin) et de Jacques Copeau faisaient que très souvent on n'avait pas d'article de tête ; on bouchait alors comme on pouvait. Mais, à un certain moment, ils se sont dit qu'il faudrait peut-être revenir au système des chroniques et, dans la grande réorganisation du début de 1912, on a instauré les chroniques. La chronique du théâtre : Jean Schlumberger ; chronique de la poésie : Henri Ghéon ; chronique du roman : Jacques Copeau. C'est très significatif, et l'ambition de Copeau à ce moment-là, c'était une ambition romanesque : il n'a pas pris la chronique du théâtre, mais celle du roman. Seulement, comme il était très irrégulier, au bout de deux ou trois chroniques, il n'a plus été capable d'assumer régulièrement cette chronique, et c'est le moment où l'on s'est demandé si on n'allait pas prendre Camille Vettard. Copeau s'était engoué de Camille Vettard, sous-préfet de Bagnères-de-Bigorre ou de je ne sais plus quelle sous-préfecture de l'Ariège, mais je crois que c'est plutôt de Saint-Girons... Alors Gide a dit : «Attention ! Il faut mettre "Intérim : Camille Vettard"». Là encore, c'est probatoire, nous ne le prendrons vraiment que s'il est satisfaisant.» Et, pour ma part, j'avoue que les chroniques de Camille Vettard me paraissent très insuffisantes. Alors la revue est devenue de plus en plus grosse, parce que nous avons les notes, les chroniques (poésie, roman, théâtre), et puis alors la chronique régulière d'Albert Thibaudet, remplaçant Michel Arnauld défaillant, comme je vous l'avais dit, c'est-à-dire «La Littérature», et puis encore la chronique d'André Suarès. Cela devenait énorme, un peu bourré, à mon avis. Il y avait quand même un peu déséquilibre entre la partie critique et la partie de textes...

Mais on a oublié le tout-en-bas... Eh bien ! c'était la *revue des revues*. Là encore, ils attachaient une énorme importance à la *revue des revues*. Chacun, au début, fournissait ses *découpures*, comme disait Gide, et puis on a songé à

avoir un responsable de la «Revue des revues» : c'est Copeau qui s'en est chargé. Je vous ai dit comment il avait embauché Alain-Fournier pour faire une ou deux découpures, mais tout cela n'était pas signé, et Alain-Fournier n'a pas voulu continuer parce qu'on ne l'autorisait pas à signer, même de ses initiales. Se sont ajoutées à cela des revues de revues étrangères, dont Valery Larbaud s'est chargé. Là encore, ça n'est pas signé. Voilà l'ensemble de l'édifice.

Il faut ajouter qu'il y avait des jours et des heures de réception du Directeur et du Secrétaire. Mais Copeau ne tenait jamais les jours et les heures, il avait toujours des empêchements et ne venait pas au bureau le jour où il fallait... Ils recevaient d'abord chez Marcel Rivière, où ils avaient un tout petit local, rue Saint-Benoît, à l'angle de la rue Jacob, puis ils se sont transportés rue Madame, où ils avaient un rez-de-chaussée. En plus de ces réceptions, il y avait, une fois par mois en théorie, réception des amis et des collaborateurs de *La NRF* dans ce petit local. Roger Martin du Gard a laissé une description inoubliable, où il y a une réunion dans un tout petit local un peu miteux ; la jeune fille de la maison offre une tasse de thé, un petit beurre LU ; et puis alors, à un moment, la porte s'entr'ouvre et on voit une sorte de clochard ou de faux prêtre qui entre en rasant les murs : c'était André Gide, bien sûr. Ces réunions, qui avaient lieu en principe, je crois, le dernier ou le premier dimanche de chaque mois, rasaient terriblement Jacques Rivière. Constamment, il suppliait Copeau ou les autres de trouver un prétexte pour renvoyer au mois suivant : tantôt c'étaient les vacances, tantôt c'était ceci ou cela..., enfin ça le rasait terriblement.

ALAIN GOULET

Depuis pas mal de jours, vous nous laissiez languir sur des problèmes d'argent, et vous en avez finalement très peu parlé. Alors, d'abord un point qui m'a intéressé et que j'ignorais, sur les fonds initiaux du comptoir d'édition : il y a donc trois fois 20 000 francs, une fois de Schlumberger, une fois de Gide, une fois de Gaston Gallimard. Je rappelle que le total de 60 000 francs est le total de l'escroquerie de Protos à la Comtesse, et que le total de 60 000 francs est le montant initial de l'entreprise F.B.L. (Fleurissoire, Blafaphas, Léovichon), qui est une autre manière d'escroquerie, une manière d'escroquer ses amis. Alors, je crois qu'il y a un rapprochement qui n'est pas du tout fortuit. Mais ceci dit pour introduire toute ma question, c'est que vous avez dit — je le savais, mais je voudrais avoir plus de détails — qu'au fond *La NRF* n'était pas une affaire rentable. Alors, comment cela se passait-il pour les comptes ?...

AUGUSTE ANGLÈS

Gide et Schlumberger comblaient les trous. De temps en temps, on voit

qu'il faut mettre quelques milliers de francs de plus, etc... Mais je n'ai pas trouvé de comptes dans les papiers de Schlumberger, je n'ai pas trouvé de comptes complets ; j'ai trouvé des bouts de papier sur lesquels il y avait des fragments de comptes, j'ai trouvé un état des comptes de la revue arrêté au 31 décembre 1911... C'est-à-dire que je suppose qu'on a décidé à ce moment-là que Gaston Gallimard serait l'administrateur de tout, mais je n'ai pas trouvé de choses détaillées. Je regrette de vous laisser sur cette soif !

Quant aux appointements des Rivière, pour ce qui était de sa contribution aux textes et notes de la revue, je vous ai dit qu'on lui donnait 50 francs par mois. Quant à ses appointements de Secrétaire, ils ont beaucoup varié. Il me semble me rappeler qu'au début ça devait être 250 francs par mois, quelque chose comme cela, et puis on a monté à 300 francs. Et pour vous donner une idée, un terme de comparaison, le petit appartement que les Rivière — donc : Jacques Rivière, Isabelle Rivière et leur bébé Jacqueline — occupaient rue Froidevaux, il avait fait une folie, ça lui coûtait 700 francs par an. Et quand Copeau a abandonné la petite usine des Ardennes pour venir s'établir à Paris, avec sa femme et deux enfants à ce moment-là, il estimait qu'il lui fallait 9000 francs par an pour vivre...

**NOUS PRIONS INSTAMMENT TOUS NOS ADHÉRENTS
DE S'ACQUITTER DE LEUR COTISATION 1984
DÈS RÉCEPTION DU PRÉSENT BULLETIN
(voir en dernière page)**



(Photo J. Robert / NRF, 1978)



Au Tertre, en août 1929, avec Maria van Rysselberghe, Marcel de Coppet et Roger Martin du Gard, Gide révisé la traduction, par Marcel de Coppet, de "The Old Wives" Tale d'Arnold Bennett.

LES IDÉES D'ANDRÉ GIDE SUR L'ART DE LA TRADUCTION

par

BREDA CIGOJ-LEBEN

«L'épineuse question des traductions est une de celles sur lesquelles j'ai le plus, et depuis longtemps, réfléchi», confessa André Gide en 1928, dans sa «Lettre sur les traductions» adressée à André Thérive et qu'il mit ensuite en guise de préface à sa traduction du premier acte de *Hamlet*.¹ Cette confession n'a rien de surprenant : quoi qu'il écrivit, Gide l'élaborait scrupuleusement, il n'épargnait ni ses forces ni son temps, il faisait et refaisait le même texte. «On ne crée rien sans une patience divine» (*Journal 1889-1939*, p. 167), c'était là le principe qui dirigeait la création de ses propres œuvres ; mais cette «patience divine», il s'en armait aussi quand il s'agissait de traduire des auteurs étrangers ou de surveiller les traductions de ses œuvres : «le secret de bien traduire, c'est de consentir à y mettre tout le temps et toute la conscience voulus»², constata-t-il au temps où il s'occupait de la traduction du premier acte de *Hamlet*.

La patience laborieuse avec laquelle il pouvait rester penché pendant des heures et des jours sur quelques pages lui offrit aussi l'occasion de méditer sur ce qu'il faisait. Ainsi réfléchissait-il sur les problèmes de la création originale, mais aussi sur les questions de la traduction. Il s'occupait de ces dernières questions, d'abord à propos des expériences, bonnes ou mauvaises, qu'il avait acquises quand on traduisait ses propres œuvres en langues étrangères. Gide s'intéressait personnellement à ces traductions lorsqu'il s'agissait des langues qu'il connaissait bien, c'est-à-dire l'allemand et l'anglais. Dans ces cas-là, il revoit parfois avec son traducteur le travail en cours, par exemple la traduc-

1. *Préfaces* (Neuchâtel et Paris : Ides et Calendes, 1948), p. 45. Nous abrégeons ensuite : *Préf.*

2. Mots de Gide cités par Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I (CAG 4, Paris : Gallimard, 1973), p. 134.

tion de *L'École des Femmes* de Dorothy Bussy (*Journal 1889-1939*, p. 890). D'autres fois, il s'occupait lui-même des épreuves, comme dans le cas de *Paludes* traduit en allemand par F.-P. Grève ou de *L'Essai sur Wilde* traduit en anglais par Millard (*op. cit.*, p. 176). Il arrive même qu'il s'adjoigne des collaborateurs pour revoir une traduction : avec Mme Mayrisch, il corrige la traduction allemande des *Caves du Vatican* par Dieter Bassermann, confrontant le texte traduit avec des corrections proposées par Curtius.³ Peu content de la traduction que Hans Prinzhorn avait faite des *Nourritures terrestres*, Gide réunit pendant plusieurs jours un groupe d'amis complaisants qui l'aident à remanier cette version ; ce travail est « passionnant, extrêmement instructif, mais éreintant » (*Corr. GMG*, I, 379) ; les difficultés qui se présentent sont si grandes que le groupe passe parfois sur une page plus de deux heures (*Journal 1889-1939*, p. 953).

Encore plus instructives sont les expériences que Gide acquiert comme traducteur des œuvres étrangères en français.⁴ Il soignait, comme on l'a déjà dit, ses traductions avec les mêmes scrupules que ses propres œuvres, et ce travail fut dur. Souvent il désespérait de pouvoir réussir. Ainsi, profondément impressionné par le *Prométhée* de Goethe, dont l'influence sur sa formation fut décisive, il essaya souvent de le traduire, mais, par suite de difficultés excessives, y renonça plusieurs fois.⁵ D'autres traductions lui laissèrent des souvenirs pénibles : achevant avec Schiffrin celle des *Nouvelles* de Pouchkine, qui fut pour lui « un vrai pensum », il se sentit fort heureux « d'en être quitte » (*Corr. GMG*, I, 636). Les choses ne se passaient pas très différemment quand il s'agissait des traductions des auteurs contemporains, « non tombés dans le domaine public », comme Conrad et Tagore. A ceux-là aussi, Gide dut consa-

3. *Correspondance Gide - Martin du Gard* (Paris : Gallimard, 2 vol., 1968), t. I, p. 171 (nous abrégeons ensuite : *Corr. GMG*), et *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, pp. 92 et 100.

4. Sa production de traducteur est abondante, pour un auteur préoccupé par son œuvre personnelle : il a traduit de l'allemand des fragments des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* de Rainer Maria Rilke (publiés en 1911), un fragment de *Der Grüne Heinrich* de Gottfried Keller (1927), un fragment du *Second Faust* (1932) et le *Prométhée* de Goethe ; de l'anglais, les *Œuvres choisies* de Walt Whitman (1918), *Typhon* de Joseph Conrad (1918), *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer* de William Blake (1922), un drame anonyme du théâtre élizabéthain, *Arden de Feversham* (1933), *Antoine et Cléopâtre* (1920, traduction révisée et complétée, 1938) et *Hamlet* (premier acte, 1929, traduction complète, 1944) de Shakespeare. D'après les versions anglaises, Gide a traduit aussi *L'Offrande lyrique* (*Gitanjali*, 1913) et *Amal et la lettre du Roi* (1922) de R. Tagore ; et, du russe, en collaboration avec Schiffrin, *La Dame de pique* (1923), les *Nouvelles* (1928) et les *Récits* (1935) d'A. Pouchkine.

5. *Journal 1889-1939*, p. 906. Cette traduction ne parut qu'en 1951 : Goethe, *Prométhée*, traduit par André Gide (Paris : H. Jonquières et P.-A. Nicaise, 1951).

crer, comme il dit, « plus de temps qu'il ne m'en eût fallu pour écrire un livre, plus de temps qu'il n'en fallut à l'auteur pour écrire le livre que je traduisais » (Préf., 50).

Mais toutes les difficultés possibles et les écueils les plus dangereux qu'un traducteur puisse rencontrer, Gide les a connus en traduisant le premier acte de *Hamlet*. Ce premier acte lui a donné plus de mal que les cinq actes d'*Antoine et Cléopâtre* ; il l'*avait fourbu*, car tout autre texte de Shakespeare « paraît eau de roche à côté ». ⁶ Gide renonça à poursuivre son travail pour ne reprendre « ce labeur exténuant » qu'en 1942, sur les insistances de Jean-Louis Barrault. A cette suite, il consacra encore de six à huit heures par jour, plus de trois mois durant (*Journal 1939-1949*, p. 130). Le travail avait été si ardu que Gide regretta, la traduction du premier acte une fois terminée, de ne pas avoir donné, en pendant à son *Journal des Faux-Monnayeurs*, un journal de *Hamlet* :

Il m'eût suffi d'indiquer, tandis qu'elles naissaient devant moi, les difficultés d'une traduction particulièrement ardue, mes recherches, mes hésitations, mes scrupules. (Préf., 47).

Ayant négligé d'écrire ce journal, mais riche de ses multiples expériences de traducteur, Gide rédigea au cours des années trois écrits consacrés aux problèmes de la traduction en général, et de la traduction de Shakespeare en particulier : « Lettre sur les traductions » en guise de préface à Shakespeare, *Hamlet, le premier acte* (Paris : La Tortue, 1930), « Avant-propos » au *Théâtre complet* de Shakespeare (Paris : Bibliothèque de la Pléiade, 1938) ⁷ et « Lettre-préface » à Shakespeare, *Hamlet* (New York : Jacques Schiffrin, 1944). ⁸ Ces trois préfaces, complétées par des observations sur la traduction que Gide notait dans d'autres écrits, nous permettent de voir d'une manière assez claire quelles sont les idées qu'il s'est formées peu à peu sur l'art de traduire.

Les problèmes qui se présentent à Gide traducteur comme les plus urgents et les plus concrets concernent la langue. Il est bien conscient du fait qu'entre la langue de laquelle on traduit et celle dans laquelle on traduit, il existe des différences de structure, de syntaxe et de vocabulaire. Il est frappé tout particulièrement par les différences qu'il peut observer entre le génie du français et celui de l'anglais, et surtout l'anglais de Shakespeare. Il admire la force

6. *Le Théâtre complet d'André Gide* (Neuchâtel et Paris : Ides et Calendes, 8 vol., 1947-49), t. VII (1949) : *Hamlet*, p. 200. Nous abrégons ensuite : *Hamlet*.

7. Les deux préfaces sont reproduites dans *Préf.*, pp. 45-53 et 71-85, la première aussi dans la « Notice » de *Hamlet*, pp. 191-6, et dans *Divers* (Paris : Gallimard, 1931), pp. 188-98.

8. Reproduite dans la « Notice » de *Hamlet*, pp. 200-2.

synthétique de l'anglais ; contre elle, le français possède une logique « sans le soutien de laquelle trébuchent nos esprits latins » (Préf., 72). Shakespeare, lui, se soucie peu de la logique. Des images surabondent dans ses pièces, mais une métaphore est souvent condensée en un mot. Le traducteur français, pour rester fidèle à la richesse shakespearienne, doit développer cette métaphore, qui tient dans un mot, en une phrase. La traduction devient ainsi une explication, une paraphrase, mais le charme poétique est rompu : « Tout ce qui se lovait d'élan poétique dans ce resserrement extrême n'est plus dès lors qu'un resserrement détendu » (ibid.).

La différence entre le caractère synthétique de l'anglais et le caractère analytique du français, Gide la remarque aussi quand il réfléchit sur les difficultés que rencontrerait le traducteur de ses propres œuvres en anglais. Le français lui paraît congénial à son esprit, à la subtilité et à l'ondoiement de sa pensée. Il écrit à Lady Rothermere, qui s'apprête à traduire en anglais ses *Prétextes* :

La principale difficulté vient de ce que ma phrase sans cesse suggère plus qu'elle n'affirme, et procède par insinuations — à quoi répugne un peu la langue anglaise, plus directe que la langue française. (*Journal 1889-1939*, p. 644).

Les difficultés que pose aux traducteurs de l'anglais en français l'esprit analytique du français sont encore augmentées par les exigences de la syntaxe française, sujette à des règles « parfois logiques, souvent arbitraires » (Préf., 74). Le français, qui du temps de Ronsard et de Montaigne possédait encore une « plaisante plasticité », est devenu rigide et « rétif » (ibid.). La particularité syntaxique qui accentue la rigidité de la syntaxe française est représentée par les substantifs sans flexion, dont la fonction dans la phrase n'est indiquée que par leur position, devenue immuable.

Vu le caractère analytique du français, sa grammaire rigoureuse et intransigeante, il devient extrêmement difficile pour le traducteur français de rester fidèle à la fois au génie de l'anglais et à celui de sa propre langue. Il doit « biaiser », avoir recours à « de continues petites ruses et menues tricheries » (ibid.). Gide aussi devait le faire quand il traduisait *Hamlet*, un texte on ne peut plus « alambiqué, plus retors et plein d'ambiguïtés, de traquenards et de chausse-trapes » et qui nous plonge dans un état « de transe poétique où n'intervient plus que très faiblement la raison » (*Hamlet*, 201). La traduction une fois achevée, Gide se demande encore, se souvenant des difficultés tant bien que mal surmontées :

Comment transposer cette réalité extra-naturelle dans une langue beaucoup plus rétive que celle de Schlegel ou de Gundolf, dans une langue intransigeante, aux strictes exigences grammaticales et syntaxiques, une langue aussi claire, précise et prosaïque (pour ne point dire anti-poétique) que la nôtre ? (Ibid.).

Ces problèmes difficiles à résoudre, Gide les rencontre aussi dans le domaine du vocabulaire. Même les vocables désignant des objets précis, et qui trou-

vent des mots correspondants dans une autre langue, possèdent souvent des nuances intraduisibles, ils s'entourent « d'un halo d'évocations et de réminiscences, sortes d'harmoniques qui ne sauraient être les mêmes dans une autre langue et que la traduction ne peut espérer conserver ». ⁹ Gide allègue, comme un exemple très simple, deux mots employés tous les jours : le soleil et la lune qui « changent impunément de sexe » en passant du français en allemand (Préf., 74).

Il examine plus longuement un vocable qui l'a évidemment beaucoup occupé quand il traduisait *Antoine et Cléopâtre*. Il s'agit d'un mot concret, *mallard*, qui en anglais désigne le mâle du canard sauvage, donc un oiseau migrateur, de grand vol, qui peut déployer des « ailes marines ». En outre, le *mallard* anglais est connu pour sa fidélité amoureuse. C'est pour cela que dans le texte anglais il peut suggérer la comparaison avec le vaisseau d'Antoine emporté dans la fuite des galères de Cléopâtre. Gide constate que ce mot, avec sa suite de sous-entendus, n'a pas d'équivalent dans le français courant. Le mot français *canard*, qui s'offre tout d'abord au traducteur, ne correspond pas exactement au mot anglais : il reste asexué ; et puis, il désigne un oiseau de basse-cour qui a une « démarche disgracieuse » et qui « évoque la mare de ferme où il prend ses ébats » (Préf., 75). Le français possède, comme remarque Gide, un mot rare, *malart*, que donne Littré dans son dictionnaire et qui désigne le mâle des canes sauvages, et aussi, dans certains départements, le canard domestique mâle. ¹⁰ Faute de mot équivalent dans le français courant, Gide propose de remplacer le canard par quelque oiseau qui peut « déployer des "ailes marines" sans s'exposer aux sourires impertinents du lecteur » (Préf., 76).

Dans sa propre traduction d'*Antoine et Cléopâtre*, Gide résout le problème en remplaçant le *canard* par l'*albatros*. Les vers de Shakespeare :

She once being loof'd,
The noble ruin of her magic, Antony,
Claps on his sea-wing, and (like a doting mallard)
Leaving the fight in heighth, flies after her

sont traduits par Gide :

Elle n'a pas plus tôt viré de bord, qu'Antoine, déployant ses ailes marines comme un albatros éperdu qui vole après sa femelle, déserte au plus chaud moment du

9. Préf., 74. C'est ce que Georges Mounin appelle « le problème de l'expressivité des mots » (G. Mounin, *Die Uebersetzung, Geschichte, Theorie, Anwendung*, Munich : Nymphenburger Verlagshandlung, 1967, p. 63).

10. Le mot *malart* ou *malarid* figure aussi dans les grands dictionnaires français récents — le *Grand Larousse Encyclopédique* et le *Dictionnaire alphabétique et analogique de la Langue Française* de Paul Robert —, toujours avec le sens de mâle des canards sauvages ou domestiques, mot usité surtout en Normandie.

combat.¹¹

Gide fut attiré sans doute par l'évocation de majesté et la splendeur d'exotisme qui accompagnent le mot d'*albatros*, et aussi — comme l'avait remarqué Élisabeth Brock-Sulzer — par le fait que cet oiseau a déjà été élevé par la littérature française aux hauteurs de la poésie.¹²

Les exemples cités servent à illustrer le genre des difficultés où «*les mots français ont le plus grand mal à couvrir l'abondant foisonnement des suggestions*» (Préf., 76), mais où le texte original reste clair. Il existe un autre genre de difficultés, là où le texte original est mal écrit et pas du tout clair :

Ce sont souvent, ce sont presque toujours les phrases les plus mal écrites, celles que l'auteur a écrites le plus vite, qui donnent au traducteur le plus de mal.

Ainsi se plaint Gide dans sa lettre-préface au premier acte de *Hamlet* (Préf., 51), plainte qu'il répète dans sa préface au *Théâtre complet* de Shakespeare (Préf., 82). Ces difficultés, causées par la négligence de l'auteur, Gide les a rencontrées déjà en traduisant Conrad et Tagore ; elles sont nombreuses dans le théâtre de Shakespeare où il y a souvent des passages qui permettent plusieurs possibilités d'interprétation, et ces possibilités sont parfois contradictoires. Il signale dans son *Journal 1889-1939* (p. 956) un exemple trouvé dans le premier acte de *Hamlet*. Les mots du spectre à Hamlet :

So lust, though to a radiant angel link'd
Will sate itself in a celestial bed,
And prey on garbage

sont traduits par Pourtalès, ainsi que par nombre d'autres :

... ainsi la luxure, bien qu'accouplée à un ange radieux, se dégoûtera d'un lit céleste pour aller se gorger d'ordure...

Mais Gide croit que le vrai sens est autre : la luxure ne se détourne pas de la couche céleste, mais bien apporte là même l'ordure ; et il propose la traduction :

Ainsi la luxure, encore que mariée à un ange, se soulèvera sur une couche céleste et s'y repaîtra d'immondices (y apportera l'immondice).¹³

Un autre passage qui représente un problème pour le traducteur, Gide le trouve en lisant attentivement *Le Roi Lear*, et il le signale dans sa préface au

11. *Le Théâtre complet d'André Gide*, éd. citée, t. III (1947) : *Antoine et Cléopâtre*, p. 144. Nous abrégeons ensuite : *Antoine*.

12. Elisabeth Brock-Sulzer, «*André Gide als Uebersetzer Shakespeares*», *Shakespeare-Jahrbuch*, Berlin, 1956, pp. 207-19.

13. Gide, d'ailleurs, avait déjà mis dans sa traduction de *Hamlet* : «*ainsi la luxure, qu'on la marie avec un ange, si céleste que soit sa couche, elle saura s'y satisfaire et s'y repaître d'immondices*» (*Hamlet*, p. 38). — Jean Cassou, malicieusement, explique cette interprétation de Gide par le fait que celui-ci avait traduit *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer* de Blake (*Journal 1889-1939*, p. 957).

Théâtre complet (Préf., 79). Il est frappé par les mots de Lear : «*My poor fool is banged*». Les commentateurs ne peuvent pas résoudre la question de savoir de quel fou il s'agit : ou du bouffon de Lear, disparu mystérieusement, ou de sa fille dont il tient le cadavre dans ses bras. Le traducteur doit opter, au risque d'altérer la pensée de l'auteur.

Il y a ensuite des cas où un mot peut être interprété de plusieurs façons. Dans la même préface, Gide cite un exemple qu'il a rencontré dans le dernier acte d'*Antoine et Cléopâtre*. Il s'agit de la réponse du messenger de Cléopâtre, qui, à la question de César : «*Qui es-tu ?*», réplique : «*A poor Egyptian yet*». Le sens de *yet* reste ambigu ; on peut le traduire en français de plusieurs manières : *pourtant, encore, jusqu'à présent, désormais, de nouveau, en plus* (Préf., 80-2). En 1938, révisant sa première traduction d'*Antoine et Cléopâtre*, Gide s'est servi de «*l'excellente édition de R. H. Case*», c'est-à-dire *The Arden Edition of the Works of William Shakespeare* ; avec Marcel Drouin, il a «*lu patiemment et médité*» les notes explicatives des commentateurs ; il a scruté longuement «*tous les passages douteux du texte*» (*Journal 1889-1939*, p. 1319). Or, tous les commentateurs cités dans la célèbre édition n'aident pas Gide à résoudre la difficulté, car ils diffèrent entre eux ou se contredisent. D'après l'un, la réponse voudrait dire : «*Je viens du pays qui reste l'Égypte, aussi longuement que tu n'as pas décidé de son sort*» (Préf., 81). Un autre explique : «*Je suis encore le serviteur de la reine d'Égypte, mais appelé à devenir bientôt sujet romain*». Le troisième suggère : «*Bien que conquis par toi, César, et si misérable que je puisse être, tu ne pourras faire que je ne sois pas un Égyptien*». Dans ce dernier cas, remarque Gide, le *yet* «*prend une intonation de défi*» (Préf., 81). Pour augmenter l'embarras, il y a des commentateurs qui lient ces mots à la phrase suivante, remplaçant le point par la virgule :

A poor Egyptian yet, the queen my mistress...

Les premiers mots ne se rapportent plus au messenger, mais à la reine : «*Ma maîtresse, la reine, qui n'est plus désormais qu'une pauvre Égyptienne*» (*ibid.*).

Devant ces difficultés, Gide se pose la question, très actuelle pour lui : comment doit se comporter le traducteur : «*respecter*» les défaillances, les illogismes, les négligences de l'auteur, ou les «*pallier*» (Préf., 82) ? Et quel sens choisir parmi tous ceux qui sont possibles : le plus raisonnable, ou le plus évocateur, ou le plus poétique ? doit-il simplement chercher à maintenir l'ambiguïté (Préf., 77) ? Rendre trop clair ce qui dans le texte original est obscur pourrait nuire à cette nuance poétique où nous plonge précisément le doute qui nous «*élargit le champ poétique où notre imagination s'est lancée*» (Préf., 80).

Quant à la difficulté tant discutée du dernier acte d'*Antoine et Cléopâtre*,

Gide s'est décidé dans sa version pour une solution qui n'est pas suggérée par les commentateurs et qui nous surprend sous sa plume, car elle est neutre et dépourvue de sous-entendus : «*Rien qu'un pauvre Égyptien*» (Antoine, 198).

Quelle que soit la solution que le traducteur adopte dans les cas de doute où nous laisse l'auteur, Gide sait bien qu'en fin de compte c'est le traducteur qui sera accusé par le lecteur comme responsable du manque de clarté ou de fidélité.

Parce que ses traductions lui ont beaucoup enseigné sur les difficultés et les dilemmes de celui qui traduit, Gide se montre très compréhensif et indulgent envers les traducteurs de ses propres œuvres. Aidé par un groupe d'amis, il revoit et remanie la traduction en allemand que Hans Prinzhorn avait faite de ses *Nourritures terrestres*. Mais, avec la sensibilité pour les problèmes des autres qui est un trait hautement sympathique de sa personnalité, il s'aperçoit que «*tous les passages de cette traduction qui [lui] paraissaient insuffisants, c'est à l'ambiguïté, à l'indécision de [s]on propre texte qu'ils devaient leur insuffisance*». ¹⁴ Il se met donc à récrire ces passages pour préciser sa pensée et, à la fin, il est plus satisfait de la version allemande que de la version originale. Il se hâte d'en parler dans sa préface à cette «*traduction revue et remaniée par l'auteur*», pour enlever à ce dernier mot «*tout sens désobligeant pour [s]on traducteur*» (*ibid.*).

Pour accomplir d'une manière satisfaisante son travail difficile et ingrat, un bon traducteur doit connaître la langue de l'auteur qu'il traduit — «*mais*», ajoute Gide, «*mieux encore la sienné propre*» (Préf., 46). Connaître sa langue veut dire, comme il l'observe avec justesse, non seulement être capable de l'écrire correctement, mais «*en connaître les subtilités, les souplesses, les ressources cachées*» (Préf., 47). La traduction devient même un exercice excellent qui apprend au traducteur quelles sont les «*spécifiques vertus et qualités*» de sa langue, «*ses résistances, ses réticences et ses refus*» (Préf., 48). Ce n'est qu'au contact d'une langue étrangère qu'on se rend compte des «*déficiences*» de la sienné. Pour cette raison, Gide recommande à tout auteur français de s'occuper aussi de la traduction, «*d'enrichir la littérature française du reflet de quelque œuvre*» (Préf., 45).

Cette recommandation aux auteurs français est d'autant plus urgente qu'une excellente connaissance de sa langue maternelle, condition inévitable de toute bonne traduction, ne peut être, selon Gide, que le fait d'un écrivain professionnel qui a une longue pratique de cette langue. «*On ne s'improvise pas traducteur*» (Préf., 47), observe-t-il. Seul un écrivain-né peut réaliser une

14. Gide, «*Préface à la traduction allemande des Nourritures terrestres*», *La N.R.F.*, 1^{er} mars 1930, pp. 321-2.

traduction qui a l'air de quelque chose de naturel, de simple et de spontané. C'est précisément cette allure désinvolte et naturelle qui importe. Lorsque, en 1929, alarmé par quelques critiques défavorables des traductions que Dorothy Bussy avait faites de ses œuvres, Gide demande à son ami Arnold Bennett d'examiner un peu le travail de sa traductrice, il précise bien qu'il ne s'agit pas « d'y découvrir des erreurs », mais de voir si « *le ton général, le rythme, le tour de la phrase [...] est naturel ou guindé, s'il sent ou non la traduction, la gêne et l'effort* ». ¹⁵

Sur le tard de sa vie, dans sa lettre-préface à la traduction complète de *Hamlet*, Gide nous décrit comment il procède pour parvenir à cette spontanéité :

parfois je m'achoppe à une phrase, je la retourne et la mastique et la rumine, et quand je suis satisfait, la relisant le lendemain, je la reprends encore. Je voudrais qu'il n'y parût pas ; je l'espère, et que l'on pût penser : qu'y avait-il de si compliqué là-dedans ? C'était tout simple. (*Hamlet*, 202).

Quand Gide faisait et refaisait une phrase de sa traduction pour obtenir l'impression du naturel, du spontané, il devait se poser inévitablement une question fondamentale : le traducteur, pour parvenir à cette spontanéité, doit-il se tenir à la lettre ou traduire librement ? Et avec cette question il passa insensiblement du domaine linguistique à celui de l'esthétique.

Au début, Gide montrait des préférences pour la traduction littérale, surtout quand il s'agissait des traductions de ses propres œuvres. C'est un fait facilement compréhensible : aucun auteur n'aime voir altérée, si peu que ce soit, son expression. Puis les difficultés qu'il rencontre et les alternatives dans lesquelles il se trouve comme traducteur le rendent plus tolérant. Il a aussi l'occasion d'examiner les traductions de ceux qui, avant lui, se sont occupés des œuvres de Conrad ou de Shakespeare. Ils ont fait souvent des traductions si consciencieuses et si exactes qu'en raison de cette littéralité elles sont devenues incompréhensibles et dépourvues des qualités poétiques. Comparant sa traduction d'*Antoine et Cléopâtre* à celle de François-Victor Hugo, réputée la meilleure, il n'hésite pas à parler, en ce qui concerne la dernière, de la « *laidéur des phrases* » où rien ne reste que « *précisément l'exactitude du sens* » (*Corr. GB*, 113). De même, parmi les traducteurs de *Hamlet*, Marcel Schwob, qui s'efforçait de ne sacrifier « *ni une redite, ni un repli* », fit, selon Gide, une traduction « *obscur, presque incompréhensible par endroits, informe, arythmique et comme irrespirable* » (*Journal 1889-1939*, p. 735). Ces observations

15. André Gide — Arnold Bennett, *Correspondance (1911-1931)*, introd. et notes par Linette F. Brugnans. Genève-Paris : Droz-Minard, 1964, p. 158. Nous abrégons ensuite : *Corr. GB*.

le font changer d'avis et il commence à recommander à ses traducteurs « *de ne jamais se croire esclaves de [s]es mots, de [s]a phrase* » (Préf., 52).

La conclusion à laquelle il arrive en matière de fidélité littérale et de liberté de la traduction est nettement en faveur de la traduction libre. Déjà en 1925, à propos d'*Antoine et Cléopâtre*, il constate :

Pour ma part il m'aurait semblé n'avoir rien fait si, de chacun des vers traduits, je n'avais traduit que le sens. Il est certain genre d'exactitude, lorsqu'il s'agit de la traduction d'un poète, qui dépouille son œuvre de tout ce qui fait sa vertu. (Antoine, 224).

Et, après être passé à travers les innombrables difficultés du premier acte de *Hamlet*, il réaffirme péremptoirement que « *le traducteur a bien peu fait, qui n'a donné d'un texte que le sens* » (Préf., 47).

Naturellement, quand il s'agit d'un texte concret, il n'est pas si aisé pour le traducteur de déterminer jusqu'à quelle limite il peut pousser la liberté sans s'écarter trop de l'original. Gide l'éprouvait d'une manière particulièrement dure précisément en traduisant le premier acte de *Hamlet*. Quand il était trop fidèle aux mots, le texte traduit en résultait pesant, sans essor.

Cette traduction de *Hamlet*, qui m'obsède à présent, me maintient le nez contre les mots. Comment l'esprit prendrait-il du champ, sans cesse ramené et tiré en arrière ? (Journal 1889-1939, 733).

Ainsi se plaint Gide dans son *Journal* le 5 juin 1922. Mais, quelques jours plus tard, il trouve sa version trop éloignée de Shakespeare, ce qui est une des raisons pour lesquelles il renonce à poursuivre son travail :

J'achève de traduire, ce matin, le premier acte de *Hamlet*, et renonce à pousser plus avant. J'ai passé trois semaines sur ces quelques pages à raison de quatre à six heures par jour. Le résultat ne me satisfait pas. La difficulté n'est jamais tout à fait vaincue et, pour écrire du bon français, il faut quitter trop Shakespeare. (Op. cit., p. 735).

Aussi, à Dorothy Bussy à qui Gide soumettait les premières rédactions de sa traduction du premier acte, ces rédactions « *faisaient l'effet de brillantes interprétations plutôt que de traductions* ». ¹⁶

Mais, à six ans de distance, Gide considère sa traduction d'un œil différent, ce qui le décide, sans doute, à sa publication. Le 8 février 1928, il écrit à André Rouveyre :

Je suis extrêmement satisfait de ma traduction partielle, la considère immodestement comme excellente, la seule qui poétiquement ne trahisse pas un style atrocement difficile. ¹⁷

16. Dorothy Bussy, « Quelques souvenirs », *Hommage à André Gide, La N.R.F.*, nov. 1951, pp. 37-40.

17. Gide-Rouveyre, *Correspondance (1909-1951)*, éd. établie, présentée et annotée par Claude Martin (Paris : Mercure de France, 1967), p. 105. Nous abrégeons ensuite : *Corr. GR.*

Il a la même impression plus tard, quand il achève la traduction de la tragédie entière. Il la compare aux précédentes, celles de François-Victor Hugo, de Schwob, de Pourtalès et de Copeau. Il la trouve «*bautement supérieure*» à toutes ces traductions qui sont trop littérales, car toutes «*sacrifient à l'exactitude, rythme, élan lyrique, nombre de la phrase et beauté*» (*Journal* 1939-1949, p. 130). Gide reste reconnaissant à ces traducteurs qui, par leur exactitude scrupuleuse, ont grandement facilité sa tâche : «*mais*», dit-il, «*c'est où leur effort s'arrête que le mien commence, qui requiert toute mon attention, tous mes soins, toutes mes vertus, tous mes dons*» (*Hamlet*, p. 202). La traduction littérale ne serait ainsi qu'un travail préparatoire, qu'un moyen pour réaliser la traduction poétique.¹⁸

Gide tout de même ne tolère pas la liberté qui approche de l'arbitraire. Schiffrin et lui, traduisant *La Dame de pique* de Pouchkiné, se sont efforcés de se tenir «*à une scrupuleuse exactitude*», contrairement à la traduction de Mérimée. Gide même ne s'est décidé à refaire ce que Mérimée avait fait qu'après y avoir aperçu quantité d'inexactitudes, dues «*à un parti-pris d'enjolivement et d'élégance répondant au goût de l'époque, et qui risquaient de compromettre Pouchkine avec le vieillissement de la mode*».¹⁹

Il y a des changements dans la traduction que, selon Gide, seul l'auteur de l'ouvrage peut se permettre ; c'est ainsi qu'il a introduit des remaniements dans la traduction allemande des *Nourritures terrestres*, avec la conscience, pourtant, qu'il «*aurai[t] peut-être su mauvais gré à [s]on traducteur de les oser*».²⁰

Les deux passages cités ci-dessus paraissent contredire ce que Gide dit ailleurs, parlant des traducteurs qui ont peu fait en ne donnant du texte que le sens. Mais en réalité ces affirmations apparemment contradictoires contiennent chacune une part de vérité ; seulement Gide, fidèle en cela à sa nature profonde, ne se soucie point de les concilier en les composant dans un système. En tout cas, parlant de «*l'exactitude scrupuleuse*», il n'exige pas du traducteur d'être fidèle à la lettre, mais plutôt à l'inspiration du poète. Il conseille de «*ne pas traduire des mots, mais des phrases*», précisément parce

18. Cf. Benedetto Croce : «*Le cas est différent selon qu'elles [les traductions] possèdent ou non une autonomie, selon qu'elles sont ou fins en elles-mêmes, ou moyens pour autre chose. Dans le second cas, ce sont de simples instruments destinés à la compréhension des œuvres originales et qui permettent pratiquement l'analyse et l'élucidation de leurs éléments verbaux.*» (B. Croce, *La Poésie. Introduction à la critique et à l'histoire de la poésie et de la littérature*, trad. de l'italien par D. Dreyfus, Paris : P.U.F., 1951, p. 97. L'édition originale est de 1936.)

19. Gide, «*Sur une traduction de Pouchkine*», *La N.R.F.*, 1^{er} avril 1935, p. 630.

20. Gide, «*Préface à la traduction allemande des Nourritures terrestres*», p. 322.

qu'en traduisant les mots on ne peut rendre que la pensée ; mais quand il s'agit d'un poète comme Shakespeare, sa pensée ne nous importe guère « sans les ailes qui l'emportent dans l'empyrée » (*Hamlet*, 202). C'est l'essor de la pensée qu'il faut rendre, et non la pensée elle-même. La tâche du traducteur est d'exprimer, sans en rien perdre, « le rythme, la chaleur, la poésie même de Shakespeare » (*Corr. GB*, 112), ou, avec d'autres mots, « pensée et émotion, comme l'auteur les eût exprimées s'il eût écrit directement en français » (*Préf.*, 52). Il doit respecter « certaines qualités poétiques qui sont intraduisibles littéralement », et il ne peut le faire qu'en s'éloignant de la simple traduction littérale et « par une tricherie perpétuelle » (*ibid.*).²¹

Il est intéressant de voir comment les idées sur la liberté de la traduction, entrevues par Gide et exprimées par lui d'une manière fragmentaire, furent formulées à peu près à la même époque, d'une manière claire et systématique, par le philosophe et critique italien Benedetto Croce :

L'observation servile de la lettre doit se soumettre aux droits de l'esprit ; mais contre cette véritable liberté il n'existe pas la liberté de faire à sa propre manière, d'après son arbitre et caprice. Comme la conscience morale, la conscience esthétique aussi exerce sur elle-même un contrôle d'une rigueur extrême qui vaut plus que toutes les rigueurs matériellement entendues et déterminées.²²

21. Comment Gide a suivi ses idées sur la fidélité et la liberté du traducteur dans ses propres traductions, c'est une question qui mériterait d'être traitée à part. Ainsi, une comparaison détaillée et complète de ses deux traductions de Shakespeare avec les textes originaux est encore à faire ; jusqu'ici ce rapprochement n'a été établi que partiellement par Elisabeth Brock-Sulzer et par Jean Collignon. E. Brock-Sulzer, dans son article déjà cité, exprime un jugement général sur la manière « nettement française » dont Gide traduit Shakespeare, donnant au lecteur l'impression « d'une modernité aisée et mondaine ». Elle cite aussi plusieurs exemples où Gide sacrifie la simplicité de l'expression shakespearienne à la construction analytique française, même là où il aurait pu garder cette simplicité sans nuire à la clarté. Plus récemment, J. Collignon a choisi dans le monologue du second acte de *Hamlet* : « O ! what a rogue and peasant slave am I », des passages traduits par Gide avec « autant de bonheur que d'exactitude » à côté des passages par lesquels on est « déconcerté », et cela « trop souvent » (J. Collignon, « Gide et *Hamlet* », *André Gide 2*, Paris : Lettres Modernes, 1971, pp. 110-1). René Rapin a établi une comparaison entre le texte original, la traduction de Gide et sa propre traduction de 1925 de *Typhon* de Joseph Conrad ; il a découvert, dans le texte traduit par Gide, « à côté d'incontestables réussites, un nombre de faiblesses, d'omissions plus ou moins importantes, d'erreurs même » qui ne sont dues que partiellement à l'imparfaite correction des épreuves dont Gide ne s'est pas occupé personnellement (R. Rapin, « André Gide et sa traduction de *Typhon* de Joseph Conrad », *André Gide 4*, 1973, p. 187).

22. B. Croce, *Gœtbe*, 3^e ed., Bari : Laterza, 1939, p. 469 (le passage cité est traduit en français par l'auteur du présent article). Le parallélisme existe donc, mais il n'est pas possible de parler d'une influence réciproque entre les deux auteurs. D'après le témoignage de G. Antonini, Gide estimait beaucoup Benedetto Croce (G. Antonini, « André Gide et l'Italie », *Hommage à André Gide*, *La N.R.F.*, nov. 1951, p. 63 ; v. aussi Alain

Le problème de la fidélité scrupuleuse ou de la liberté de la traduction englobe aussi la question de savoir comment traduire des vers. Gide ne parle pas explicitement de ce problème ; mais le fait que, dans ses traductions de Shakespeare, il substitue au vers blanc shakespearien, étranger au théâtre français, la prose, permet de supposer qu'il est du côté de la liberté aussi dans ce domaine. Il se peut bien que, pour ce changement, Gide ait été encouragé par Gæthe, dont il a lu plus d'une fois *Poésie et Vérité*. Il a dû être impressionné par la constatation exprimée dans le chapitre XI de ce livre : que l'élément profondément et radicalement actif et vraiment formateur dans une poésie est représenté par ce qui se conserve quand cette poésie est traduite en prose.

Élisabeth Brock-Sulzer, tout en étant d'avis que l'omission du vers «*casse ou menace de casser l'écbine*» d'une traduction de Shakespeare, a montré d'ailleurs par des exemples tirés d'*Antoine et Cléopâtre* que Gide savait conférer parfois à sa prose la fluidité du vers, se servant du rythme et de l'assonance ; mais elle a aussi montré comment il tendait à compliquer et enrichir les simples expressions de Shakespeare dans le but de donner à la prose de sa version un ton majestueux qui lui paraissait plus poétique.²³

*

Pour traduire un auteur comme il «*eût pu souhaiter d'être traduit*» (Préf., 52), le traducteur doit être capable de pénétrer les états d'âme de cet auteur, ce qui n'est pas possible si sa propre sensibilité ne présente pas des traits communs avec le génie de celui qu'il traduit. Gide se montre bien conscient de cette exigence quand, faisant appel à tout homme de lettres français digne de ce nom pour qu'il enrichisse la littérature française par la traduction de quelque œuvre étrangère, il propose à chacun de choisir une œuvre «*avec laquelle son talent et son génie présenteraient quelque affinité*» (Préf., 46). Ainsi, selon Gide, André Maurois serait «*très particulièrement qualifié*» pour procurer aux Français «*une éblouissante traduction*» de *Tristram Shandy* (*ibid.*).

Gide lui-même ne se décide à traduire que les ouvrages par lesquels il se sent attiré. S'il essaie souvent de traduire le *Prométhée* de Gæthe, c'est que l'influence de ces vers sur sa formation a été décisive. Il confesse à ce pro-

Lévêque, «*André Gide et la littérature italienne*», *Studi Francesi*, mai-août 1971, p. 297). Gide lui-même mentionne le philosophe italien une seule fois, et cela pour assurer qu'il n'a connu personnellement «*ni Carducci, ni Pascoli, ni Benedetto Croce*» (*Journal 1939-1949*, p. 308). Ce n'est qu'en 1950 que Croce parle de Gide dans son article «*La poesia francese in una antologia del Gide*» (*Quaderni della «Critica»*, 1950, n° 17-18, pp. 217-9, reproduit dans B. Croce, *Terze pagine sparse, I*, Bari : Laterza, 1955, pp. 235-8) ; il s'y borne à noter quelques considérations qui lui ont été suggérées par l'*Anthologie de la poésie française* d'André Gide.

23. El. Borck-Sulzer, art. cité, pp. 215, 218-9.

pos :

Il me semble qu'aucun coup de ciseau, pour dégager ma figure intérieure, n'a enfoncé plus avant (même ceux de Nietzsche par la suite) que ne firent, lorsque je les lus pour la première fois à vingt ans, ces vers admirables du *Prométhée*. Rien de ce que je lus de Goethe, ensuite, ne put modifier cette première entaille, mais bien seulement la parachever et je dirais plutôt : l'adoucir. (*Journal 1889-1939*, p. 906).

En 1920, Gide éprouve l'envie de traduire quelque chose de De Foe parce que celui-ci a été longtemps «son homme». ²⁴ Plus tard, il se sent enclin à traduire le *Volpone* de Ben Jonson : «Il est peu de pièces que j'aurais autant souhaité traduire et que je sentais mieux sous ma main» (op. cit., p. 911). Pourtant, ces deux projets ne se sont jamais réalisés.

Envers *Hamlet*, Gide éprouvait certaines réticences : parmi toutes les pièces de Shakespeare, il lui paraissait «loin d'être la plus parfaite, ni même des plus belles» (*Corr. GR*, 105) ; il y trouvait de la redondance, de la rhétorique ; en même temps il se reprochait d'être injuste, sans doute parce que cela lui avait donné «trop de mal». ²⁵ Mais il a dû se sentir profondément attiré aussi par cette tragédie puisque, après une interruption de vingt ans, il a pu se réattacher à ce labeur. Certes, les insistances de Jean-Louis Barrault seules ne l'auraient pas décidé à reprendre ce texte «infernale». Les points d'attraction qui existaient malgré ces réserves, il les a indiqués d'ailleurs lui-même, qualifiant *Hamlet* de «la plus surprenante et inquiétante, la plus moderne des pièces de Shakespeare» (*Corr. GR*, 105). Comparé au sujet d'*Antoine et Cléopâtre*, le sujet de *Hamlet* lui semble «plus étrange, plus riche, plus subtil et nous touche plus présentement» (*Journal 1889-1939*, p. 735). Les traits dans lesquels consistent, selon Gide, la subtilité et la modernité de *Hamlet* ont été dégagés par Jean Collignon ²⁶ et Margaret Mein. ²⁷ Les deux sont arrivés aux mêmes conclusions. Gide aurait admiré *Hamlet* d'abord à cause de la «composition en abyme», un procédé que Gide lui-même aime à pratiquer et par lequel le sujet d'un récit ou d'une pièce de théâtre est transposé à l'intérieur de l'œuvre : un des personnages d'un roman écrit lui-même un roman traitant le même sujet, des personnages d'une pièce jouant un drame sur le même sujet, comme il arrive précisément dans *Hamlet*, dans la scène de la comédie. Gide est attiré par *Hamlet* aussi parce qu'il croit y trouver un appui à sa thèse qu'un homme de génie comme Shakespeare possède une richesse de vies possi-

24. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, p. 62.

25. *Ibid.*, p. 138.

26. J. Collignon, art. cité, pp. 106-9.

27. M. Mein, «André Gide et la littérature anglaise», *Entretiens sur André Gide*, Paris - La Haye : Mouton, 1967, pp. 150-1.

bles lui permettant la plus grande diversité des créations ; pour Gide, Hamlet représente, si nous employons le mot de Collignon, «*un des prolongements possibles de la personnalité de Shakespeare*». Et enfin Gide serait attiré par Hamlet parce qu'il lui paraît le plus intellectuel et le plus ambigu de tous les personnages shakespeariens ; son subjectivisme et son besoin de tout analyser proviendraient de l'influence qu'avait exercée sur lui l'enseignement allemand.

Si l'affinité entre la sensibilité de l'auteur et celle du traducteur paraît à Gide, et à juste titre, indispensable, il hésite pourtant quand il s'agit de dire jusqu'à quel degré elle peut aller. Une fois, il la pousse jusqu'à l'identification, lorsque dans sa préface au premier acte de *Hamlet* il affirme que le traducteur doit être capable «*de pénétrer l'esprit et la sensibilité de l'auteur qu'il entreprend de traduire, jusqu'à s'identifier à lui*» (Préf., 53). Gide va trop loin : une telle identification est impossible, chaque homme représentant un monde à part, unique et qui ne se répète pas. Il corrige son affirmation catégorique quand, dans son avant-propos au *Théâtre complet* de Shakespeare, il approuve la décision de l'éditeur de présenter, tout en adoptant la version de Fr.-V. Hugo pour l'ensemble, les textes de quelques récentes versions différentes.²⁸ «*Si Shakespeare est quelque peu trahi, inévitablement, par chacune d'elles*», conclut Gide, «*du moins ne le sera-t-il pas toujours de la même façon*» (Préf., 85). Gide trouve donc «*inévitabile*» de trahir Shakespeare, du moins «*quelque peu*» ; impossible, ajouterons-nous, de ne pas trahir «*quelque peu*» n'importe quel poète que l'on traduit.

Avec son «*trahir inévitablement*», du moins «*quelque peu*», le poète à traduire, Gide admet que les affinités entre l'auteur et le traducteur ne sont pas des identités. Parlant de l'affinité et de l'inévitable trahison quand on traduit, Gide effleure le problème de l'essence même de l'acte de traduction comme acte esthétique, mais sans prétendre le mener à une solution. Il lui serait d'ailleurs impossible d'y arriver sans englober le problème de la traduction dans un système esthétique et, tout en réfléchissant beaucoup sur les problèmes d'esthétique, il n'a jamais construit un tel système, son antipathie pour les systèmes et les solutions définitives étant invincible :

Si ces questions supportaient une solution définitive, la littérature en mourrait ; elle vit d'une confusion momentanée, volontaire ou charmante de ces choses [...]. Les idées nettes sont les plus dangereuses, parce qu'alors on n'ose plus en changer ; et c'est l'anticipation de la mort.²⁹

Qu'il nous soit permis de citer ici encore une fois le contemporain de Gide, Benedetto Croce, parce que le problème du rapport profond entre la poésie et

28. Gide y est représenté par sa traduction d'*Antoine et Cléopâtre*.

29. Gide, *Prétexes, suivi de Nouveaux Prétexes*, Paris : Mercure de France, 1963, p. 63 («*Lettres à Angèle*», VII).

sa traduction, que Gide n'a fait qu'indiquer, se trouve traité à fond par lui. Rattachant la question de la traduction à sa conception de la poésie comme création, de la poésie comme «faire», il considère la traduction comme une re-création de la poésie déjà existante, mais une re-création réalisée par des esprits différents de celui du poète. La traduction est

la «transposition» de cet être vivant qu'est une poésie, dans un autre milieu et dans des conditions de vie qui ne peuvent manquer de le rendre en même temps semblable et différent de ce qu'il était auparavant.³⁰

L'art de la traduction est, d'après Croce — et l'on peut apercevoir en germe la même pensée dans ce que dit Gide sur l'affinité entre l'auteur et le traducteur et sur l'inévitable trahison qui diffère d'un traducteur à l'autre — «acte ancien de poésie en une âme nouvelle».³¹

Professeur de Littérature française à Ljubljana (Yougoslavie), membre de l'AAAG, Mme Breda Cigoj-Leben a notamment publié des études sur «André Gide et Les Fleurs du Mal de Baudelaire» (dans le vol. XV de Linguistica [Ljubljana], 1975, Mélanges offerts à la mémoire de Stanko Škerlj, pp. 17-28) et sur «Le Style d'André Gide dans Le Retour de l'Enfant prodigue» (dans le vol. XVIII de Linguistica, 1978, pp. 191-216).

30. Benedetto Croce, *Goethe*, p. 460. Traduction du passage cité par l'auteur du présent article.

31. Croce, *La Poésie*, p. 98.

ANDRÉ GIDE ET «BELLES-LETTRES»

par

IRÈNE DE BONSTETTEN

Le 9 décembre 1933 sont créées à Montreux *Les Caves du Vatican* (quelques jours plus tard à Lausanne et à Genève). André Gide est présent.

Je me trouve par hasard à la gare de Lausanne le jour de son arrivée. Mon attention est soudain attirée par une vive animation provenant d'une troupe de jeunes gens, bérets verts sur l'oreille, qui attendent avec excitation l'arrivée du train de Paris. Celui-ci entre lentement en gare. De très loin nous apercevons la silhouette d'un homme, debout sur la plateforme avant d'un wagon (comme il y en avait encore à cette époque), vaste cape au vent et large chapeau, tendant les bras, comme pour bénir cette ondoyante et verte prairie de jeunes têtes. Alors les cris fusent : «Gide ! Vive Gide !» Il est porté en triomphe et accompagné à l'Hôtel Royal où, pendant un mois, il va superviser le travail de ces jeunes étudiants Bellettriens, enthousiastes de pouvoir représenter *Les Caves du Vatican*, lors de leur soirée annuelle, au Grand Théâtre de Lausanne.

Mais, j'y pense, que savez-vous de Belles-Lettres et des Bellettriens ?

«Belles-Lettres est moins une association de jeunes gens consacrés à l'amitié et aux lettres, qu'une sorte de conglomerat momentané de fantaisie et de liberté, s'affirmant contre la pensée courante et les humeurs traditionnelles. Dans ce milieu bizarre s'opère une fermentation critique et ironique qui met en question toute chose, mais qui sait reconnaître les valeurs nouvelles qui s'affirment dans les arts ou la métaphysique.» Voici comment me la décrit notre ami Pierre Beausire, ancien Bellettrien.

La Société de Belles-Lettres est fondée en 1806 à l'Académie de Lausanne par cinq étudiants «en belles lettres» «pour développer et perfectionner les connaissances acquises des auditeurs». La nouvelle société invite donc chacun de ses adhérents à «ornier son esprit» et à «profiter de toutes les occasions qui peuvent lui donner quelque connaissance». Les réunions donnent lieu à des débats passionnés sur de nombreux sujets.

Napoléon régnait alors sur l'Europe. Les cantons suisses, encore secoués par les changements qu'avait entraînés la Révolution importée par les troupes françaises en 1798, vivaient à l'ombre de l'Acte de Médiation imposé par celui qui, en 1803, était encore Bonaparte. Et les Vaudois, libérés de la domination bernoise, vaquèrent à leurs affaires à l'ombre de l'Empire. Cependant, les fondateurs de Belles-Lettres ne se soucient pas de politique ; leur but est « l'Union, l'Étude, l'Échange des idées », avec sur leur drapeau « l'altière armoirie : le sapinvert ».

Mais en Europe, les événements se précipitent : Napoléon est battu à Waterloo, la Sainte-Alliance triomphe, les émigrés reviennent. Puis vient la révolution parisienne de 1830, ouvrant la porte au pouvoir aux libéraux. Mais de tout cela « Belles-Lettres » se désintéresse. On y discute avec animation la politique suisse, mais la préférence va tout naturellement aux sujets littéraires. On s'émancipe peu à peu, on chante des chants patriotiques, on se tutoie, on joue des tragédies et des comédies, on se sent plus libre, plus sentimental. Et les années passent.

Voici comment, l'année du Centenaire, Benjamin Vallotton nous résume l'esprit bellettrien en 1906 :

De nos jours, « on ne reconnaît guère de prime abord, dans cette bruyante et verdoyante cohorte..., les descendants des collégiens de 1806... Ils ne prient plus avant les séances ; ils ne réprouvent plus les exclamations concises... Par contre, ils se tourmentent la moustache ; ils se caressent la barbe, que plusieurs portent blonde, soyeuse et distinguée ; ils ont des idées, des théories, des arguments sur tout et sur d'autres choses encore ; ils se complaisent à promener sur le monde un regard ironiquement amusé, allumé d'irrespect, mais nonobstant, candide ; ils ne craignent plus les foudres du Magnifique Recteur, ni les sermones ecclésiastiques, ni même toujours les hommes établis en autorité parmi nous... Ils vont aux cours le plus souvent, mais ils vont aussi jouer aux quilles, sous les platanes... Tout cela, ils le font. Et ils en tirent gloire... Ils se coiffent de casquettes d'un vert dissemblable ; ils musent par les chemins, au long de haies fleuries ; ils détestent marcher au pas, la canne en bataille, sous le bras gauche, comme marchent les autres jeunes hommes ; ils affichent leur séance pour huit heures, mais ils se croiraient déshonorés que d'y venir avant huit heures et trente-cinq minutes ; ils maintiennent dans leurs archives et dans leur bibliothèque un désordre voulu et froidement raisonné. Oui !... tout cela ils le font et encore des tas d'autres choses que réprouvent les gens de sens rassis. A quoi ces Bellettriers répondent effrontément qu'un brin de fantaisie, d'indiscipline, d'inexactitude, pare la vie d'une magnifique poésie et qu'elle viendra toujours trop tôt, l'heure où il faudra marcher sagement dans l'ornière.

«Ne discutez jamais avec ces jeunes gens : ils ont l'esprit si subtil que, quoi qu'ils fassent et quoi qu'ils disent, ils vous prouveront toujours qu'ils ont raison.» (*Fêtes du Centenaire*, 1906).

Les Bellettriens, à travers les années, vont représenter pour l'agricole pays de Vaud, dont «Lausanne est une paysanne qui a fait ses humanités», comme l'a chanté notre regretté Gilles, le non-conformisme, un esprit de contestation aussi, souvent acerbe mais teinté de gaïté, sans malice. En fait, de 1806 à nos jours, «Belles-Lettres» joue en Suisse romande un rôle de premier plan par les activités qu'elle déploie, par les contacts qu'elle établit avec des écrivains de renom, par les personnalités qui s'y sont formées et dont on peut mesurer le rayonnement dans l'ensemble du pays, grâce aux *Livres d'or* publiés lors de la célébration du 150^e anniversaire en 1956, puis vingt-cinq ans plus tard, en 1981.

En 1824 a été fondée une société de Belles-Lettres à Genève, bientôt suivie par Neuchâtel et Fribourg. Toutes trois établiront des liens avec Lausanne. Dès 1864 paraîtra régulièrement — et jusqu'à nos jours — une *Revue de Belles-Lettres*, commune aux trois sociétés, dont certains numéros spéciaux sont consacrés à des écrivains célèbres ou à des personnalités suisses. En 1944 sont fondées les *Éditions du Revenandray*, qui publient les écrits des Bellettriens, actuels ou anciens. En outre, il est décerné le titre d'«Ami de Belles-Lettres» à des écrivains, hommes de théâtre ou musiciens. Parmi ceux qui ont été honorés de ce titre, nous trouvons Louis Aragon, Ernest Ansermet, Jean Cocteau, Georges Duhamel, Paul Éluard, Louis Guilloux, André Gide, Montherlant, Igor Stravinsky, Paul Valéry et d'autres.

Dès 1861 et jusqu'en 1968, les Bellettriens donnent chaque année des soirées théâtrales où ils présentent des prologues, chansons, satires du temps, des opérettes, comédies et œuvres tragiques. Que de pièces jouent ces acteurs en herbe ! A leur important répertoire, nous trouvons plusieurs pièces de leur ami Cocteau, dont *Les Chevaliers de la Table Ronde*, sous les regards attentifs d'Igor Markévitch et Élie Gagnabin, *Les Faux-Nez*, *Le Barbier de Séville*, *La Ville dont le Prince est un enfant*, *Les Copains*, créés avec l'amicale assistance de Jules Romains.

Quoi d'étonnant que ces admirateurs d'André Gide, rencontré déjà à plusieurs reprises, soient emballés par le projet de jouer *Les Caves du Vatican*, et aient accueilli ce dernier avec enthousiasme !

*

Cette rencontre de 1933 n'est en effet pas la première. Gide avait déjà rendu visite aux Bellettriens, parmi lesquels il comptait des amis, en 1917, lors d'une mémorable journée d'été au Revenandray, un vieux chalet simple et rustique des Alpes vaudoises, propriété de Belles-Lettres, où jeunes et an-

ciens passent des vacances en liberté, débarrassés de toute contrainte et où eurent lieu de mémorables discussions se poursuivant tard dans la nuit.

Voici le souvenir de cette journée tel que nous le raconte un ancien Bellettrien, Rodolphe Faessler :

«Je ne sais plus qui nous apporta un jour la nouvelle qu'André Gide et Igor Stravinsky étaient en séjour aux Diablerets, et qu'ils avaient manifesté l'intention de venir nous rendre visite... Une grande effervescence régna dans le chalet.

«André Gide, c'était pour nous un nom prestigieux qui incarnait l'esprit de *La Nouvelle Revue Française*. Si notre connaissance de Gide était incomplète, notre admiration n'en était pas moins vive, d'autant plus que notre grand homme n'était pas une valeur classée, et que nous avions l'impression d'être au "petit nombre des élus" qui avaient su le découvrir. A nos yeux, c'était l'écrivain rare, l'artiste parfait, dédaigneux de la foule, et écrivant pour quelques lecteurs privilégiés, notamment pour nous, bien entendu.

«Un soleil radieux régnait sur le pays le jour où nos hôtes gravirent les pentes raides du Revenandray. Gide était accompagné de deux neveux, Yves et Marc Allégret, les fils de son ami Allégret, qui n'étaient donc pas ses neveux, de sorte qu'avec Stravinsky, Edmond Gilliard et Madame Ansermet, ce fut toute une troupe qui envahit notre minuscule demeure. Pris d'un zèle inaccoutumé, nous l'avions balayée, nettoyée, mise en ordre. Gide inspectait tout de son regard vif et inquisiteur, et fut enchanté de trouver sur la table la vieille Bible à laquelle on recourait lorsqu'on voulait se jeter des citations à la tête dans les controverses religieuses...

«Pendant ce temps, Stravinsky se livrait à toutes sortes de facéties. Je le vois encore, dans un angle de la petite chambre, buvant du punch, couvert de plaids et de châles, malgré la chaleur, soufflant dans une musique à bouche qu'il avait découverte et déclarant : "Je vais vous jouer du Wagner...". Un moment après, il se faisait photographe avec André Gide devant le chalet, une bouteille à la main, en proclamant que c'était le symbole de l'alliance franco-russe.

«Gide se prêtait de bonne grâce à ces plaisanteries. Mais le souvenir qui m'en reste est plutôt celui d'un homme grave, parlant avec douceur et sérieux des écrivains sur lesquels nous l'interrogeons avec avidité...» (*Le Revenandray*, 1980).

*

Une autre rencontre, dix ans plus tard, en avril 1927 à Lausanne, sera l'occasion de reprendre contact avec «le grand homme».

Une dizaine de Bellettrien(ne)s se préparent à recevoir André Gide à dîner. Deux d'entre eux, Pierre Beausire et Daniel Simond, décident hardiment de

l'aller chercher chez l'ami où il séjourne. Le cœur battant, ils approchent de la maison : comment va-t-il nous recevoir ? Que va-t-il nous dire ? Et nous ? L'accueil de Gide est amical. Il est détendu et entraîne les jeunes gens à une promenade au bord du lac. «La conversation se déroule tout simplement, mais elle s'oriente rapidement vers la question qui, depuis toujours, nous trouble tous : pourquoi, dans son œuvre, traite-t-il si durement la Suisse, ses habitants et ses sapins ? Nous savons qu'il chante les palmiers avec amour, mais nos confères ne les valent-ils pas, avec leurs formes variées et élégantes, leur grâce argentée ? Gide en convient honnêtement. Quant aux Suisses..., "on est sévère avec ceux qu'on aime", rétorque-t-il avec finesse.»

Il Izur dit encore combien l'avait réjoui leur carte postale envoyée du Revenandray pendant leurs vacances pour saluer la parution en 1924 de *Corydon*. Au cours du repas, André Gide, entouré d'une bande de joyeux garçons, est pressé de mille questions, spécialement concernant son récent voyage en Afrique Noire. Ils l'interrogent sur la colonisation, sur l'exploitation des indigènes, sans oublier l'épisode de Dindiki, particulièrement touchant. Gide répond à toutes les questions avec gentillesse et patience. Lorsqu'on lui demande si la vie en Afrique Noire, avec tous les abus et le travail forcé, n'apparaît pas cruelle aux Noirs : «Non, dit-il ; malgré tout ils manifestent une joie spontanée et souvent de l'exubérance.» Et il avoue : «J'ai vécu là-bas dans une constante allégresse physique.»

La soirée prend fin dans un petit café, le *Lapin vert*, que les Bellettrien possèdent et où se tiennent les séances. Gide, silencieux et discret, assiste à leurs débats.

Le lendemain, nouvelle rencontre des deux amis avec André Gide. Ils projettent de lui parler de son œuvre. Ils arrivent à lui faire reconnaître que *Paludes* est sa meilleure œuvre : «critique d'une certaine société bourgeoise et artistique dont la vanité et l'absurdité même sont dénoncées par la seule évocation des fins qu'elle assigne à la vie et à l'activité de chacun» (Pierre Beaussire). Ils discutent Dostoïevsky, Nietzsche. Gide leur oppose Kierkegaard.

Avant son départ, Gide tient à montrer à ses amis les admirables photos rapportées du Congo. Il donne des explications pour chacune d'elles : cases en forme d'obus, villages isolés et étranges, Noirs non vêtus, et une exquise petite fille, également sans vêtements, au sourire charmant, pour laquelle il semble avoir une tendresse particulière.

*

Mais revenons à notre point de départ : 1933 et *Les Caves du Vatican*. Il faut adapter cette œuvre au théâtre et Gide se met activement au travail avec les jeunes Bellettrien. Ces derniers sont intimidés par l'écrivain. Écoutons l'un d'entre eux, Pierre Trolliet, nous raconter leurs premières approches :

«Au début, nos relations furent passablement cérémonieuses. Impressionnés par l'idée que nous nous faisons du grand écrivain... Tous ceux qui eurent le privilège de l'approcher furent reçus avec une sympathie, des encouragements et un abandon inoubliables. On était dès l'abord frappé par sa pénétration d'esprit et par sa qualité d'émotion extraordinaire. S'il refusait tout compromis dans ce qu'il considérait comme essentiel, il avait un tel respect de la personnalité d'autrui, une telle confiance en l'homme, qu'il ne permettait pas de désespérer tout à fait. L'entretien s'achevait toujours par un sourire.»

Les Caves du Vatican étant une «sotie», il s'agit de supprimer de longs passages en prose et de les remplacer par des dialogues. C'est un travail ingrat et difficile, auquel il manquera nécessairement une mise au point, faute de temps. (C'est pourquoi, de l'avis de tous, cette représentation, proposée par Gide aux Bellettriens, fut une erreur de sa part, comme de celle des étudiants.)

Gide assiste souvent aux répétitions. Il suit avec amusement le jeu des acteurs, mais il ne fait aucune critique, ne donne aucun conseil, craignant de faire de la peine à l'un ou à l'autre. (Quant à moi, j'estime qu'il aurait mieux fait de les diriger selon ses idées et de les associer à ses intentions, à ses désirs, comme il s'est décidé à le faire plus tard à la Comédie-Française.) Les Bellettriens ont donc toute liberté pour monter la pièce. Cependant, Gide tient tout spécialement à choisir lui-même le jeune acteur qui interprétera Lafcadio, cet être ô combien inquiétant et ambigu, le plus important de la pièce. Après avoir auditionné plusieurs étudiants, il fait appel à un jeune poète de vingt-cinq ans, Auguste Martin, qui possède les qualités de réserve, d'intelligence et de séduction les plus propres à incarner ce bâtard original et indépendant aimé de lui.

Entre temps, des affiches collés sur les murs de la ville et les vitrines des magasins, annonçant la prochaine représentation des *Caves du Vatican*, soulèvent la réprobation. Mais écoutons Pierre Beausire à ce sujet : «Sa présence [Gide] est rapidement révélée. La presse se déchaîne contre lui, "esprit dangereux et malfaisant", non en raison de l'importance qu'il donne dans ses écrits au problème que pose l'inversion sexuelle, mais à cause de son adhésion publique, proclamée, à l'idéologie communiste, qu'il jugeait seule susceptible de sauver notre civilisation, ébranlée par la crise capitaliste, en proposant aux hommes un avenir où cesserait la terrible exploitation du travail et de la misère par les grandes puissances économiques et les classes dirigeantes. On ne comprenait pas ici, ou on ne voulait pas admettre, qu'un idéal de justice et de fraternité réelle admirait alors le mouvement communiste. André Gide considérait que cet idéal donnait une signification nouvelle à la vie collective, et répondait aux besoins profonds de sa sensibilité. Il faut reconnaître que c'est

par générosité de cœur autant que par raison que cet écrivain s'était enthousiasmé pour la cause soviétique, et qu'il n'avait pas craint de s'engager pour la défendre.»

Devant le Grand Conseil vaudois, un Conseiller d'État s'est écrié : «Messieurs, permettons-nous qu'un certain Monsieur Gide, qui corrompt la jeunesse, vienne dans nos murs ?». Gide s'en amuse et, tout au contraire, ne fait pas mystère de son attachement à la gauche. «Tout plutôt que l'ennui», répète-t-il souvent.

Pendant ce temps; les répétitions touchent à leur fin : dix-sept tableaux sans lien les uns avec les autres, s'allongeant de plus en plus, qui ne pourront tenir le public en haleine. Toutefois, la création à Montreux est une fête. La salle est comble, et la ferveur intense. Cette partie de plaisir dure jusqu'à une heure avancée, le public, enthousiaste, ne voulant plus partir. Gide lui-même, tout heureux, serre Lafcadio dans ses bras, en l'embrassant avec émotion, Lafcadio qui s'est vraiment surpassé, au delà de tout ce qu'il pouvait espérer.

La presse, en revanche, est franchement hostile. Nous lisons dans la *Gazette de Lausanne* du 18 décembre 1933 : «Sous la farce... apparaît déjà l'une des revendications morales que l'auteur ne cessera de développer dès lors : la liberté absolue de la pensée, même de l'acte... Le héros de M. Gide ignore le remords, la solidarité humaine. Il est affranchi de toute contrainte, parce qu'il est intelligent. Lafcadio est le grand-père de nos jeunes gens modernes... Il n'a plus aucun sens moral. C'est de cette petite crapule que l'argument du programme nous dit froidement : "Cédant à la sympathie que les Bellettriens éprouvent pour Lafcadio en qui ils ont depuis longtemps reconnu un frère..." L'écrivain français peut être fier de son succès ! Le poison qu'il a distillé dans tous ses ouvrages, avec une intelligence et un charme démoniaque, a fait son œuvre...»

La *Revue de Lausanne*, à la même date, écrit : «Hélas, il faut bien le dire, ce fut un échec. Échec d'autant plus pénible que les admirateurs de l'écrivain, et de ces fameuses *Caves*, savaient André Gide dans la salle. On a peine à comprendre que M. Gide ait pu commettre l'erreur de porter au théâtre une œuvre qui, sauf quelques dialogues admirablement conduits, n'a rien de scénique... Tout ce qui dans le livre nous séduit et nous amuse, le ton de l'écrivain, la perfection du style, l'allure désinvolte et souple du récit, la légèreté du trait dans la satire, la richesse de la pensée, nous ne le retrouvons sur la scène que réduit, amputé, ralenti, décoloré, en de trop nombreux tableaux qui, à tout instant, rompent l'intérêt. Ce regrettable découpage d'un livre qui, depuis sa parution, en 1914, a conservé tout son prestige et sa jeunesse... L'auditoire a eu la politesse d'applaudir, malgré tout, jusqu'à la fin, un spectacle ennuyeux.»

Mais voici arrivée la dernière représentation des *Caves* à Genève. Les amis Bellettriens prennent congé d'André Gide dans le petit café où ils se sont réunis après le spectacle. L'émotion se lit sur son visage, ses yeux se voilent au moment des adieux. On sent combien il est touché de ce que « Belles-Lettres » a fait pour lui, et combien ses rapports avec les Bellettriens sont devenus amicaux, et même affectueux.

*

En décembre 1950, près de vingt ans après la création des *Caves du Vatican* à Montreux, la Comédie-Française les inscrit à son répertoire. Gide y collabore activement. Son attention est continue ; il assiste à toutes les séances et toutes les répétitions, choisit lui-même les acteurs (Roland Alexandre est Lafcadio), donne des instructions précieuses et suit attentivement la mise en scène. Il va jusqu'à prêter l'un de ses chapeaux pour coiffer son Lafcadio...

Lorsque la pièce est présentée à la presse, Gide, assis dans la loge de l'Administrateur, reçoit un émouvant hommage des critiques, et, le 13 décembre, lors de la générale, il est invité dans la loge présidentielle où Vincent Auriol l'accueille et le félicite.

En pleine activité parisienne, André Gide pense à ses représentations de Suisse. Il confie un message pour ses amis Bellettriens à l'un d'entre eux, venu le saluer : « Je me raccroche à des souvenirs. Il n'en est pas que j'évoque avec plus de joie que celui du contact que j'ai pu prendre avec les étudiants de Lausanne, contact aussitôt devenu chaleureux. Leur gentillesse, leur ferveur affectueuse permettait une communion des plus excellentes. C'est avec reconnaissance que je me souviens d'eux et de leur essai de porter à la scène ce livre que j'appelais sottie : *Les Caves du Vatican*. Cette entreprise pouvait alors paraître téméraire, mais c'est elle pourtant qui attira, près de vingt ans plus tard, l'attention de la Comédie-Française.

« Le texte de de cette "farce" a été ensuite complètement remanié. Qu'importe ! ou "Qu'à cela ne tienne..." », comme dit Protos. Je tiens à marquer tout ce que je dois aux Bellettriens de Lausanne. Grâce à eux, le nom même de la Suisse, chaque fois que j'y arrive, fatigué et l'esprit comme encombré de scories, devient en mon cœur et en mon esprit synonyme de convalescence. » (*Feuille d'avis de Lausanne*, 19 décembre 1950).

La presse parisienne ne sera pas très chaleureuse. La pièce est comparée à « une omelette norvégienne »... Gide est très affecté par cette hostilité. Après tant d'efforts, cette représentation sera sa dernière joie, mais aussi sa dernière peine. Bien fatigué, il nous quittera le mois suivant.



Portrait-charge d'André Gide, anonyme,
paru en couverture de *Je dois à André Gide* de Lucien Combelle
(Paris : Frédéric Chambriand éd., 1951).

LE JOURNAL INÉDIT DE ROBERT LEVESQUE

Nous poursuivons ici la publication de larges extraits du *Journal* de Robert Levesque, commencée dans nos deux précédentes livraisons (carnets I à III, juillet – décembre 1931, dans notre n° 59, carnets IV et V, décembre 1931 – avril 1932, dans notre n° 60). De nombreuses lettres reçues nous ont assuré du grand intérêt que revêt ce *Journal* pour nos lecteurs ; quelques échos parus dans la presse littéraire (dans *La Quinzaine littéraire* du 16 juillet, Raphaël Sorin dans *Le Monde des livres* du 4 novembre...) nous ont valu des commandes de ces deux numéros du BAAQ, qui attestent que la publication de ce texte est attendue par de nombreux lecteurs qui, d'une façon ou d'une autre, ont connu l'auteur des *Bains d'Estrémadure*.

... et nous reste la psychanalyse pour nous en consoler. — R.J.

Le Journal de Robert Levesque

Professeur, voyageur, écrivain, traducteur de Séféris et d'Elytis, Robert Levesque, mort en 1975, était devenu l'ami de Gide dès 1926. Il traverse le *Journal* de celui-ci comme une ombre familière. Le Centre d'études gidiennes de l'université Lyon-II a publié l'an dernier une Lettre de Levesque, avec d'autres écrits.

Mais l'œuvre de sa vie, qui se confond avec elle, son *Journal* tenu entre 1931 et 1975, reste inédite. Le *Bulletin des amis d'André Gide* vient d'en choisir de larges fragments qui rejoignent parfois les fameux *Cahiers de la Petite Dame*.

Les extraits retenus — l'année 1931 — s'ouvrent sur la première rencontre de Levesque avec Pierre Herbart, « irrésistiblement sympathique ». On y suit les amitiés, les lectures et les ambitions d'un jeune homme qui cherche le plaisir et rêve d'une « théorie du bonheur ». En lisant Rivarol et le prince de Ligne, il flâne dans son uniforme de marin entre Toulon, Marseille et Bandol, croise Dabit ou Martin du Gard. Un éditeur devrait nous donner à lire ce *Journal* si attachant dans son intégralité (Centre d'études gidiennes, université Lyon-II, campus de Bron-Parilly, 69500 Bron). — R. S.

vern-
méro
des
de
dif-
le un
o du
les
et
les
Do-
ac-
itres
à la
ine-
isci-
her-
é le
zle.
syn-
héo-
his-
ique
de
nte,
, et
réu-
réo-
èses
on »

CARNET VI

(19 mai — 12 novembre 1932)

19 mai.

Depuis un mois, assez bon travail.

L'esthétique m'absorbe. Quelques lectures classiques... Hier... impossible de lire. Je passai l'après-midi à vaguer... Marcher à l'abandon me plaît. Cet état qui devrait être détresse, j'y trouve encore du plaisir ; je ne m'ennuie pas, le temps passe vite...

... En rentrant dîner, au milieu de la famille je trouvai Gide, bronzé, tout rajeuni, arrivé le matin même du Maroc. « J'y ai passé huit jours... Haddou s'en allait de bonne heure le matin. Je pouvais rester étendu à lire. J'y trouve en ce moment un plaisir que je n'avais pas connu depuis dix ans. Je suis plongé dans Karl Marx. J'étais calme... Mais il faudrait qu'on fût moins aimable. A chaque instant, on vient vous chercher en auto pour visiter quelque chose. A mon âge, cela ne me fait plus aucun plaisir. C'est pour cela que je suis revenu... Je voudrais beaucoup travailler. C'est dommage que Fez soit si loin, on devrait pouvoir y passer trois jours tous les quinze jours pour se purger l'esprit et la chair...

« Haddou ? quel curieux être, vraiment extraordinaire... Mais quel air malheureux, déclassé ; on croirait qu'il ne sait pas quoi faire de son corps ; de plus, perclus de timidité. Il fait là-bas un peu le rôle de l'ilotte ivre. Je suis encore confus de son hospitalité. Il avait tout prévu, avec une délicatesse presque gênante. Je ne savais comment le remercier. Dommage qu'il fasse des complexes d'infériorité... Le dernier jour, je dînai chez Salfranque...

« ... J'ai vu aussi Faroul, qui m'a plu. Il s'est montré très sympathique aux réformes. Je me méfiais un peu de lui, comme de tous les amis de Rouart. C'est curieux, leur admiration pour Rouart ; il est malin, ils ne le connaissent pas sous son vrai jour. Moi, je ne peux presque plus le supporter. Il est capable de tout. Mais, jeune, il fut extraordinaire. Il avait une allure étonnante, et non pas cet air de clown. On le plaint de l'ingratitude de ses enfants, mais à eux on ne la fait plus. Ils l'ont percé à jour. Tu te souviens de Robert, dans *L'École des Femmes*, il a beaucoup de lui ; j'ai cité de ses phrases textuelles ; il s'est très bien reconnu... Il nous dit, par exemple : "Mais le mensonge est

une chose sacrée. A quoi bon faire de la peine ?...” Je crois qu’il arrive à la fin à croire à ce qu’il dit... C’est le seul de mes amis qui ait fait de la politique. Cela me fut une leçon, j’ai vu les calculs, les amitiés qu’on utilise ; il n’y a pas une pensée qui ne soit entachée...»

Au restaurant, parmi de nombreux papiers, Gide me montre et me donne une épreuve de sa photo à vingt ans qui sera jointe au premier volume de ses *Œuvres complètes*. «Avec ce point de départ, dit-il en la regardant, il me semble que j’aurais dû faire beaucoup mieux. Mais, n’est-ce pas, on ne voit là qu’intellectualité ? il n’y a vraiment pas autre chose...»

Je dis, en revenant à Salfrance, que sa plus grande admiration est D’Annunzio, et qu’il y a quelques années celui-ci envoya à Fez un de ses *arditi* — car il ne se sert jamais de la poste — tenant un parchemin sur lequel était inscrit un poème à déclamer devant la maison qu’habita Loti en 1884 ou 87. Salfrance, malgré tous ses efforts, ne retrouva pas la maison, qui a peut-être été détruite...

«J’ai bien connu D’Annunzio à Florence, me dit Gide... J’ai vu ce milieu qui est aussi celui d’Ida Rubinstein. Ils ont perdu tout sens du naturel. ”Un télégramme de quatre-vingts mots, disent-ils, il n’y a que lui pour faire cela...” Je me souviens qu’une fois, comme on disait que D’Annunzio n’était qu’un égoïste, Vannicola — le meilleur ami que j’ai en Italie, il t’aurait plu, extraordinaire Pulcinella — répondit que D’Annunzio était tout de même capable d’actions désintéressées. Vous connaissez, disait-il, la comtesse de X..., D’Annunzio en eut une fille, dont il ne s’était jamais occupé. Treize ans passèrent, quand on lui dit tout à coup que la jeune personne était très remarquable et promettait beaucoup. ”Alors, dit-il, il faut faire quelque chose pour cette enfant”, et il alla se renseigner dans certain pensionnat. Il en revint très triste, car la pension coûtait fort cher. C’était alors le début de ses relations avec la Duse. Il lui confia l’histoire. La Duse aussitôt lui donna la somme pour payer la pension... (ici, Vannicola s’arrêtait un instant...) — et c’est avec cet argent qu’il acheta ce merveilleux cheval blanc qu’il fait caracolier sur les bords de l’Adriatique. D’Annunzio est capable de sentimens désintéressés... mais il ne va pas jusqu’au bout...»

Comme Salfrance est fort ami de Montherlant, je lui avais demandé à Fez, confidentiellement, si cet auteur, malgré la grandeur fautive qu’il me semble étaler dans ses livres, est toutefois grand dans sa vie. «Non, me dit-il, il est même froussard...» «En effet, me dit Gide, il fait très attention à Alger ; il vit sous un faux nom... Il a peur des ascenseurs. — Lui ? le toréador ? — Ne m’en parle pas. Son oncle, le marquis de Baroncelli qui fait de l’élevage, m’a dit que lorsque Montherlant combat c’est une rigolade. Les rapports de Montherlant et du taureau, disait-il, sont une chose extraordinaire... Mais on

ne peut pas lui enlever un sens de la langue étonnant. — Oui, mais ce qu'il dit ne tient guère debout. — En effet, il n'est pas très intelligent...»

Je parcourus les épreuves de plusieurs fragments de Journal (1930-1931) qui paraîtront successivement dans les prochains numéros de *La N.R.F.*. «J'espère qu'ils seront lus, dit Gide, on m'y verra sous mon vrai jour. M'a-t-on suffisamment reproché d'être indécis ! Maintenant on verra ce que je pense.» On va le voir en effet anticlérical, révolutionnaire, communiste, et aussi toujours plein de sympathie, de sens critique, de goût. Chacun en prend : Barrès, Grasset, Mauriac, Massis et beaucoup d'autres. Il n'est plus un paragraphe qui ne soit gros de querelles. Les gens de lettres vont se jeter à la curée.

Nous fûmes à l'Étoile voir un film délicieux, *Émile et les détectives*. Avant le film et durant l'entr'acte, je regardai quelques épreuves de la Grande édition, le volume qui contient *Saül* ; comme il n'y aura pas de *Journal* correspondant (Gide resta longtemps sans en tenir), il y a fait ajouter quelques lettres à Rouart, à Ruyters... Il lit par-dessus mon épaule, et comme dans l'une des lettres il se plaint d'avoir peur de l'avenir, de se trouver vide et sec, il me dit : «C'est pour cela que je n'ai pas peur quand tu me dis la même chose...» Lettre sur l'affaire Dreyfus, et sur d'autres sujets... Tous les problèmes que je rencontre à présent et qui successivement se présenteront à moi, je les vois exposés dans ces pages qui expliquent bien des choses sur la façon dont l'homme et l'œuvre sont nés. Comme je lui disais que ce qui m'intéresse c'est d'être heureux dans n'importe quelle situation : «Oui, me dit-il, tu en es capable... — Mais je voudrais aussi exprimer ce bonheur, dis-je, car je vois qu'il est assez rare. — Oui, très rare, dit-il, d'autant plus qu'on a presque toujours fait la littérature avec la mélancolie...»

20 mai.

Le film était si ravissant que Gide invita Michel et Jacques à y aller le lendemain, et moi à le revoir. Jeudi après-midi charmant ; nous reparlons du Maroc, lisons les journaux. Gide se montre très disposé au travail...

21 mai.

Lu dans *Orbes*, revue, une sorte de préface pour Blaise Cendrars, par mon homonyme Jacques-Henri Levesque. Ces pages sur l'individualisme poétique, mal écrites, peu nouvelles, partent pourtant d'un naturel bon et sensible. En parlant de Paris, il disait : «Je sais que nous sommes plusieurs qui, depuis des années, le parcourons inlassablement la nuit...»

Hugnet écrivit un livre de poèmes, *Enfances* je crois, que voulut bien traduire en anglais Gertrude Stein. Quand il vit la traduction : «Je ne me reconnais plus, fit-il. — C'est ma façon de traduire, lui dit-elle». Et comme, ayant

déjà choisi la couverture, elle y avait fait mettre «*Enfances*, par Gertrude Stein et Georges Hugnet», il demanda qu'on mît : «*Enfances*, de Georges Hugnet, traduit par Gertrude Stein». Grande contestation, si grande qu'on finit par imprimer «*Enfances*, par Gertrude Stein», tout simplement. L'indignation de Hugnet en vint au comble, mais Gertrude Stein lui dit : «N'avez-vous pas trouvé que ces vers n'étaient plus de vous ?»... (Raconté par Bowles).

Comme j'apprenais à Gide le glorieux accident de Farrère (une balle dans le bras droit lors de l'assassinat de Doumer) : «Quelle chance ! dit-il. Si cela nous était arrivé, personne ne l'aurait su... et nous aurions été tués !»...

23 mai.

Rien ne me plaît davantage, lorsque je fais la connaissance d'une personne, que de passer d'abord un temps interminable avec elle. Pour savoir ce qu'on a exactement à s'apprendre, il faut peut-être, sinon s'être ennuyés, du moins s'être tus ensemble. Le silence a un pouvoir mystérieux... Lorsqu'on recommence à parler, on n'est plus tout à fait le même, le visage lui-même a changé.

Je fis hier la connaissance de Paul-Frédéric Bowles. Bowles est compositeur. Il se plaît à descendre vers le Sous pour noter des airs chleuhs. Il revient d'Agadir, qui n'est presque plus marocain, dit-il, juste mille habitants. Il y vivait dans une chambre d'où il pouvait cracher dans l'Océan. Connaissance assez profonde du Maroc, malgré son jeune âge (vint-et-un ans), plusieurs séjours...

Sur un bout de cigarette, il brûle successivement des parfums qu'il a dans une boîte et dont chacun rappelle quelque chose du Maroc. «Je les ai achetés un à un dans les souks...

«A Agadir, on ne rencontre personne, c'est ce que j'aime. Il y a trente kilomètres de plage, j'y vivais nu. Je supporte très bien la solitude ; je me suffis à moi-même ; la musique me suffit. Des idées me viennent, ou plutôt ce ne sont pas des idées, mais des sensations, car je n'ai pas grand'chose dans la tête. D'ailleurs je me connais mal, je ne suis pas encore un homme, je ne sais pas ce que j'aime...»

Il me montra un dessin de Blake. C'est un homme assis, les jambes nues, allongées, n'ayant qu'un voile sur les épaules, et qui rêve après avoir lu un livre qu'il laisse retomber. Peu de choses plus mystérieuses (on ne sait trop comment cela est dessiné) ni qui m'aient ému davantage. Il me vante le colège de Virginie — celui de Poe, de Green — où il passa deux ans... Delaware, au contraire, sur lequel je le questionne, serait dans un affreux paysage et habité par des puritains...

Bowles me disait qu'en Virginie tout étudiant qui se promène dans la campagne, sans bourse délier peut faire une très longue promenade, car la première

re auto qui passe sur la route s'arrête et l'on se fait un honneur de l'inviter à y monter. Les paysans là-bas sont tous hospitaliers, ils vous hébergent complètement... et vous reconduisent. Ces usages, d'ailleurs, sont encore en vigueur dans toutes les campagnes, mais plus, hélas ! dans les grandes villes (bien qu'à New York ils aient subsisté assez tard)...

Conversation avec Jeanne Bûcher sur Max. « Je l'aime fort, dit-elle, car j'ai passé avec lui des moments de pur plaisir. Que demander de plus à un être ? Qu'importe si ce qu'il dit est sans importance, du moment que cela me charme ? Il est méchant, peut-être, mais si intelligent... ». Louange poursuivie assez longtemps malgré mes objections qui reviennent à dire qu'il ne faut pas prendre Max au sérieux, ni le voir trop souvent, et qu'il est dangereux pour les jeunes. « Oui, me dit-elle, mais l'intéressant c'est de triompher des êtres dangereux. C'est un duel passionnant. ». Esprit de l'escalier : il m'est venu plus tard pas mal de choses sur Max que je connais passablement — au point de n'avoir plus aucun désir de le voir. Sur un tel homme, il est difficile de s'exprimer impromptu. On ne saurait être plus contradictoire — non pas complexe, mais abracadabrante. La vertu et le vice, chez lui, s'épousent et jaillissent dans la même phrase. Et la puissance du mensonge s'ajoute à tous ses gestes, à tous ses mots. Le terrible, d'ailleurs, c'est qu'il se grise de mots ; il ne sait pas ce qu'il dit. Quand l'on essaie de songer un peu à l'essence inquiétante de cet être, prodigieusement égoïste et cabotin, la seule explication est d'espèce pathologique. Ce n'est pas être uniquement humain que de passer par tous les tons, jouer tous les airs, blasphémer l'adorable, diviniser l'horrible..., mais, bien que « timbré », on ne saurait lui refuser la vitalité... J'avais noté — et cela me fut volé — une méditation que je l'entendis faire à Saint-Benoît, ou se mêlaient la prière et la cocasserie, la bassesse et l'amour de Dieu (de plus, l'excitation d'avoir un jeune admirateur). Il me souvient aussi de l'avoir trouvé solitaire, un soir, à Paris, dans sa chambre d'hôtel où, dans une de ses crises d'humilité fort juives qui lui sont coutumières, et où l'orgueil éclate (« Je suis un grand pécheur », etc...), on entendit soudain peut-être un soupir authentique et atroce : « J'avais des dons puissants, mais je me suis laissé dévorer par la compagnie. Je me dépense dans des conversations. Il me faudrait la solitude. Au fond, je ne suis qu'un raté. Qu'ai-je fait de ma vie ? Et pendant j'avais rêvé quelque chose. »

27 mai.

Passé une heure jeudi après-midi sous l'Odéon. Il pleuvait. Regardé les nouveautés et surtout un amas de bouquins dont on parla voici quelques années ; on les vend au rabais. Bonne leçon. Les Galeries de l'Odéon, d'ailleurs, soit avec des chefs-d'œuvre, soit avec des rogatons, m'ont toujours enseigné... Je passe avec dégoût devant la production des gens, et cependant

j'en tire une leçon de style... Il m'appartient de ne pas me noyer dans le flot.

Autant que de souvenirs littéraires, les Galeries pour moi florissent de souvenirs vécus... Que de solitudes croisées, de jeunesses curieuses ou mélancoliques... On cherche un livre, et on trouve un ami... Quel partage en mon cœur entre ces livres et ces inconnus ! Le capiteux élan pour travailler et pour vivre !... Les livres sont là, qui expriment la vie, qui essaient de la redire... La pluie tombant très violemment faisait des galeries une île où je trouvais amour et désespoir.

Retrouvé à la communion de J. Arlette Frey, toujours fervente pour Dieu et la musique. S'inquiète de savoir si ma volonté littéraire persiste. En ce cas, me sert des vérités religieuses : on doit créer pour Dieu, etc... Voudrait savoir, hélas ! quelle est la branche qui me tente. Je peux répondre honnêtement que je la cherche encore. Mais je prévois que je ne pourrai pas faire une ligne qui ne la scandalise — elle, et bien d'autres. Pauvre Robert ! Il a beaucoup changé, évolué... Rien à faire pour empêcher cela. Du moment que les gens vous ont de la sympathie, ils vous annexent — et vous les trahissez en ne pensant pas comme eux...

Cousin Sydney, à qui j'apprends que ma bourse à Delaware est quasi obtenue, me promet de m'avoir une subvention de la Société X. pour me permettre le voyage...

Dans mon intention de partir pour un an, il y a le refus de gagner ma vie. Il serait indécent — et lassant pour moi — de continuer encore un an à la Sorbonne. Toute l'année, j'allai à contre-cœur à la Bibliothèque. Je ne me sens, hélas ! rien de commun avec les étudiants. Mais si je n'ai pas envie de gagner encore ma vie (à moins d'imprévu), je me sens un besoin naturel de poursuivre ma formation dans cette insouciance qui permet le voyage, la lecture, la méditation. Je veux laisser venir et ce que je porte et « la carrière » qu'il me faudra embrasser. Apparemment, il est lâche de se soustraire à la vie commune, mais je le fais sans remords, sacrifiant tout à ce que je crois nécessaire à ma naissance et par là même à mon bonheur.

28 mai.

... Revu Max Jacob. Sans qu'il ait vieilli, il est sûrement plus grave. Son visage est solennisé. L'expression en est plus profonde. Il met cela sur le compte de la crise qui lui en a fait voir cet hiver. « Mais, dit-il, je ne crois pas à la crise, c'est un prétexte que les gens invoquent pour ne pas acheter mes gouaches. » Les murs de la chambre, en effet, en sont tapissés. « Je me suis remis à écrire pour payer mes dettes. » (Il me raconte avec mesure, mais non sans verve, un conte curieusement mêlé d'observations et de saugrenu...) « Le journalisme est encore le meilleur métier, car je sens que le jour du Jugement dernier tous les quotidiens du matin paraîtront. Le jour du Jugement appro-

che, c'est le 2 juin que mon procès va finir. Je le gagne, mais ce qu'il me rapporte est déjà englouti. (Je n'ai pas revu Jouhandeau. Je crois que maintenant qu'il est riche il devient avare. Comme il est assez noble pour sentir que ce serait le moment de m'aider, je suppose qu'il préfère ne pas me voir).»

Max conte toujours. Il n'a pas foncièrement changé. Pourtant, dans l'éloge et le blâme il est plus mesuré. Il a l'air moins méchant. Quand il riait en racontant ses trouvailles littéraires, il y avait quelque chose de bon et d'attendri sur son visage... Je ne crois pas qu'il ait gagné en attention à autrui ; ni qu'il se soit profondément ordonné. Il est toujours débraillé.

Comme je parlais examen, il me joua la scène du vieil examinateur qui interroge avec bienveillance le jeune homme recommandé : «Voyons..., sur quoi voulez-vous que je vous interroge ? — La littérature, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine... — Ah ! La Fontaine, vous avez cité La Fontaine... Qu'est-ce qu'il a fait ? — Il a fait des fables (*bis*). — Les avez-vous lues ? — Non. — Ah ! (*bis*) mais vous devez en avoir appris quelques-unes par coeur. — Oui, *La Cigale et la Fourmi, Le Corbeau et le Renard, Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes...* — Ah ! Vous avez cité *Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes*. Si vous le voulez, nous allons la réciter ensemble :

*Un octogénaire pelotait. Passe encore de bâtir,
Mais peloter à cet âge...»*

Un pneumatique arrive d'une dame D., personne extrêmement distraite, me dit Max. C'est elle qui, ayant le feu à son château de Saint-Loup, regarda les pompiers avec complaisance. Quand on vient lui dire que l'on était maître du feu et qu'elle vit les pompiers partir, elle leur dit : «Comment, vous partez déjà ?... Au revoir, messieurs. A bientôt !».

Entre beaucoup d'histoires (bien que je ne sois pas resté très longtemps), Max me raconte que dans sa jeunesse il écrivit des chansons pour café-concert, qu'il alla proposer à un homme qui le reçut dans une officine, entouré de mendiants auxquels il apprenait à tue-tête les airs qu'ils devaient aller chanter dans les rues.

1^{er} juin.

Cohen me rapporte que les soirées d'Aurel ne sont pas sans analogie avec une école enfantine. De 8 à 9, conversation libre. A 9 heures, Madame agite sa sonnette. Silence. Un Monsieur important présente un jeune poète dont des comédiens de l'Odéon ou du Français débitent des morceaux. A 10 heures, nouveau coup de sonnette. Les débats sont ouverts. Silence embarrassé, puis on s'échauffe ; vers minuit, on est prêt à se battre...

Encore novice, un jour, Cohen quitta la société le premier, croyant que tout était fini. Il descendit l'escalier et, arrivant au vestibule, trouva le mari d'Aurel qui dormait sur les dernières marches. A ce moment, des applaudisse-

ments éclatèrent. Monsieur se réveilla et fit la claque.

Le 9 [juin], Gide vint à la maison vers 7 heures et resta dîner. Arrive de Berlin...

... «Tu n'as pas lu le roman de Green ? Moi non plus. De tous les côtés, des critiques éclatent. Il n'est pas bon... — Green, dis-je, doit bien le savoir... — Mais oui, il travaille trop vite. Chaque fois, il me dit : "Celui-là, je l'ai écrit pour le public, mais vous allez voir le suivant..." A la fin, je ne peux plus le croire. Il me disait dernièrement : "J'en commence un nouveau que je ne pensais faire que dans quatre ans, vous allez voir cela !"».

J'admire à table, M. Delannoy étant là, la souplesse et la curiosité de Gide, et aussi sa mémoire, car la conversation tombe sur la propriété des Charmettes de M. Delannoy et, s'élargissant, sur toute la Savoie. Gide incontinent parle de ce pays en connaisseur. Il dit des choses neuves, même pour des Savoyards.

Comme je trouvais bon, voici un mois, qu'il publiât son journal, il répondit un peu tristement : «J'y suis bien obligé, je n'écris plus autre chose.»

De même, l'autre jour, il disait que de moins en moins il se sent capable d'écrire un roman. Ça l'embête, comme d'ailleurs les romans des autres. Par contre, il lit beaucoup. Toujours Karl Marx.

Il a vu jouer à Darmstadt son *Œdipe* devant une salle comble (c'est le meilleur succès de la saison), le public écoutait cela comme une messe. Revu son *Enfant prodigue*, qui chaque fois le bouleverse ; ça se passe dans une ferme. «Il faudrait, dit-il, que le jeune frère fût une sorte de scout... Je suis très touché de cet accueil. Si j'avais connu cela plus tôt, ma carrière sans doute en aurait été modifiée.»

... Tous les anachronismes d'*Œdipe* qui choquèrent à Paris ne choquent plus en Allemagne. La scène, entre des portiques antiques, a pour toile de fond Notre-Dame. Créon est vêtu d'une jaquette, porte un faux-col, un monocle, le tout couvert d'un oripeau. On voit très bien qu'il ne s'agit pas d'une pièce antique...

20 juin.

René Bernard paralysé des Jambes, suite de poliomyélite, trente ans, connu par Michel qui le visitait à l'hôpital... Bernard, sensible par nature et par sa situation, bien que sans grande culture, est dégoûté du catholicisme officiel et de ses représentants. Un de plus qui me raconte des confessions sabotées par un curé ne vous écoutant pas — ou vous engueulant. Rêvant de rassembler quelques récits, je devrais commencer par noter cette confession où l'abbé demande à Bernard s'il le prend pour une carafe... A présent même que Bernard malade ne peut plus offenser le Seigneur, le curé défend à ses amis

d'aller le voir...

A travers Bernard, je sens nombre de jeunes gens que les filets de la religion ont saisis. Il n'en a pas vu d'heureux, me dit-il. Il fallait s'y attendre. La foi sublime sans doute peut vous dissimuler la bêtise des prêtres et la folie de leur enseignement, mais une âme sensible et qui cherche la joie, il est d'autres chemins pour la combler. Vous ne lui donnez rien. Vous substituez aux caresses que le corps appelle sous l'élan de l'âme des paroles creuses. Votre enseignement peut séduire, mais il est faux. Je crois que vous faites plus de mal que de bien.

Bernard qui fut, lui aussi, très attiré par la Trappe, me dit que le Père hôtelier à Ste-Marie-du-Désert recevait parfois l'ordre de mettre dans les plats un produit calmant (bromure ou camphre). Quand les moyens naturels et surnaturels ne suffisaient plus, on recourt à la pharmacie. La père abbé de T., à qui je parlais de mes tentations, sans me dire que la « science » elle-même allait m'aider à les vaincre, me disait en substance que les jeûnes et le peu de sommeil n'avaient pas d'autre but que de vous engourdir.

... Paul relit l'Évangile avec des yeux de communiste. Remarque le dédain que le Christ témoigne. Maintenant qu'il a quitté l'Église, il lui semble, comme à moi jadis, être un ballon qui part. « La vie, dit-il, ne m'apparaît plus comme un New York avec des gratte-ciels escarpés, mais tout est large et spacieux... ».

Assez attiré par le journalisme. Il souhaite d'écrire des articles pour l'Argentine...

Bonne visite à Max Jacob. Jean Bertrand vient. Conversation courante. Le téléphone annonce un Monsieur inconnu. Après s'être excusé de déranger notre « cénacle », il s'assoit, très intimidé, en disant qu'il est le Chef de Cabinet de M. de Monzie. Conversation vague ; le ministre l'envoie, mais on ne sait pourquoi. Enfin, allusion à un récent article de *Paris-Soir* où Boriez dénonce les ennuis de Max (le fisc veut lui faire payer de l'arriéré, alors qu'il n'a plus de revenu fixe). Max explique ses malheurs, les rosseries de..., le ministre lui fait savoir sa sympathie. Max reconduit l'émissaire et revient en tenant un papier : « C'est une chose qu'il ne faut pas dire. On m'envoie 1000 francs. » Malgré moi, mon plaisir éclate. Max aussitôt réplique : « Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est ta joie ! ». Il peignait tout à l'heure, en parlant, mais il se donne congé et nous lit des épreuves de poèmes, dont quelques endroits — et même un tout entier — m'ont paru admirables. Il note aussitôt sur l'épreuve qu'il les dédie à M. de Monzie. Un peu plus tard, il évoquait Charles-Quint ramassant le pinceau du Titien... Mais la première réaction fut une action de grâces : « C'est le Sacré-Cœur qui m'envoie ces mille francs. Depuis le 1^{er} juin je suis allé à la Basilique tous les matins. Dix francs de taxi chaque fois. Ce

matin j'ai brûlé deux cierges... — Mais comment se fait-il, dis-je, que le Sacré-Cœur se serve d'un ministère de gauche ? — Chacun sera jugé selon sa loi, dit l'Écriture. J'avais une tante très bonne, mais qui était athée. Elle adorait manger sur l'herbe. Une nuit, je rêvai que ma tante, vêtue de noir, se dirigeait dans une barque noire, sur un océan bleu, vers une île sur laquelle un déjeuner sur l'herbe l'attendait. Des anges féminins la servaient, qui paraissaient des demoiselles de magasin synthétisées, car ma tante était dans les affaires... Le lendemain, j'appris qu'elle était morte. J'en parlai à mon directeur, qui ne s'étonna ni du rêve, ni du salut de ma tante.»

Chaintréauville, 28 juillet.

Passé deux jours à Paris. Déjeuné le 26 avec Gide... Me suis mis à traduire un livre portugais. (Droit constitutionnel). Mais le plus grand événement, c'est la gymnastique. Révélation. Je ne connaissais mon corps que pour faire l'amour, aussi j'apprends en m'exerçant plus que par les livres.

13 août.

Même si je ne dois plus revivre les heures enfiévrées de mes réussites, certitude de pouvoir les exprimer un jour — précisément de par leur unicité. (Quasi adéquation alors avec mon idéal).

Entrepris avec délices *La Divine Comédie* et *Robinson Crusoe* dans le texte. Commencé un conte méprisable, mondain, pour me faire la main, et peut-être sous un pseudonyme gagner quelque argent... Sans cesse arrêté par des méditations. Trop de choses se passent en moi que je dois laisser faire, que j'écoute. L'été admirable se prête à mes transformations. Après-midis torrides dans ma chambre. Promenades brûlantes au milieu des moissons. Je ne m'arrête pas de méditer, de me découvrir. Lecture profitable d'Emerson.

Je n'eus pas de mérite à être heureux ces dernières années. Tout me réussissant. Je n'avais qu'à tendre la main. La ferveur me poussait, avant que j'eusse le temps de soupirer... Je croyais que c'était un début, que tout irait de mieux en mieux, mais la griserie passa. J'eus des échecs. Je me retrouvai timide, en dehors de la vie, rêveur. Pas moyen d'en sortir... Pourtant, le fait de vivre moins me permet de désirer davantage. Je me regarde et m'écoute. Je vois ce qui me manque, ce qui me manquera toujours.

J'ai terriblement méprisé le passé, voulu la vie toujours plus grande. Jadis, je ne savais rien de plus ridicule que les regrets et plainais ceux qui parlent de leur bonheur passé... J'entrevois aujourd'hui que seuls fécondent les échecs et la solitude. Après m'être senti si longtemps triomphant, je commence à me découvrir des infirmités (et cela au moment où je sens mon esprit progresser). Je veux guérir de mes infirmités, tout en sachant qu'on ne sort pas de soi-même. Enfin mon drame s'accuse !

Revoyant Jouhandeau en juillet, je remarquai de mieux en mieux son manque d'entendement, et dus conclure que cet homme, le Dieu de mes quinze ans, ne me sert plus guère qu'à mesurer les pas de mon esprit.

23 août.

Visite d'André T., retour du noviciat des Pères Blancs. Je ne l'avais vu qu'un instant, voici deux ans, à son départ. Cela m'avait rendu triste, car je m'étais figuré que nous aurions pu causer cœur à cœur (ce que nous n'avons jamais fait). De ce revoir ici, j'ai emporté aussi quelque tristesse. Non pas de l'avoir vu, au contraire. La valeur de son âme apparaît dans la beauté de son regard. Il prit congé de nous d'une façon bouleversée, car il ne reviendra peut-être plus en France. Mais que ses paroles m'ont étonné ! Dans ces deux ans, on lui a inculqué, six et huit heures chaque jour, la scolastique. Cela s'appelle façonner les âmes (il a vingt ans). Oh ! il explique très bien que saint Thomas n'a pas tout dit. On s'en aperçoit aujourd'hui. Les Pères ne le contestent plus. Sous sa candeur et sa foi, je sentais l'autorité des conciles, des Pères, le dogme. Phrases toutes faites, réponses préparées. Il n'y a pas moyen de s'entendre. Pourtant, ces gens proclament les principes de la raison. Une encyclique, dit André, nous oblige de croire que Dieu peut être démontré par la lumière de la seule raison. Quant aux nègres qu'il s'agit de convertir, il n'importe guère de connaître un peu leur psychologie (chaque peuplade a la sienne en apparence), puisque la raison est universelle. (Ajoutons en passant que, d'ici cinquante ans, les noirs seront tous chrétiens ou musulmans, mais que le Gouvernement appuie fort les Pères aujourd'hui, car les noirs musulmans deviennent anti-français.)

L'Évangile nous prie de juger l'arbre à ses fruits. Hélas ! André me cita quelques anciens de Passy entrés aussi au noviciat. Garçons purs et dévoués, mais vraiment sans esprit. (Ils allèrent jusqu'à se plaindre à André de ce collège où le professeur de philo, socialiste, communiste, imposait aux élèves les livres du nihiliste Challaye, etc...). Garanger rirait bien... Quel spectacle atroce de voir perdue la liberté de penser ! Je n'aspire plus qu'à penser librement. C'est là tout mon effort. Ici, aux champs, je m'y consacre lentement. J'avais gardé malgré tout quelque sympathie à l'Église. Pauvre André, qui, dans ma solitude, est venu si éloquemment m'apporter les preuves de son infirmité !

Cherchant la vérité de toute ma conscience, je ne puis pas ne pas voir la bêtise de ceux qui croient l'avoir trouvée en bloc. J'éprouve maintenant, ce que je n'aurais pas cru nécessaire, le besoin de prendre parti. Il faut être pour ou contre. Ce que je crois la vérité s'impose à moi si fortement que je pressens que je devrai parler. C'est avec un peu d'effroi, de regret, d'appréhension, que je me sens de jour en jour devenir leur ennemi.

Ce que ces Messieurs au collège nous avaient annoncé sur les faux prophète-

tes, sur l'inévitable danger que court la foi des jeunes gens dans le monde, je ne tardai pas à le connaître. Mais je n'avais pas attendu ma sortie du collège pour remarquer l'insuffisance fréquente de ces Messieurs. Les meilleurs s'en excusaient : « Nous sommes des hommes comme les autres »... Cependant, dans le monde, je ne fus pas troublé par la métaphysique. Je n'ai rien d'un philosophe (j'ai dû le reconnaître en changeant ma licence d'orientation). Je n'ai jamais « douté ». Mais, la morale me touchant, je sentis que leur doctrine *m'empêchait de vivre*. J'étais sans cesse déchiré. Dieu veut, dit-on, le bonheur de sa créature. J'étais dans le marasme et la confusion. Je ne voyais plus que le cloître. Il est facile de dire que c'est toujours la chair qui éloigne de Dieu. Je fus tenté de le croire en m'avouant que je n'étais pas philosophe — mais la question morale occupait mon esprit tout entier. Pour penser librement, calmement, que fallait-il ?... La première fois que je vis Gide, je fus frappé par sa sérénité. Bien que plein d'angoisse alors, je fus ému de sa modestie, de son attention à mes moindres paroles. Il parlait même des plus petites choses et sans mesquinerie. Son esprit rayonnait calmement.

Repris récemment les Évangiles. Je voulais aussitôt les relire... Je sens confusément que ma vision du monde est proche de celle du Christ. J'aimerais créer des personnages pratiquant à la lettre sa doctrine. Le climat merveilleux, poétique, l'aventure que je discerne dans le Nouveau Testament, cette société idéale que nous n'avons pas encore eue sur la terre, je voudrais du moins les exprimer... Il ne me suffit pas de vouloir le Royaume de Dieu dans mon cœur...

... Descartes avait mon âge lorsqu'il s'arrêta dans le poêle, puis, l'hiver n'étant pas encore fini, il se remit à voyager... Alors qu'il conviendrait que je fusse un garçon établi, j'en suis encore à l'ABC. Tout m'est matière dubitable. Mais sans avoir encore d'idées nettes sur rien, avec les petites notions que j'acquiers, je me donne des fêtes presque aussi charmantes que des rêves. Je laisse ici vagabonder mon cœur, pour voir enfin ce que je désire, et *je me laisse penser*.

1^{er} septembre.

... Timidité, manque d'adaptation. Je ne suis pas comme les autres. Je croyais m'être socialisé. Je ne me suis qu'humanisé. Toujours et partout, je sens que ma présence ne donne pas assez, que j'ai davantage que je voudrais exprimer... Tout l'été, j'ai négligé d'aller à la baignade au bord du Loing... Mes vœux se dirigeaient vers ces eaux et j'avais peur d'elles. Je voulais me baigner et je ne l'ai pas fait.

Velléitaire ! on porte tout en soi, et ce qui nous arrive et ce qui n'arrive pas... Au début des vacances, je fus enthousiasmé par la gymnastique. Je rêvai de devenir fort (beauté, calme, joie, moyen de défense). Les premiers

jours, je connus une véritable ivresse. Puis la rêverie me reprit, non pas les livres, mais ce besoin de recueillement. Trop de temps consacré au sport me sembla du temps perdu. Pourtant, j'ai aspiré à la vie libre, au camping, au soleil. Velléité tenace, je ne désespère pas d'y arriver et me sens tout disposé à en écrire !

Plaisir presque parfait de la bicyclette. Quand le désir fait trouver les pas trop lents, joie d'aller vite, de voler d'un groupe à l'autre, d'assister à la vie d'un village, de faire plusieurs fois les mêmes rencontres. Plaisir d'observateur, de romancier, d'acteur. Joie de rouler dans les champs, sur les chemins des chariots. Solitude. Surprise des teintes et des formes. Poursuite du soleil à l'heure désespérante dans les plaines où l'on croit qu'en avançant il fera moins nuit. La méditation la plus grave s'accommode de la bicyclette en ralentissant la marche, cependant que s'amuse cette partie de l'âme, champ d'inquiétudes.

*Paris,
le 9 septembre.*

Horreur de la possession. De plus en plus, je peux me passer de tout. Aucun désir pour les objets. Peu d'attachement pour les choses (parfois, peur de m'attacher à elles). Je me contente des objets indispensables, mais beaux, neufs... Je les change souvent.

Si l'on me donne un «souvenir», si je fais un achat, cela me rend triste. Même de loin, c'est un poids insupportable pour moi que de sentir qu'une chose m'appartient. Exception faite pour les livres, mon seul luxe. Mais je ne garde que ceux que je peux relire. Profité de mon passage ici pour déchirer des lettres : oncles, tantes, cousins. Pas une ligne de leurs lettres qui s'adresse à moi. Jeté aussi un lot d'images saintes.

Revu Gide. Me met en garde contre le danger de trouver trop tôt ses limites, on risque de les fabriquer. D'accord, mais, avant, je croyais n'en pas avoir. Si maintenant j'en trouve quelques-unes, je ne les cherchais pas. «Ce qui nous montre le mieux nos limites, dit-il tristement, c'est la maladie...». Je fus embarrassé pour définir mes méditations d'août, dont je parlai beaucoup. Gide, pour me piquer, me dit : «Tu vas finir par entrer dans les ordres. — Non, il n'y a plus de danger», fis-je, mais il parut ne pas entendre, et ajouta : «Tous mes amis se convertissent...». J'insistai sur ma conversion à rebours, et non pas en triomphant. Gide aussi trouve pénible de devenir leur ennemi.

«Bien que les questions religieuses m'intéressent moins aujourd'hui, dit-il, j'ai lu avec grand intérêt la vie de Turmel par Sartiaux. — Je la lirai, dis-je, car j'écrirai peut-être un jour la vie d'un prêtre, ou son journal. Il en est qui ont du cœur. Il n'y a qu'à se mettre à leur place. — Oui, dit Gide, il y en a qui ont l'air vraiment malheureux. Tu seras très capable d'écrire cela, avec

plus de maturité... Quant au livre du Père Houdin, il contient trop de naïvetés. Il commence par s'étonner que Rome l'ait condamné bien qu'il montrât par quelques points précis que l'Église se trompe. Ce n'est pas ainsi qu'on démolir tout l'édifice... Et tes sœurs ? Continent-elles à pratiquer ? — Oui, mais elles sont bien obligées de reconnaître qu'on dit des bêtises au sermon. — Hélas ! oui, surtout quand ils s'appuient sur des exemples que nous savons démentis. Il y a cette image que j'ai entendue cent fois, surtout en Suisse : pour montrer que le jeune homme doit traverser le monde pur et sans tache, on le compare au Rhône qui ne mélange pas ses eaux au lac... Or le Rhône, comme tous les fleuves qui viennent des glaciers, arrive au lac sale et boueux, tout *lenturlus*, et en ressort limpide !... — Voilà une comparaison, dis-je, pour le sermon sur la pureté que je projette... Mais on ne peut tout de même pas défendre le vice. — Certes non, mais j'ai beaucoup réfléchi là-dessus, et je crois que c'est le plus souvent le trop de contrainte qui conduit au vice.

«... Je te crois en bonne voie. Il est bon que tu puisses penser seul. Tu as bien fait de ne pas te lancer dans un roman comme tant de jeunes. Je t'envie de pouvoir méditer. Moi, dès que j'arrive à Cuverville, je prends un livre. Je n'arrive plus à m'avoir...

«... Tu as vu que l'Allemagne m'a envoyé la Médaille de Goethe ; or *Corydon* va paraître là-bas dans quinze jours, et on peut lire de moi dans la Revue des déclarations bolchevistes. Ils vont peut-être se mordre les doigts.»

M'encourage à partir pour l'étranger cet hiver (l'Espagne se dessine vaguement), ne connaissant que trop les ornières familiales.

Comme je parle du Nouveau Testament : «Ne trouves-tu pas, dit-il, que dans les paroles du Christ il y a bien autre chose que ce qu'on en a tiré ? — Oui, il y a même le contraire. — On n'en a tiré que le plus facile, l'amour du prochain, le sacrifice de soi-même, ce qu'enseignent toutes les autres religions...» Gide, comme moi, trouve une grande différence de niveau entre les Évangiles et les *Actes des Apôtres*. Je ne doute pas du truquage.

«Paris, cet été, a été prodigieux, me disait Gide comme nous traversons les boulevards. J'y vivais comme en voyage.» Pour moi, je ne reconnais plus Paris. Teints bronzés, abandon, nonchalance. Air excité des passants, promeneurs tendres le soir. J'ai l'impression d'une ville étrangère, méridionale...

Hélas ! le ciel gris reviendra... J'ai véritablement besoin de fuir Paris. Dans ma solitude là-bas, j'ai goûté la campagne. On s'y appartient davantage. Une crise y est peut-être plus pénible, mais une période féconde, plus pleine. Rien de plus reposant que les paysages de Seine-et-Marne. Je faisais tous les jours la même promenade. Quel cadre à promener ses pensées, qu'une plaine chaque jour un peu différente. Angoisse, certains jours, quand la nature est trop belle...

11 septembre.

... Parcouru le jour les brochures de l'abbé J. sur la pureté. Ce qui doit le plus éloigner de la débauche, dit-il, c'est la tristesse qui la suit... «La joie, dit l'abbé, ce n'est pas possible. Tous ceux qui, croyant au devoir d'être chastes, ont goûté au fruit impur, savent comme j'ai raison.» C'est gentiment offrir le moyen de se faire donner tort...

Il faut bien avouer que ce sentiment de tristesse, il y en a qui l'éprouvent même en dehors de l'Église. Garçons trop sensibles, détraqués, «noceurs». Ceux qui n'ont que le plaisir pour but le manquent, c'est entendu. Mais que trouvent ceux qui n'ont pour but que de le bannir?... Notre malheur naturel, c'est d'être tendre. Je pense aux jeunes gens les plus aimants que vous nous attristez. N'y a-t-il pas assez d'amertume dans le désir, pour y ajouter le poison de vos commandements ?

Vittel, 20 septembre.

Passé huit jours ici avec le Duc. Repartons ; lu avec lui les grands romans de l'année, dépouillé les journaux, pris les eaux, promené, traduit du portugais. Vie sage et laborieuse. Je n'en jouissais que mieux des moindres bonheurs.

Paris, 21 septembre.

Retour. Passé au village de Neuilly-l'Évêque, entre Vittel et Langres... A Langres, deux heures d'arrêt. Nous montons à la ville nous faire ouvrir le musée. Le *Racine* ressemble beaucoup plus au portrait par Rigaud (?), c'est d'autant plus intéressant, mais quels yeux, quel regard ! Figure point très jeune, le dessous des yeux cerné, presque meurtri, mais dans l'œil vert où l'on se plaît à lire la cruauté, quelle mélancolie ! Il n'en faudrait pas plus pour détruire les théories de Bremond... La lourde souffrance qu'il nous faut pour penser si peu de choses, comment la refuser à l'auteur d'une telle œuvre, même avant d'avoir vu son regard ?

Langres, sur une hauteur, les rues pavées, désertes, bâtie de belle pierre et souvent d'hôtels très purs, m'a paru une Uzès du nord.

24 septembre.

Retourné dans le métro après des mois ; les jours moins beaux ne me font plus regretter l'enfermement. Ce voyage d'une demi-heure valut la visite d'un musée. J'avais pris un journal, que je n'eus pas besoin de lire. Mes yeux se posaient sur chacun de mes voisins successivement, et il me semblait si bien lire chaque visage que j'avais du regret à le laisser pour un autre. C'était une sympathie froide, lucide, aucun enivrement, bien que je manquasse pleurer, ou plutôt un enivrement de l'esprit. Rien ne me marque mieux mon progrès que de constater de temps en temps que mon «tonus» de jugement augmente.

La solitude, la campagne m'ont préparé à goûter le métro. Paris est extraordinaire, mais je ne peux pas m'y recueillir. Trop de choses m'y distraient, et ce sont le plus souvent des choses coutumières. Descartes en Hollande. Je goûte par avance l'hiver que je rêve à l'étranger. Je prends un peu mon parti d'y être sauvage, tant je sens le besoin de me mûrir dans le silence. Reprendre enfin le cours de ces rêves poursuivis doucement à la campagne. Moi qui chanterai fort l'amour des camarades, j'aurai beaucoup aimé la solitude. C'est une joie pour moi d'avoir tout l'appartement vide... Je jouis seul de moi-même, je me mets au piano, je verse quelques larmes en lisant du Gorki. Je vais de long en large. Ma liberté me charme. Je reconquiers de l'énergie.

Visite à Gide avec le Duc. Conversation financière. Gide interroge sur l'Espagne. Vues européennes... Une grande partie des questions d'argent m'échappe. Le Duc y est fort. Gide le suivait sans peine et avec animation. Parlant de l'Europe, se faisant l'écho de plusieurs voix, essayant de comprendre, Gide paraissait un central téléphonique. Il était *visible* que tout ce qui se disait résonnait dans son cerveau et aussitôt prenait place...

Lundi 26.

Dimanche pur et doux. Le matin, Leplanquais vient me chercher. Promenade au Parc Montsouris et sur la zone. Plaisir de la confiance. Avec Fernand, la conversation est plus profonde, plus « importante », mais guère plus intime qu'avec Leplanquais. Il m'est bon de pouvoir lui dire n'importe quoi. Mon horreur de « tout dire », je la perds avec lui... Lui aussi est confiant. Je l'ai un peu « dressé ». Nulle vulgarité dans nos causeries, il en ressort quelque chose de puissamment instructif et une détente du cœur. (Nous nous connaissons depuis dix ans).

1^{er} novembre.

Parfois je me demande si la joie qui m'emplit presque continuellement ne m'isole pas tout autant des autres qu'une disgrâce. Du moins je suis sûr que, pour être bon, je ne dois pas souffrir. J'ai besoin de ma joie pour consoler (au contact d'un malheureux, je sens, hélas, mon bonheur presque inébranlable !). Avoir pour état normal, non pas dans un climat de larmes, le sentiment qu'on a parfois été heureux — mais, dans un état de bonheur, le souvenir de la peine, c'est ainsi que je vis, que je voudrais me maintenir pour demeurer humain.

... Toujours dans l'adolescence. Je la parcours, la détaille. Tous les soupirs de la jeunesse, je les sens en moi-même.

Mois d'octobre fini : traduction terminée ; préparation d'examen. Beaucoup vu Fernand, qui me précède à Ibiza. Revu John, Paul, Cohen. Encouragé Leplanquais partant dans la marine. Revu Garanger retour de la Guyane. Paul, toujours bouillonnant (le jeune homme de Bossuet), cumule activité

sexuelle et littérature... Il est évidemment homme d'action, mais peu artiste, me semble-t-il. A vingt-deux ans, on n'a pas le droit de vivre dans un constant brouhaha... On peut appeler cela vivre son œuvre. C'est un beau spectacle (il s'en grise lui-même). Pas étonnant que je l'aie admiré, que je l'admire encore : je ne saurais l'imiter — différence de nature. Mon travail m'appelle ailleurs.

Au-dessus du plaisir, du travail, pas un seul instant ne cesse de briller mon hiver en Espagne. J'irai là-bas pour me chercher...

J'aurai enfin l'expérience de la solitude, du seul souci de soi-même qui, extérieurement, équivaut à nulle ombre de souci. Journées ouvertes devant moi, à remplir pas à pas de pensées. Toutes mes heures seront consacrées à bâtir. D'avance, malgré l'ivresse que je sais que me vaudra la solitude, j'accueille la douleur qui me viendra quand j'aurai besoin d'amour... Je m'inscrirai par le désir.

8 novembre.

Trianon en automne : marbre rose, bégonias, vigne vierge. Vers quatre heures, le ciel lui-même s'assortit aux marbres...

Paris, ville triste. Le ciel des jours moyens d'automne est gris. En voilà pour des mois. Un autobus, ce dernier dimanche, me fit longer les quais. Promeneurs, jeunes gens solitaires marchant ou bouquinant. Moi, j'allais au concert. J'étais légèrement ivre de moi-même, comme souvent, mais j'aurais bien sauté de la plate-forme pour me retrouver comme jadis, seul, dévoré, sous le jour gris, passant mes dimanches à chercher des bouquins à deux sous et des visages qui me brisaient le cœur. C'était moins le reflet de mon temps de collègue qui me frappait, que de savoir que ce dimanche aussi des garçons pareils à celui que je fus marchaient seuls...

12 novembre.

Déjeuné avec Gide. Heureux pour moi de mon départ. «Je t'envie bien. Il y a tant de choses que j'aurais dû faire et que je n'ai pas faites. Pourquoi ne se réunit-on pas plus souvent à quelques amis pour fonder une colonie ? On pourrait même louer tout un petit hôtel, ce serait à la fois économique et agréable... J'ai fait des voyages, oui, mais j'allais toujours aux mêmes endroits. Je suis retourné six ans de suite en Algérie. Je n'irai pas à Ibiza ; cet hiver, ce sera Cuverville et l'Allemagne. Je vais mieux. J'entrevois des choses. Il y a si longtemps que je n'ai pas vraiment travaillé. D'ailleurs, les îles ne m'attirent pas beaucoup. Je crains les vents.» (Me trouve le teint pâle, mais d'une «belle pâleur», ce que l'île aura vite fait de détruire. Me trouve aussi les traits plus accusés... Paul me rapportait dernièrement que Gide lui disait : «Je ne me suis jamais trompé, mais Robert dépasse encore mes espérances»... A plusieurs reprises, il me parle de ma «solidarité»...).

Conversation assez nourrie... Rencontrons Variot qui salue Gide en l'assurant que Sorel l'admirait beaucoup. Après quoi, Gide me rappelle certaines discussions qui eurent lieu au temps de Péguy et de Valois, dans lesquelles on l'accusait de mauvaise foi... Aujourd'hui, au contraire, «ils» essaient de revenir à lui. «C'est curieux, me dit-il, cette tendance que les gens ont de toujours croire ce qui est mal. Bien que je sois incapable de rancune, cela me laisse assez rêveur de les voir revenir...». Comme nous passons devant l'Hôtel de l'Élysée (rue de Beaune), où Valéry habita longtemps, Gide saisit l'occasion de me dire à quel point il l'admire...

... Comme, au sujet de mon examen, je remarquai la culture assez basse des étudiants : «Oui, me dit-il, on a trop tendance à croire que la culture s'acquiert simplement par un fonds du passé. On a bien tort de blaguer les primaires, la Russie ; ils font preuve, eux, d'un réel désir de s'instruire, dont on n'a pas le droit de rire. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus... On a dernièrement ajouté un devoir de français (ou de philo) aux épreuves de Polytechnique. Marcel Drouin, qui a corrigé ces trois cents copies, en était consterné. On y manifestait la plus vive admiration pour *Madame Bovary*, le roman de Théophile Gautier. Ces gens n'ont jamais réfléchi. Ils sont incapables de lier deux idées. Et cela fera des politiciens... — Pour avoir quelque culture, dis-je, il faut tout réinventer. D'ailleurs, on y est bien obligé... — Oui, répond-il, encore aujourd'hui commence-t-on à s'occuper de la jeunesse. De mon temps c'était l'abandon complet. J'aimerais écrire des conseils aux jeunes gens...».

Comme nous allons rester longtemps sans nous revoir, il souhaite que nous passions une dernière soirée, mes frères et moi, avec lui au cinéma... Dans quelques jours, me rapportera des livres de Cuverville...

Comme je parle du dernier Bergson, il me dit sa répulsion pour ce style fleuri, métaphorique. Le côté mondain lui en est insupportable. Il aime un philosophe austère... Me promet un bouquin de Nizan, *Les Chiens de garde*. Ce sont les professeurs de philo (surtout Brunschwig), accusés de défendre la pensée bourgeoise... «Marx écrivait, me dit-il : "Ce n'est plus le temps de comprendre le monde, mais de le refaire"... Mes déclarations soviétiques ont été traduites là-bas, ce qui prépare bien mon voyage. Mais j'aimerais qu'ils traduisent *Corydon*. Cela me semble tellement fait pour eux...». Comme je parle d'Haddou qui m'invite à Fez, Gide me pousse à y aller, d'autant plus que je n'ai pas vraiment profité du Maroc ! Rouart y serait en ce moment, et devenu sénateur ! («Il fut de ceux, dit Gide, qui me lâchèrent au moment de *Corydon*. Quand il a vu que je n'étais pas, pour cela, mis au ban de la société, il est revenu, et plus gentil qu'avant... C'est étonnant, comme tout se subordonne chez lui à la politique. Il aime obliger les gens, dans les deux sens. Il tient un compte exact de ce qu'il peut demander.»). Quant à Haddou, dont

je pense que la solitude doit lui être pénible, Gide pense qu'il a surtout peur de s'enliser...

«Je viens de revoir Jouhandeau, me dit Gide... — Est-il vrai qu'il divorce ? — Non, pas encore. Mais il a eu avec sa femme une scène pénible. Il lui a fait lire son *Monsieur Godeau marié*. C'est grave. Elle a été très crâne, m'a-t-il dit... "Dites plutôt, lui ai-je répondu, qu'elle crâne..." Cela prouve qu'elle est touchée. Elle crâne pour ne pas pleurer. Mais Jouhandeau s'en rend compte, cela ne pourra pas durer longtemps...».

Gide insiste pour que je tienne un journal de voyage, et surtout en y mettant les dates. «On se sent un tel gré plus tard d'avoir écrit, dit-il. Moi qui, pendant longtemps, n'ai pas daté, j'ai beaucoup de mal aujourd'hui à classer... Il faut écrire, même en se forçant ; plus tard, si c'est mauvais, on déchire.»

Illusions perdues sur Jouhandeau... Cela est vieux déjà. Garanger, le prof de philo, subit le même sort... Peut-être a-t-il baissé pendant son séjour aux colonies..., mais j'ai autant de raisons de croire que de mon côté j'ai progressé. Chaque jour, on est obligé de juger, de renoncer à des admirations, d'aller de l'avant seul... J'ai tellement aimé la solidité, l'équilibre. Je les trouve si rarement qu'à force d'y penser je commence peut-être à les acquérir.

... J'ai une tendre horreur pour ce qui est «raté». Je le mêle avec l'ombre, les nuages, ce qui parfois m'attendrit. Au pays du soleil, je ne comprends plus ces misères. Je veux aller où l'été dure, où les yeux brillent sans douleur. Je me sens à moi-même, d'ailleurs, venir des muscles. Je résiste à la tendre pitié. S'il suffit d'un changement de saison, d'un changement de climat pour moins souffrir, pourquoi hésiterais-je ?

«D'où vient l'homme» : voici le titre d'une série de conférences qu'un Jésuite fait tous les samedis dans le faubourg Saint-Germain. J'y suis allé, non que le sujet m'ait jamais troublé, mais ma pensée se heurte si souvent à celle de l'Église que je crus bon de ne pas condamner l'adversaire sans l'avoir entendu. J'arrivai donc avec des préventions (le public, par contre, fait de petits bourgeois mûrs ou blanchissants, au début de l'exercice invoqua l'Esprit Saint. Mais, si je juge les problèmes de la création ou de l'éternité de pseudo-problèmes, je crois à leur vitalité ; des âmes grises s'en tourmentent. Le Jésuite ne parle pas en son nom propre. Il s'abrite derrière l'Écriture, les Pères, saint Thomas. Il lit du Père Sertillanges. Aucun appel à l'expérience réelle (parfois appel à des comparaisons impropres, le plus souvent vulgaires). On fait, après, des objections parfois aussi naïves que les paroles du Père ; la réponse est prête. Souvent, on ne laisse pas achever. Manque de cohésion dans la pensée, effleurement, insuffisance, citations fausses, pédantisme voilé d'humilité («Comme je suis théologien, vous êtes excusables de ne pas comprendre. Ça, c'est de la haute métaphysique. C'est fort, Messieurs»). J'étais sans

doute prévenu avant d'entrer dans la salle, mais ensuite, parmi le public religieusement attentif, je me faisais auditeur nu. Pourtant, à chaque instant, je me cabrais : trop d'entorses à la raison, trop de tours de passe-passe. J'étais seulement là comme à un cours de philosophie, regardant le mécanisme..., mais je devais en même temps me rendre compte que rien n'était moins philosophique.

Aucune envie de rire, bien que j'aie noté des expressions grotesques. Plusieurs fois, même, envie de pleurer. Mes voisins emplissaient leur cœur de formules vaines (sans doute, d'ailleurs, ne connaissent-ils que des athées de basse classe). J'étais parmi des hommes droits qui suaient la bêtise.

CARNET VII

(20 novembre 1932 — 12 mars 1933)

20 novembre.

Paul me dit : « Il suffit de vouloir. Je voulais voir la France, j'ai quitté Buenos-Aires. Puis j'ai voulu voir la Corse, l'Allemagne. J'y suis allé. Les choses impossibles sont celles qu'on ne risque pas. »

Il suffit de vouloir... Mais sachons distinguer les chimères des vrais désirs. Savoir ne pas reculer devant ce qui nous tient à cœur — encore que naturellement tout l'extérieur nous en détourne. Je sens que si je commençais à trop renoncer, je perdrais pied — je m'avouerais vaincu avant d'entrer en scène.

Les idées qui me viennent aujourd'hui (elles sont dans l'air) sur la bourgeoisie, le prolétariat... (mon sujet de *L'Ami des vagabonds*, conçu depuis longtemps, s'y rapportait), la vie que j'ai menée (bourgeois rôdant la nuit pour trouver la « vraie vie ») m'y conduisait... Mais, me méfier d'une thèse politique... Pourtant, songer à leurs objections : « Bourgeois, vous nous regardez comme bêtes curieuses ; vous êtes dilettante... ou vicieux ». Je lis que Marx parlait de la « révolution de la honte » qui se produit dans certains cœurs... bourgeois... Je m'assure (individualiste !) qu'avant la révolution sociale, ma révolution intime reste à faire...

Gide me passe *Le Vrai Drame d'André Gide*, par Schwob, critique catholique. A peu près illisible. Terrible obligation de devoir tout juger d'après des principes. Vérité *a priori*. Ah ! disent-ils, si Gide, au lieu d'être né protestant, était né catholique ! Références à l'Écriture, etc... Certains ouvrages de Sartiaux que je viens de lire, mes derniers contacts avec la « pensée catholique » m'empêchent de plus en plus de comprendre ces Messieurs. Il s'agit véritablement d'un autre monde, où ce que je cherche en toute conscience ne vaut guère — mais aussi, mes modestes recherches, je les crois plus vérifiables que leurs dogmes... Le grand excitant de ma pensée, je le constate de jour en jour (où cela me mènera-t-il ?), est l'Église. Il m'est douloureux de voir des gens sûrs de ne pas se tromper, n'écouter rien, juger tout. Je ne suis qu'un chercheur, j'arrache brin à brin mon instruction, heureux parfois d'être approuvé dans des rencontres..., mais si je trouve sur mon chemin des docteurs, des infaillibles, cela éveille en moi la passion. (Loisy hait l'Église, Houtin, lui,

fut déçu par amour). Je ne me soucie pas de leur métaphysique, mais je remarque qu'ils se trompent dans l'humain. C'est sur le terrain de la morale que je les combattrai. On le fait depuis des siècles, et nous n'en sommes pas plus avancés. Prendre conscience d'une mission, voir aussi le peu qu'on peut faire... Certains autour de moi rêvent de changer le monde.

Vu *Le Champion*, film dont le héros est un enfant (metteur en scène : Vidor). Ce gosse a des sanglots qui nous arrachent les larmes... Gide, après avoir dîné à la maison, nous y emmène, Henri, Michel, Jacques et moi.

24 novembre.

Exposition Gæthe (Nationale).

Exposition Renoir (Braun).

Lecture du *Gai Savoir*.

Licence terminée...

Revu Gide un instant, pour lui dire au revoir et lui rendre des livres. «Le livre de Schowob, dit-il, ne peut pas me faire plus de mal que les attaques de Maistre contre les jansénistes ou que celles de Claudel contre Hugo, Renan et Michelet. Cela fait surtout du mal au catholicisme, mais je prends tout de même cela assez gravement. J'ai parlé d'ailleurs à Schwob très sévèrement, et je lui répondrai peut-être par une lettre ouverte. C'est extraordinaire ; il n'y a rien de plus beau que le catholicisme, il n'est pas de plus belle morale, de théologie plus admirable, et quand on arrive aux effets... voilà ce qu'on trouve. Mais c'est aussi pourquoi la conversion de Schwob m'avait donné un grand espoir, ce souci de la vérité que je crois très particulier aux protestants et aux juifs (il y a chez Nietzsche une page très curieuse sur la propriété juive), je pensais qu'un esprit aussi fin le transporterait dans l'Église... Mais non, il est devenu comme les autres. C'est la tactique de l'Église, tout ce qu'elle ne peut pas annexer, elle le supprime. On voit où conduit la certitude d'avoir la vérité dans sa poche... Sartiaux (dans son *Père Turmel*) m'a vraiment ouvert les yeux : il n'y a pas de commandement contre le mensonge. Le seul faux témoignage est défendu. On peut donc mentir à autrui, à soi-même. On ne doit la vérité qu'à celui qui en est digne — de même pour la justice. Et voilà l'affaire Dreyfus. Tout se tient. On excuse la guerre, Dieu est avec nous. Schwob certainement prendrait avec plaisir un fusil...»

(Schwob, dans son livre, veut absolument que Gide, fermé à tout spirituel, enfermé dans son corps, soit très malheureux... «Mais vous ne l'êtes pas tant que ça !», lui dis-je...)

— Bon Ibiza ! me dit Gide quand je le quitte. Je penserai à toi plus d'une fois...

Presque tous les grands convertis ont été des vicieux. Après les stupéfiants, après la maladie, ils n'ont plus trouvé que l'Église. Ce fut leur planche de sa-

lut. Comme il a dû souffrir, me dis-je devant un opiomane... Les convertis à mes yeux sont aussi des vaincus. Que l'on me montre un homme sain, modéré, harmonieux, qui tout à coup voudrait... guérir. Je lis dans Nietzsche : «lorsqu'un homme arrive à la conviction fondamentale qu'il faut qu'il soit commandé, il devient "croyant"»... «Croire», c'est tout avaler. Schwob dit froidement que si Gide avait cru à la *Présence Réelle*, sa ferveur n'aurait pas eu besoin du monde sensible.

«Je crois, me dit Gide, qu'il n'est pas de meilleure lecture à ton âge, pour éveiller le sens critique sur ces questions, que le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Je pense que tu l'as pratiqué. A Cuverville, je le reprends chaque fois, bien que je ne l'aie jamais lu entièrement.»

26 novembre.

Quitté Paris. Une journée à Barcelone.

29 novembre : IBIZA.

Ibiza, le 28 décembre 1932.

... Je n'ai pas encore vu pays plus beau que cette île. Chaque jour mes yeux le redisent... D'abord, j'ai beaucoup lu et fait des promenades. Pas l'ombre d'une idée... Le charme de ce lieu de ma vacance opère. Je vais peut-être méditer.

Pour la première fois, fixé à un endroit par ma seule volonté. J'y suis libre. C'est tout nouveau, et cela m'émerveille. La journée s'ouvre vide, rien ne saurait la compromettre. Je suis en compte avec moi seul. J'apprends à me conduire. Courtes habitudes. Nécessité d'une acclimatation. (Trente jours bien comptés avant d'avoir pu écrire une ligne.) Lettres courtes à la famille. J'évite de décrire autant que d'exagérer. J'essaie de dire en peu de mots, d'imposer telle atmosphère. J'ai peur de me gêner en bavardant. Mes lettres de Toulon étaient trop longues.

7 janvier 1933.

Souvent, dans l'occasion de donner mon avis sur un tableau ou un détail de paysage, je dis mon impression. *Grosso modo*, c'est assez juste. Mais un bon esprit, en même temps qu'il admire, voit aussi le détail qui fait le caractère de la chose... J'ai l'esprit trop contemplatif.

Je sais peu de chose sur moi, mais je n'avais peut-être pas pensé à tort que mes rêveries invincibles et ma timidité pouvaient venir de mon ascendance slave. Mme L., qui est polonaise, m'a d'abord pris pour un compatriote.

Je serai amené tôt ou tard à m'opposer aux collègues, aux régiments. Presque tout le monde y souffre. Ils font plus de mal que de bien... et cependant c'est au collègue que j'ai connu l'amour, je le quittai avec peine. Au régiment, j'exultais d'enthousiasme... (j'aurai peut-être honte de l'avouer !). Je ne crois



A Ibiza, décembre 1932.

pas pourtant que la contrariété d'elle-même me pousse à la joie. C'est plutôt certaine soumission (slave ?) qui me fait d'abord accepter l'inévitable.

La veille de l'Épiphanie, du crépuscule au dîner, joie. C'est le Noël des Espagnols. Les magasins débordaient de jouets. On faisait cercle autour des loteries. J'allais d'un groupe à l'autre, admirant les étalages, flottant, pur, enthousiaste, amoureux de tous, rajeuni ou sans âge. Quand tout le monde redevient enfant, que la fraternité du plaisir, de la joie, fait le lien de la vie, pour un moment mon rêve est exaucé. Émotion point toute platonique. Elle est bien trop vive... Dans ces circonstances, rien ne m'attendrit plus qu'un ouvrier encore jeune portant son gosse — émerveillés tous deux...

12 janvier.

Toujours les trois quarts de mes méditations me poussent à lutter contre l'Église. C'est bien disgracieux, mais c'est involontaire... Dans ces pensées contre elle, je peux peut-être voir les préliminaires d'une autre morale.

... Lutter contre l'Église sur son propre terrain. Connaître l'exégèse, l'histoire des conciles. Parler raison, c'est ne rien dire à ceux qui ont l'esprit faussé.

20 janvier.

Lecture de journaux français. Je savais leur mensonge, mais j'ignorais encore jusqu'où va leur bêtise. Il m'a fallu rester deux mois sans les lire pour en prendre conscience. Cela me fit beaucoup de peine. Sans cesse ils violent notre langue et la logique. Ils flagornent la foule ou l'endorment. Pas une ligne qui ne converge à leur but. Tout est truqué. Cela produit à la fin une impression grandiose, le triomphe du camouflage et de la médiocrité. Contre cette puissance, rien à faire. L'argent commande ici.

On nous a élevés dans la crainte d'employer les verbes *être, avoir, faire...*, mais je crois que c'est à leur usage que l'on reconnaît l'écrivain.

Repris la lecture de La Bruyère, et refait celle du *Mémorial de Sainte-Hélène*.

Lu en décembre : *l'Odyssee* de Bérard, les lettres de Diderot à Sophie, la *République* de Platon, Nietzsche...

24 janvier.

Longtemps je n'ai pu penser froidement à certain chauffeur du *Tbionville*. Dans le civil, après des mois je le voyais en rêve, féroce, haineux, jaloux. Je revois son front bas, ses oreilles, son regard biais. Pris pour arbitre un jour dans une discussion, j'avais dû lui donner tort. (Il s'agissait d'un arrondissement de Paris !) A quelque temps de là, un matin, la corvée de charbon finissait ; j'étais fourbu. Restait à fermer une soule avec un rond de fonte. Je n'y arrivai pas. Voilà ce type de m'apostropher... Je lui réponds : «Pour toi, c'est facile, tu as peut-être fait ça toute ta vie.» Aussitôt, le voilà qui change

de couleur et me tombe dessus. Pif-paf ! Je ne riposte pas. Quelques mots de sa colère me font comprendre que cette expression (que j'avais dû entendre à tort) signifie : «Tu es un rengagé, un vendu»...

Un quart d'heure après, à la douche (sans doute me poursuivait-il), je le trouve à côté de moi. Je me sentais peu coupable et j'avais besoin de m'expliquer. Ce que je fis. Il n'en fallut pas plus pour le rallumer. Il crut que je le provoquais...

Ce me fut un bas contact avec la réalité, avec l'absurde. Je frôlai tout à coup la brute, le mal sans remède... Mais, peu après, pourtant, je sentis se mêler à mon dégoût de la curiosité, de la pitié... J'aurais aimé lire dans ce cœur.

Les gosses d'Ibiza qui rient et crient sur mon passage, pour peu qu'ils cessent, je suis ému. L'autre jour, sur le môle, un garçon de douze ans, alors que des gosses de huit à dix ans demandaient insolemment des cigarettes, m'en offrit tout à coup des siennes... Il était assis au soleil près de ses chaussettes qu'il avait lavées dans la mer. Il se leva pour voir mon livre, d'un air sensible presque inconnu ici. Les autres jouaient à pile ou face, et lui les regardait..., car il n'avait pas d'argent.

Récompensé un enfant malingre, en deuil, sauvant un chat qui se noyait. L'instinct qui m'y pousse, l'air naturel du gosse rappelaient fort les histoires morales qu'on lit en classe.

Histoire de Rattà !

Ibiza, république des chiens. Certains sont admirables, blancs et roux, minces. On voit les mêmes sur les vases étrusques.

Une petite chienne, Rattà, ayant le goût des étrangers, nous suivait sans cesse. Messieurs les chiens au passage la saluaient, la reniflaient. Elle suivait son chemin... La saison s'avavançait : les amoureux se firent plus nombreux. Une odeur captivante s'élevait de Rattà. On fit queue. Des luttes s'engagèrent. Bientôt les chiens de la ville ne connurent plus qu'elle. Ce fut une cour incessante, que Rattà paraissait dédaigner.

Un soir, Fernand et moi, au bout du môle, regardions le couchant. Rattà, comme toujours, était là. Un seul des prétendants l'avait suivie. Elle le fuyait, lui revenait, puis, parmi les caresses, elle fut prise. C'était la première fois. D'abord elle ferma les yeux, puis elle hurla, voulut mordre. Enfin elle comprit qu'il fallait attendre. Résignés, dos à dos, dans le jour déclinant, ils restaient à nos pieds. Rattà pleurait.

J'eus l'occasion de la voir le lendemain échanger des regards avec son amant par la porte vitrée du restaurant où celui-ci dînait avec son maître.

Un jour, elle me suivit dans les rochers, suivie elle-même de dix adorateurs les plus variés, sans compter ceux du chemin. D'où des disputes et des chasses. Elle, indifférente, courant sans cesse, haletante, ne semblait voir que moi.

Bientôt, je n'arrivai plus à marcher. La nuée des chiens me pressait. Je manquais de tomber à chaque pas sur les rochers. J'entendis gronder les passions. Il y avait jusqu'à des molosses. L'atmosphère devenait angoissante... Je n'eus d'issue qu'en lapidant Rattà, qui entraîna ainsi la bande...

Par malheur, je n'assistai point à un nouveau coït qui eut lieu sur le port un dimanche matin devant des jeunes filles. Ce fut un charivari que quelques-uns trouvèrent insoutenable. Cinquante chiens hurlaient autour du vainqueur. On le mordait, on le saignait. Il ne pouvait pas s'arracher. Les autres, fous furieux, se montaient les uns sur les autres dans le raffût d'une fourrière...

Le lendemain, le bruit courut que Rattà, excédée, s'était retirée dans la montagne. Tout était consterné. Les chiens erraient, lamentables. Plus de cohorte. Chacun restait solitaire. On les voyait s'interrogeant. Certains tombaient tout à coup en arrêt. Plusieurs nous suivirent pour avoir des nouvelles. Le trottoir préféré de Rattà était sillonné d'amoureux respirant sa trace.

On entendait des plaintes... Elle reparut le soir, mais le maître du chien qu'elle aimait, célibataire jaloux, l'arrosa de pétrole pour « voiler » son odeur.

4 février.

G., jeune journaliste, grand admirateur du surréalisme, me prêta récemment le dernier livre d'André Breton, *Les Vases communicants*. C'est, paraît-il, une étude sur le rêve... Je tombai de toute la hauteur de mes illusions. Et cependant voici le chef de ce grand mouvement, le maître d'hommes que je croyais nourris de la culture, puis révoltés contre elle, mais hommes créateurs. Sans connaître Breton, j'aurais voté pour lui. Hélas ! j'ai vu où l'a conduit le désordre sacré de son esprit. Manque absolu de critique. Je parierais qu'il ignore jusqu'à la rature. Il se croit au-dessus de la grammaire, de la syntaxe, de la propriété des termes. L'imprécision règne dans ses phrases. L'incohérence fait le seul lien des paragraphes. Emphase, enflure et sonorité creuse... Il a beau jeu de rire des psychiatres et des aliénistes, qui pourtant n'auraient pas de difficultés à reconnaître dans ses phrases des traces de glossalalie..., peut-être de démence précoce ou de P. G.. La pathologie seule, et non plus la sottise, peut expliquer ce livre. Toute la science mal digérée dont il nous assomme fait la matière des cours d'un étudiant de première année. Quant aux termes de philosophie qu'il déploie, un candidat au bachot en saurait mieux l'usage. G. prétend que Breton se dit docteur en médecine. Je crierais presque à l'imposture. Un médecin ne parle pas de substance vitale. Il ne dit point (et personne) « une épreuve satisfaisante quant à ses résultats » pour une expérience concluante... Je montrai l'ouvrage à F.. Nous passâmes deux heures passionnantes à épouiller quelques pages. C'est un fatras incorrigible... Reconnaissons pourtant à Breton un don particulier pour exprimer l'irréel

(poursuites de femmes, amours mystérieuses dans les rues de Paris), mais quand parfois on pressent de la poésie, qu'un souvenir de la langue française apparaît ou que le ton devient simple, c'est une réminiscence ou un plagiat de Nerval ou de Lautréamont...

Madrid, le 20 février.

Le 18, trois heures au Prado. Uniquement Greco et Velasquez... Le 19 (dimanche), fait la queue pour visiter le Palais Royal. On y vient en famille — permissionnaires, vieillards, garçons. On découvre. On va à son idée. Tapisseries admirables. Assez impressionnant, de songer que ce Versailles aux meubles dorés, il n'y a pas deux ans, vivait encore. Longues enfilades de salons, dont le peuple à la fin se lasse. La visite heureusement se termine aux cuisines véritablement colossales.

Corrida à Tetuan, par un froid de glace. Il neigea plusieurs fois, mais le public transi restait immobile sur les gradins. Parfaite indifférence pour les blessés. Rires, sifflets. L'arène est un monde spécial, une chose en soi, où la pitié n'existe plus... Un novice, un moment, bondit des gradins sur l'arène et, avec un chiffon, essaya de faire des passes. Le taureau le renverse. On n'a que le temps de lui faire sauter la palissade. Un policier l'emmène... Public impassible. Bonne mise à mort pour finir. Alors, la jeunesse envahit l'arène en hurlant et porte le torero en triomphe. On se bat autour de lui pour attraper sa main. On court aussi au taureau pour arracher l'épée...

Le 20, musée des Reproductions. Collection complète de la frise du Parthénon. Peintures pompéiennes (arabesques). *Faune dormant* du musée de Munich. Révélation par des photos et des moulages de ce qu'est la sculpture égyptienne.

Musée des Beaux-Arts : *Goya par lui-même, L'Inquisition, L'Enterrement de la sardine, La Maison des fous*, etc...

N'écrire que rarement, pour que ce soit uniquement l'excès de vie qui me pousse à écrire.

21 février.

Je crois que la peinture m'inspire plus que la musique. Certains Titien (*Bacchanale, Vénus et Adonis*, etc...) m'emplissent d'un lyrisme jaloux. J'enrage en voyant tant d'action. Ce que le désir a de chaud, d'inaccessible, je le vois ici qui prend forme... Mon rêve ancien de dire «la volupté en mouvement» me reprend. Je songe à Marlowe qui écrivit si jeune son *Héro et Léandre*.

L'idée d'un drame sur Joseph m'est revenu devant un Tintoret.

22 février.

Il me semble parfois que mon désir de créer se fait toujours plus fort. Mais

c'est une illusion. Ce désir m'accompagne en sourdine depuis des années, et parfois il éclate... Il ne cessera qu'un instant, le jour que j'aurai fait quelque chose, puis reprendra de plus belle. J'ai trop vu d'artistes se dire : « Tu ne feras plus rien ». Moi, je me dis sans cesse : « Tu n'as rien fait et tu ne sais même pas ce que tu veux ».

23 février.

Depuis une semaine, passe mes journées sans rien lire, sinon le journal, et parfois quelques vers de Ronsard. Ne parle quasi à personne (mais tous mes rapports avec les Espagnols sont exquis). Matinées (jusqu'à deux heures) dans les musées. Après le déjeuner, repos, puis promenade. Quand la nuit tombe, cinéma, ou une conférence, car on ne dîne qu'à neuf heures. A dix heures, je me couche.

Il me plaît de connaître la vie d'un homme seul dans une grande ville étrangère. Je comprends de reste qu'elle peut devenir déprimante, mais jusqu'à présent je m'en amuse. Je dois souvent m'ingénier pour occuper mes journées. Le spectacle des rues remplit les vides.

Deux heures de tête-à-tête après le déjeuner. Mon incessant dialogue devient plus fort. Je n'essaie pas de me fuir. Cette solitude est nouvelle. Jamais je n'ai été en pleine année si libre, si désencadré.

Moins fiévreux que dans mes voyages passés. Je voulais tout voir à la fois, et je voyais tout mal... Finies (pour le moment du moins), mes vaines errances nocturnes, comme à Milan par exemple, que Madrid me rappelle.

Achévé de voir le Prado. Les jours où l'on ne paie pas, le peuple y entre avec ses vêtements de travail. On voit des nourrissons, des chômeurs, de jeunes ouvriers en bande qui s'intéressent surtout aux copistes. Le spectacle est autant sur les murs que parmi le public.

Beaucoup de mendiants dans les rues. Des enfants de cinq ans crient les journaux. Toutes sortes d'infirmités étalent leurs misères. Dans des coins ensoleillés, on voit des mères (?) assises au milieu de marmots. Jamais je n'ai vu tant de pauvres. On a beau savoir que c'est une « profession », ici, les gosses qui grelottent quand il y a 0°, c'est pour de bon... On voit aussi de jeunes pères mendier en portant leur enfant.

Ce peuple qui va au Prado, que j'ai vu visiter le Palais Royal..., je me demande si ce n'est pas depuis la République qu'il cherche à se cultiver. J'ai vu de jeunes instituteurs accompagner garçons et filles... Paraissaient-ils goûter les œuvres ? Du moins autant que les gens du monde qui parcouraient les salles. A Ibiza, je vis ouvrir une école dans une maison en construction. Cela est bien « soviétique ». Les classes étaient au rez-de-chaussée, décorées d'images, fleuries. Maîtres et maîtresses avaient moins de trente ans. Les enfants, comme dans toutes les écoles d'Espagne, portaient des tabliers blancs. Au moindre

rayon de soleil, portes et fenêtres s'ouvraient.

Tous les journaux bien-pensants protestent contre un projet du Parlement d'interdire l'enseignement libre. (Un professeur de l'Université m'a dit que 20 % de ses élèves sont des congréganistes qui veulent avoir le diplôme laïque devenu nécessaire.)

Chez nous aussi, on essaya jadis les persécutions directes, puis on y renonça. La loi de la gratuité est plus intelligente... Ne choquons pas ouvertement des convictions reçues sur les bancs de l'école ; ce sont les plus solides... Mais jusques à quand faudra-t-il voir nos enfants être bercés de fables ? Je sais ce qu'elles ont fait de moi — et où elles auraient pu me conduire.

Garanger nous disait en octobre qu'au séminaire la qualité la plus prisée est la docilité. Un bon élève est celui qui ne fait pas d'objections, qui ne pose pas de questions... L'«esprit de soumission» est une vertu.

Fort plaisamment, il nous parlait du romantisme papal : «Connaissez-vous le style des encycliques ? Toujours le cœur du pape saigne, on jette du sel sur ses plaies, etc...»

Cinéma des actualités : les agents parisiens et la garde à cheval brutalisent, place de l'Étoile, les représentants des campagnes venus à un congrès...

Un jeune Français reçoit le Prix international d'Éloquence de Washington. Sujet : «La tradition et le progrès». J'ai vu passer deux fois ce numéro, pour bien le goûter. Ce jeune homme a sûrement entendu prêcher. Sa voix a le tremblement sacré. Il recule, il avance, il gonfle la poitrine. Il se gargarise de mots. Il cite Barrès (en accentuant le *a*). Comment, à vingt ans, peut-on avoir la bouche pleine de radotages et les sortir avec émotion ? Cette émotion n'est pas la vraie. Il faudrait balbutier... Tête à gifles.

24 février.

Je tiens mon journal pour apprendre à écrire (faute d'autre matière), et aussi pour le relire comme Assuérus, mais souvent je suppose un lecteur. J'ai puisé si souvent du courage, et puisé de la joie, à suivre tel jeune écrivain dans ses papiers, ses mémoires, que *malgré moi* je songe aux autres.

... De la quantité de lettres que j'ai écrites pendant mon adolescence, celles à Jouhandeau (1925-28), à Gabilanez et à Gide sont les plus intéressantes. Je n'ai vraiment été sincère qu'avec ces trois hommes. Je crois que, du fatras de ces lettres et de mes longs journaux (1927-30), je ferai des extraits, quand ma vie aura pris un sens.

Nous lisions à Ibizas un article de Mauriac plein de regrets pour la foi chrétienne, qui se perd (incohérence de pensée, oripeaux barrésiens, mauvais style). C'est pour cela, disait-il, que l'on voit aujourd'hui tant de suicides et tant d'usage de stupéfiants. F. à bon droit se récriait : «Ce sont eux-mêmes qui y conduisent les gens avec leurs dépenses, leurs complications. Ils leur enlèvent

le goût de la vie, ils les désespèrent...» Religion = opium.

Conférence à l'Institut Français d'un M. Pierre Mauri, homme de lettres, sur «Le drame de la personnalité chez Gide et Proust». On annonça que ce Monsieur est secrétaire général des Étudiants Chrétiens... J'entendis donc ce son de cloche, dont j'ai noté quelques échos :

«Gide a une sensibilité très pauvre... Sa ferveur est un feu souvent artificiel... Son "j'aime mieux faire agir les autres qu'agir moi-même" est d'une abjection criminelle... Il s'est dit chrétien jusqu'à ces derniers temps, mais ne voulant pas choisir ce qui exige de choisir, par là même il le tue... (?) Il est allé jusqu'à voir dans les paroles du Christ des autorisations de débauche... C'est un mauvais maître, par son principe de la sincérité avec lequel il pense être moral. Il ne propose pas d'être vrai en se proposant d'être sincère... Il n'a jamais une bonne conscience... Proust et lui sont des instituteurs de néant... Quiconque ne sait pas sa place sur la terre (vocation, destinée) ne retrouvera jamais l'homme en lui...»

(Rouart me disait qu'à La Brévine, Gide, qu'il était allé voir, lui disait : «Plutôt mourir que m'empêcher d'écrire.»)

Mauri attribue à Gide ce précepte : «Descendre ou remonter sa pente, mais en suivant sa pente». Gide a au contraire écrit : «Il faut suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant.» Il me dite un jour cette formule dont il était content et que, disait-il, on avait assez bien accueillie dans le public (Souday, entre autres, si je me souviens bien).

... Mauri aurait connu beaucoup de jeunes hommes que Gide a conduits au désespoir... De même, Adrienne Monnier m'a dit un jour qu'elle reprochait à Gide de mettre le doigt sur toutes les plaies de notre temps, mais de ne pas apporter de remède. «Je connais, disait-elle, des jeunes gens qu'il a littéralement éventrés et qui, depuis, n'ont plus pu vivre... Je le crois responsable en grande partie de l'excès des surréalistes. Ce sont des enfants qu'il a déçus. Je me rappelle avoir vu Soupault me dire en pleurant : "Ah ! Mademoiselle, Gide, c'est le diable..."»

Mauri mettait une passion singulière à réfuter Gide. Cela est bien suspect. (Je n'ignore pas le nombre de jeunes catholiques qui doivent lutter contre «la tentation de Gide».) C'est un privilège chrétien de ne pas savoir discuter sans colère. F. vit à l'Institut Catholique des professeurs réfuter Nietzsche tout blêmes et bavants...

Il y a quelques années, je n'aurais pas écouté sans bouillir des paroles contredisant ma plus secrète expérience. Depuis, j'ai essayé de quitter tout fanatisme. Mais j'en ai eu. *Et in Arcadia ego...* Je me souviens d'avoir assisté avec Mme L., en 1925, à une réunion contradictoire sur l'existence de Dieu. Un certain Jean Bon, libre-penseur, parlait d'une façon très sottée. J'avais alors la

foi forte comme un instinct. Je hurlais, je me sentais devenir sauvage.

Une autre impulsion, à la même époque, me fit un soir arracher une petite affiche que deux ouvriers venaient de coller sur un arbre. Les types me voient, vont me sauter dessus..., mais c'est la sortie du métro ; il y a un agent... Alors, l'un d'eux encore tout ému vient me dire : «Nos gosses n'ont pas de pain.»

Gide me le disait quand j'ai quitté Paris : «Avec eux, il n'y a pas moyen de s'entendre... C'est toujours le dialogue d'Œdipe et de Tirésias. Quand Œdipe est arrivé au sommet du bonheur, qu'il n'en peut plus de joie, Tirésias hausse les épaules (?)...»

«Dans ta nuit, Tirésias, que vois-tu ? — Ta misère.»

Malgré les nombreux mendiants, il y a dans les rues de Madrid une flânerie, une gaîté, une camaraderie assez peu parisiennes. A 7 heures, à la sortie des ateliers, ce ne sont qu'œillades, que rires. Des bandes de garçons passent. A la Puerta del Sol, trafic de voyous, de camelots, de jeunes marchands qui vous guettent en prenant le soleil. Il faut percer leur foule pour avancer... Mon guide de Madrid recommande aux étrangers de ne pas écouter leurs propositions. Certains, dit-il, veulent vous entraîner hors de la ville à la recherche d'un trésor enterré...

Je crois qu'il y a un mot d'ordre parmi les droites, dont Mauri se faisait le héraut, pour dire que la génération nouvelle s'éloigne de Gide. L'âge 1918-30 est révolu. Il s'agit maintenant de construire.

A supposer que Mauri dise vrai, je suis d'ores et déjà démodé, puisque je continue à suivre Gide. Et cependant je me sens «d'après 1930». Je ne suis pas encore né.

26 février.

Entendu le *Magnificat* de Bach et la *Neuvième Symphonie*...

Plusieurs distractions durant ce concert. Les paroles de Mauri et *ce que je sais* dialoguaient en moi... Rien ne m'apprête mieux à dire ce que je crois vrai que de toucher la mauvaise foi des bien-pensants. (Qu'ils soient de bonne foi dans leur mensonge, admettons-le, mais rien ne prouve mieux quelle aberration est leur foi.)

Il s'agit moins ici de la personne de Gide, qu'ils dénaturent, que de tout leur système de truquage. La jeunesse a pourtant droit à la vérité. Au moment où l'Institut Catholique ouvre un concours mondial pour un roman contre le bolchevisme, il faut songer à les battre sur leur propre terrain, car ils ne donnent pas ce qu'ils promettent : le bonheur. C'est bien eux plutôt qui apportent le désespoir... Je pensais encore l'an dernier qu'il fallait conserver la religion pour le peuple; qu'elle était vraiment la consolatrice des âmes grises, mais je vois maintenant que c'est elle qui est la cause de tristesses...

Il m'appartiendra peut-être d'écrire l'histoire d'un jeune homme qu'ils perdent. Je prendrai le contre-pied de ce qui m'a donné le bonheur ces dernières années...

La lecture de Nietzsche est mon grand fortifiant.

1^{er} mars.

Je dîne maintenant en table d'hôte. Tous s'ingénient à m'arracher quelques mots. D'abord, ce me fut presque un supplice. Timidité, paresse, mauvaise diction, tout m'empêche de parler l'espagnol... Trois jeunes étudiants me questionnent sur la littérature. Le premier nom qu'ils prononcent est celui de Gide. S'intéressent beaucoup à Zola et à Baudelaire (les pièces condamnées !). Passent en revue tous les auteurs du jour pour savoir leur cote. Je réponds surtout par un geste de la main : il est haut, il est bas, ou bien je nuance : il monte, il descend... On m'écoute, sérieusement. Rencontré déjà cette attention chez des Tchèques...

Vu au «Théâtre Espagnol» *La Vie est un songe*, que j'avais d'abord essayé de lire dans le texte. A la scène, je n'y ai rien compris, mais la beauté romantique de l'action, l'harmonie sonore des vers me firent souvent impression. Je connaissais le thème et il m'arrivait d'inventer la substance des tirades. C'était le lundi gras, au paradis, parmi un public endimanché. Beaucoup d'enfants, des garçons aux cheveux pleins de confettis. A l'entr'acte, un petit orchestre joua dans une loge et le public défit des paquets de gâteaux.

Verlaine : *Mes Prisons*. Le meilleur de sa prose..., ironie, tendresse, aventure.

On pense à Max Jacob... Dans sa cellule, il a des livres, il invente un jeu avec deux boulettes A et B qu'il crache dans la direction d'une lucarne. Il marque *loyalement* les points des partenaires. Le directeur lui apporte un jour une triste nouvelle : «Soyez fort», etc... Le divorce est prononcé. De là date sa conversion. Il demande un catéchisme... L'aumônier qui le confesse lui demande : «Vous n'avez jamais été avec les animaux ?» Dès lors, le temps en prison va trop vite.

Première fugue avec Rimbaud, ils partent sans bagages... Dans le train, comme un homme les écoute, ils parlent d'assassinats et de vols à leur compte. Résultat : deux gendarmes les arrêtent. Rimbaud, devant les autorités, «pleure»... Aussi fait-on la morale à Verlaine. Il a tous les torts, puisque son jeune camarade paraît respectueux de la justice... Deuxième fugue, Bruxelles, où a lieu l'accident...

Excellent petit livre d'un son unique... *Mes Prisons*, de Pellico, relues à Toulon, sont ineptes et bondieusardes.

Mirbeau, *Sébastien Roch*. Mal écrit.

Une âme noble, mais peu d'art. La vie du collège, de la puberté, ont été

dans cent bouquins cent fois mieux décrites. (Eekhoud, avec du mauvais goût, aurait été poétique...) Type d'un roman anticlérical ; veut noircir les Jésuites, et, pour cela, choisit ce qui choque le plus l'opinion : un éducateur qui abuse de ses élèves. On sent le procédé, le coup de pouce. Évidemment, aucune sensualité, et une horreur forcée... Édition illustrée d'images estompées, mais curieuses... Les *naturalistes*, tout de même, *étaient plus courageux que nous...*

Un jeune professeur de chimie me dit que seules des cages de verre pourront protéger contre les nouveaux gaz. En Belgique, quand les Allemands usèrent des gaz pour la première fois, des équipes de chimistes se mirent nuit et jour à chercher un neutralisant. Ils y arrivèrent en huit jours...

J'entends parfois la nuit chanter l'heure qu'il est et l'état du ciel. C'est le Sereno qui passe. Son rôle dans toutes les villes est d'ouvrir les portes à ceux qui entrent et sortent de nuit, car il n'y a pas de sonnette.

Importance des fêtes du Mardi Gras, plus belles qu'à Nice. Ce n'est pas une attraction pour étrangers. Une partie de Madrid semble donner le spectacle à l'autre... Passion du déguisement chez l'Espagnol — et du costume aussi (quantité de tailleurs). Sur le paseo, la foule se range et regarde passer tout l'après-midi des «Carrozas», mais surtout des «mascaras». Ils vont solitaires, par deux ou en bandes... Ceux d'un même quartier, ou les associations de sport, de danse, de musique, se font tous faire, garçons et filles, le même costume de soie et, maquillés ou masqués, défilent en un certain ordre (chaque groupe a son pas, son geste) au son des instruments, car tout le monde est guitariste, ou du moins sait le tambourin et les castagnettes... Les plus pauvres, les petits va-nu-pieds se déguisent aussi. Ils se noircissent au moins le visage, ou le jaunissent. Beaucoup faisaient un nègre charmant en se pliant dans leur couvre-lit... Les vieux sacs, les peaux de lapin sont aussi en usage. On voit des hommes en mégères, des filles en gigolos... On danse dans les rues. Rien n'est épargné pour se faire admirer, mais on reste assez sérieux dans la joie (très espagnol)... Certains mendiants aussi se déguisent. Je vis toute une équipe d'estropiés habillés en clowns et jouant de la musique...

Des bandes de garçons (et parfois de filles) habillés en grotesques courent en bandes, hurlant, gesticulant, infatigables. Rien ne rappelle mieux les fêtes romaines — que déjà l'on retrouve au Cirque.

Lectures à l'Ateneo — cercle dont la bibliothèque est très riche, où l'on peut avoir tous les livres du catalogue (à Paris, presque toujours on vous répond : «à la reliure, en lecture, prêté, volé», etc...). Grande obligeance du service (il est vrai qu'on paie un droit d'entrée, 7 p 50 pour quinze jours). L'atmosphère est recueillie, mais moins attristante, moins miséreuse que celle des bibliothèques de Paris. On peut fumer, on peut se faire apporter des bois-

sons, des sandwiches. On peut sortir et prendre dix volumes à la fois sans choquer l'appariteur, etc...

2 mars.

Déjeûné avec le Duc. Trouve que l'Espagne manque surtout de compétences, et que la loi sur les congrégations, en chassant 8000 (?) professeurs, ne fera rien pour avancer la culture (« Voyez Azanâ et le ministre de l'Instruction publique, ils sortaient de chez les curés ; cela n'empêche pas ensuite d'être enticlérical ! »).

Pense qu'une guerre entre la France et l'Allemagne devient tout à fait impossible : fortifications du côté français et création en Allemagne, près des frontières, de lignes à quatre voies avec des gares pouvant tenir 50 000 hommes. L'intérêt mondial, dit-il, serait que les États-Unis aient une guerre ; ainsi ils achèteraient au reste du monde, ou épuiserait leurs stocks...

Croit possible que l'Allemagne d'Hitler se jette sur un morceau de la Pologne ou de la Russie, sans que personne dise rien (comme le Japon sur la Mandchourie, ce qui en ce moment ranime l'industrie anglaise).

La grande révélation de ces derniers mois, dit-il, c'est la situation de la France. Le régime parlementaire, là comme ailleurs, craque..., et tous ces commerçants, ces fonctionnaires qui récriminent pourraient bien finir par se battre...

Profondément dégoûté de la Chambre espagnole. S'éloigne (ce qui était à prévoir) de plus en plus de la gauche... Paraît *sensiblement* touché de la situation.

Dimanche 5 mars.

Quatrième et dernière visite au Prado. Les arbres à l'entrée, moitié cèdres, moitié sapins, sont admirables. J'ai voulu tout revoir...

Les Poussin (*Chasse de Méléagre*, *Parnasse*, et cette *Bacchanale* de peaux brunes sous le ciel bleu), le *Port d'Ostie* de Lorrain ; la *Rue de Saint-Cloud* aux arbres merveilleux, par Watteau, la *Mort de la Vierge* de Mantegna, perle du Prado ; les Raphaël, le *Noli me tangere* de Corrège, les Van der Weyden (couleur, pathétique), l'*Adoration* de Memling qui vaut presque celle de Bruges, les Patinir aux eaux, aux ciels surprenants, le *Triomphe de la Mort* du vieux Breughel, le portrait de Dürer par lui-même (son *Adam* pourrait se comparer à celui de la Sixtine), les portraits d'Antonio Moro... J'ai revu Rubens, le lyrique, le théâtral, *Adoration des Rois*, *Les Trois Grâces*, etc... Jordaens, dont j'ai vu la grandeur à Bruxelles, trois *Musiciens ambulants*, *Méléagre* (quels merveilleux paysages peignait Rubens !). Beaux portraits de Van Dyck : *Charles 1^{er} à cheval*, un peintre de ses amis (fourrure et soie), un musicien en noir, etc... Un seul Rembrandt, mais prodigieux : *La Reine Arthémise recevant les cendres de son époux*, la robe, les cheveux, la chair, tout est

d'une lumière, d'une étrangeté souveraines...

Collection de Titien merveilleux, les plus beaux que j'aie vus (en 28, en Italie, j'étais trop novice). *Vénus et Adonis* : il est avec ses chiens, il part, et Vénus de se suspendre à lui. *La Bacchanale*, à rendre fou, ivresse, pénombre, jouissance. On n'est pas allé plus loin. Hommes bruns, femmes blanches ; un jeune homme tourne le dos, courtement vêtu d'une robe vieux rose qu'un vent soulève, etc... Zurbaran, Ribera. De Greco, parmi tant d'œuvres si belles, je crois que je préfère la *Résurrection*. Pour la grandeur et le pathétique, Michel-Ange n'a pas fait mieux... Jamais le ton franc chez Greco, toujours le ciel d'orage qui décompose les couleurs...

... Cartons de tapisseries de Goya. A-t-on jamais mieux dit la joie, plus fraîchement poétisé les scènes de la vie ? Je retiens ses délicieux garçons grimant à un arbre (de même, un jeune musicien, attribué à Bronzino)... Portraits admirables, *Fusillades du 2 mai*, peintures fantastiques...

Enfin Velasquez, le peintre des peintres... *Forge de Vulcain, Borrachos, Couche d'Olivarès, L'Infant Don Carlos, Le Bouffon, Les Lances, Les Fileuses, Les Nains et les Fous, El Primo, Le Christ en croix, Les Infantes, Les Mennes, La señora Pacheco* (femme de Velasquez), la vue de la *Villa Médicis*.

... A chaque visite, je suis retourné à Velasquez ainsi qu'au Greco...

Promené l'après-midi avec deux étudiants de la pension. Admiré la Sierra qui s'étend devant le Palais Royal. Longé le paseo de Rosalès, où l'on a sous les yeux le fond même des grands portraits de Velasquez. Grand désert de Castille. Au fond, les cordillères et la neige. C'est dans cette campagne, sur une sorte d'acropole, que s'élève en ce moment la cité des étudiants. Toutes les facultés et les écoles seront concentrées là. Une partie est achevée. Les édifices sont prodigieux, on respire un air pur, je n'ai jamais eu une plus forte impression d'urbanisme et d'avenir.

Les fêtes du Carnaval continuent. Je me mêle à la foule jusqu'au soir, jouant au jeu cruel d'admirer les passants. Je me fais proie de l'illusion.

Tétouan, le 11 mars.

Le 9 au soir, quitté Madrid.

Le 10, Algésiras. Gros temps.

Pas de bateau pour le Maroc.

Quelques passagers en carafe prennent le vapeur de « la Pointe d'Europe » pour aller voir Gibraltar. Plongée en Angleterre. Elle a su faire sortir en Espagne une ville d'un rocher.

Retour à Algésiras pour la nuit. Promenade...

Vers Fez.

Je crois remarquer dans Tétouan des différences avec le Maroc français. Plus de familiarité entre Espagnols et indigènes. Les Espagnols pauvres vivent

dans le quartier arabe. Sur la place de la ville moderne, *tous* les enfants jouent ensemble. Dans les cars, les indigènes ne sont pas regardés en intrus, on leur parle, etc... Ils n'ont pas cet air gêné qui vous donne malgré vous une sorte de morgue... Tétouan n'est pas vivante pour une capitale. C'est un gros bourg paysan. Les souks ne s'animent que vers cinq heures. On a dû adopter la sieste espagnole... Peu d'attention aux touristes. Les gosses ne sourient pas.

Laissé à Madrid les quatre étudiants de ma pension presque tristes de mon départ. Les Espagnols ont le génie de la camaraderie. Ils sont sociables, ouverts, dévoués (questions sur le vocabulaire érotique français).

Nous sortîmes un soir. Chacun à tour de rôle me prenait gentiment par le bras. Ils m'emmenèrent voir les b..., sans doute pour me faire plaisir et avoir un prétexte d'y aller. Ils étaient bien-pensants... Nous vîmes aussi un film comique (que du moins je trouvai tel) et qui les annuya ainsi que toute la salle qui tapa des pieds par désapprobation... Ils me dirent qu'en Espagne on ne comprend pas l'humour anglo-américain.

L'Espagnol est bon musicien. (A Ibiza, j'entendais parfois de ma chambre, la nuit, des bandes de garçons chanter exactement les airs que je sortais d'entendre au théâtre.) Mes étudiants, grands mélomanes, formaient des chœurs après le dîner. Ils faisaient même un orchestre, en imitant les instruments. L'un, avec une voix exquise, imitait le violon, la flûte. C'était souvent prodigieux.

Les journées que j'ai passées à l'Ateneo furent heureuses (des giboulées gâchaient alors le temps)... Mon cerveau était frais. Je satisfis beaucoup de curiosités en prenant des notes. Jamais je n'ai mieux goûté le plaisir de la lecture.

... Ibiza même possède une bibliothèque depuis la République. J'y allais de 5 h à 8 h, les premiers temps de mon séjour. Rez-de-chaussée, atmosphère silencieuse, recueillie, dans une salle à la fois rustique et moderne. Rien que de la jeunesse : depuis des bambins feuilletant des images jusqu'aux «novios». J'étais ému, les premiers soirs, de voir étudier si religieusement. (Cette bibliothèque, sans être riche, forme une petite encyclopédie très suffisante pour le niveau du brevet.) Les filles lisaient Bordeaux, Delly... Il reste important qu'une île assez perdue ait réuni les grands classiques de toutes les langues, des albums, des photographies, des manuels variés de vulgarisation, et que cela soit à la portée de tous... Il y avait aussi un cours du soir, fréquenté par des ouvriers (que je n'ai jamais vus dans la journée). Je les apercevais parfois derrière un carreau. Même atmosphère à Toulon dans l'étude des apprentis mécaniciens, que je surveillais parfois pour le plaisir.

Formalités pour entrer au Maroc français. Véritable inquisition. Quand

on revient de Gibraltar, visite de la douane à Algésiras, qui est un véritable pelotage. On vous tâte, on vous fouille. Chapeau, mollets, doublures, tout y passe. Messieurs les douaniers, dit-on, ne fument que du tabac anglais.

A la frontière française, la police vous demande : «Qu'allez-vous faire au Maroc ? Combien y restez-vous ? Chez qui ?...», etc... Il faut prendre l'engagement de ne pas travailler... Comme je me donne pour un touriste aux projets vagues, l'agent me demande les noms de mes père et mère, me fait signer une déclaration, et me dit : «Vous êtes signalé comme émigrant sans travail. *Attention à vous si vous êtes pris à travailler.*» Ce coup d'œil policier, ce ton, ces soupçons m'assombrissent une heure. Contact avec l'autorité.

Arrivé à Fez le dimanche 12 mars 1933.

**NOUS PRIONS INSTAMMENT TOUS NOS ADHÉRENTS
DE S'ACQUITTER DE LEUR COTISATION 1984
DÈS RÉCEPTION DU PRÉSENT BULLETIN
(voir en dernière page)**

J'ai aussi pour TOTE 1. 110 notes 42
pour les voyages en Algérie.

LES VOYAGES D'ANDRÉ GIDE CHRONOLOGIE SOMMAIRE

par

PIERRE MASSON *

Les déplacements de Gide sont très nombreux et souvent difficiles à dater avec précision. Le tableau chronologique suivant n'a donc pas la prétention d'être un outil de travail d'une exactitude rigoureuse, mais vise simplement à permettre de juger à quel point, sans être un globe-trotter à la Morand, Gide a pu faire du voyage un mode de vie. Nos datations seront donc souvent approximatives et, pour une recherche plus minutieuse, nous renvoyons principalement à Jean Delay (La Jeunesse d'André Gide), Claude Martin (La Maturité d'André Gide) et Maria Van Rysselberghe (Les Cahiers de la Petite Dame). Il faut bien noter que les dates indiquées sont des repères plus que des limites : «Berlin, le 15 janvier» n'exclut pas que Gide soit arrivé plus tôt dans cette ville, ni qu'il y soit resté plus longtemps, mais signifie que nous n'avons de preuve matérielle que pour la date du 15. Enfin, nous n'avons pas répertorié, pour les années d'enfance et de jeunesse, les séjours régulièrement faits par Gide, aux périodes de vacances, à La Roque, à Cuverville et à Uzès.

1888 Début octobre : une semaine à Londres, avec le pasteur Allégret.

1889 Été : voyage en Bretagne, «à pied, sac au dos».

1890 Fin mai : dans le Dauphiné, à la recherche de la cellule rêvée pour écrire *Les Cahiers d'André Walter* : Lyon, Grenoble, Annecy, puis

* Le livre que Pierre Masson vient de faire paraître aux PUL, *André Gide : Voyage et écriture*, est une version remaniée et condensée de la thèse de doctorat d'État ès Lettres qu'il avait soutenue en mars 1982. Nous lui avons demandé, pour les lecteurs du BAAG, cette chronologie des voyages d'André Gide qui figurait dans son ouvrage et n'a pas été reprise dans le livre récemment publié.

- Menthon-Saint-Bernard en juin-juillet.
 Décembre : à Montpellier (rencontre de Paul Valéry).
- 1891 Janvier : à Arcachon.
 Février-mars : à Paris.
 Juin : à Uzès.
 Juillet : Hollande (Bruges, Ostende, Alkmaar, Anvers, Amsterdam, La Haye).
 Août : Belgique (Bruxelles, Dinant) ; puis vers Nancy, et retour.
 Voyage à pied dans les Vosges, puis La Roque.
 Septembre : à Belle-Isle. Puis La Roque jusqu'en novembre.
 Fin décembre à Uzès.
- 1892 Janvier : Uzès et Montpellier.
 Avril-mai : Strasbourg, Nancy, Paris, Munich. Été à La Roque.
 15-30 août en Bretagne avec Henri de Régner (Belle-Isle, Camaret, Lorient).
 15-22 novembre à Nancy (service militaire).
- 1893 Mars : à Montpellier, puis en Espagne avec sa mère (Séville, Grenade) jusqu'à la fin d'avril.
 Mai : à Paris ; séjour à Yport, chez les Laurens, au cours de la seconde quinzaine.
 Août : Honfleur, Saint-Malo, Paris, La Roque.
 Septembre : Yport.
 Octobre : le 8 à Nîmes, le 10 à Uzès. Toulon. Le 18 à Marseille, départ pour Tunis avec Paul Laurens. Le 22 à Tunis.
 Novembre : le 1^{er} à Tunis. A Sousse du 12 au 18. A partir du 24 à Biskra jusqu'à la fin de l'année.
- 1894 Janvier-mars : à Biskra (arrivée de sa mère en février).
 Avril : retour par Malte, Syracuse (le 4), Messine, Naples, Rome le 13.
 Mai : en Italie. A Rome jusqu'au 22, puis Florence jusqu'au 25 juin.
 Juin : départ pour Genève en passant par Pise et Gênes. 25 et 26 à Genève ; le 29 à Champel, jusqu'au 20 juillet.
 Août : La Roque. Paris. Lausanne (20-23), puis voyage en Haute Engadine : à Coire le 31.
 Septembre : Saint-Moritz du 4 au 6, Lecco le 9. De là, périple italien de dix jours : Milan, Côme, retour à Neuchâtel le 18, jusqu'au début d'octobre.
 Octobre : Neuchâtel, Genève le 12, La Brévine à partir du 17 octobre.
 Décembre : La Brévine jusqu'au 14. Paris, Montpellier en fin d'année.

- 1895 Janvier : Montpellier jusqu'au 13. Aix-en-Provence le 18, Marseille le 20, Alger le 22, Blidah le 24, Alger du 28 au 31.
 Février : Sétif le 3. Biskra, du 6 février au 20 mars.
 Avril : Alger, du 1^{er} au 5. Montpellier le 15, puis Paris.
 Mai-juin : à La Roque (mort de Mme Gide).
 Juillet : La Queue-en-Brie, chez Eugène Rouart.
 Octobre : voyage de noces. Neuchâtel le 23. Saint-Moritz du 9 novembre au 3 décembre. Puis en Italie : Florence le 15 ; séjour italien de dix semaines, jusqu'en janvier.
- 1896 Janvier : Rome jusqu'au 19. Naples le 24. Capri. Syracuse à la fin février, d'où embarquement le 25 pour Tunis.
 Février-avril : continuation du voyage de noces : Tunis, El Kantara, Biskra, Touggourt, M'Reyer...
 Mai : Paris. La Roque. Le reste de l'année entre La Roque, Paris et Cuverville.
- 1897 Avril : en Italie avec Madeleine, après passage par la Suisse. Rome, Naples ; Ravello du 16 au 28 environ.
 Fin mai : retour par Florence, d'où départ le 20 vers Genève. La fin du mois en Suisse. Le 27 à Lostorf (cure de Madeleine), jusqu'au 4 juin. Retour à La Roque pour l'été.
 Fin de l'année à Nice.
- 1898 Janvier : Marseille le 4. Nice le 7 jusqu'au 14, d'où départ pour Rome via Florence.
 Février-mars : à Rome jusque vers le 25 mars. Orvieto, Pérouse, Assise le 28.
 Avril : en Italie. A Venise le 17.
 Mai : retour par le Tyrol (Arco) puis l'Allemagne (Munich le 9), Strasbourg, Nancy.
 Août : à Lostorf (cure de Madeleine).
- 1899 Printemps : en Afrique. Le 28 mars à Tunis. Le 11 avril à Alger. Cinq jours à El Kantara. Retour par l'Espagne (28 avril à Madrid).
 Octobre : à Lamalou.
- 1900 Fin mars : à Bruxelles avec Jammes, pour une conférence.
 Début avril à Anvers. Retour en France. Séjour à Orthez.
 Octobre : à Lamalou.
 Novembre : à Marseille. Voyage en Algérie et Tunisie avec Madeleine et Ghéon.
 Décembre : à Oued Souf le 20 ; à Biskra le 26 ; à Tunis le 30.

- 1901 Janvier : retour par Tunis, Bizerte et Trajani.
Mars : départ le 15 pour Naples (voyage de trois jours).
Été : entre Paris, Cuverville et La Roque.
- 1902 Février : à Bruxelles les 9-12. La Flèche.
L'année entre Cuverville et Paris.
- 1903 Juillet-août : en Allemagne. Weimar (conférence), Bad-Kissingen (le 6 août), Francfort.
Octobre : le 10, départ pour l'Afrique du Nord. Alger le 15. Bou-Sa-ada.
Novembre : à Alger jusqu'au 28. A Biskra le 30.
Décembre : Biskra le 15. Tunis le 28.
- 1904 Janvier : retour d'Afrique. A Messine le 3. Naples. A Rome fin janvier, d'où départ pour Paris au début de février.
Fin mars à Bruxelles (conférence).
- 1905 Début février : à Rome.
Avril : au pays basque ; à Hendaye le 17. Retour à Cuverville vers le 20.
Mai : à Bagnols-de-Grenade.
Septembre : le 5, départ pour le midi (Nîmes). A Cuverville à la fin du mois.
- 1906 Fin janvier : en Allemagne, jusqu'au 30 ; séjour à Vienne.
27 mai : départ pour Genève (consultation du docteur Andreae).
Fin août : en Bretagne, à Perros.
- 1907 Janvier : la seconde quinzaine à Berlin, avec Maurice Denis.
Septembre : Jersey.
- 1908 Mars : en Italie. A Gênes pour quinze jours environ. Rapallo. Retour le 20.
Début juin : à Trégastel.
Fin juillet : huit jours à Bagnols-de-Grenade.
Août : dans les Pyrénées. A Banyuls le 11. Argelès.
- 1909 2 mars : départ pour Rome. Le 18 à Rome. Mont-Cassin. Arezzo. Florence. Retour le 15 avril.
Août : à Bagnols-de-Grenade le 11.
- 1910 Mi-mars — mi-avril : en Espagne avec Copeau. Le 28 à Murcie, le 4 avril à Barcelone.
Août : Toulouse le 6, puis Bagnols, bords de la Garonne le 18, puis voyage en Andorre (Ax-les-Thermes le 18, Seo d'Urgel le 21, Bourg

- Madame le 22). Puis Nîmes, le Grau-du-Roi.
 Septembre : Hyères. A Pontigny du 10 au 19.
- 1911 Février : à Bruges, chez l'imprimeur de *La NRF*.
 Mai : neuf jours à Bruges vers la fin du mois.
 Juillet : douze jours à Londres, dix jours à Pontigny.
 Mi-novembre : à Bagnols.
- 1912 Janvier : en Suisse (après Vichy : Neuchâtel, Zurich, Andermatt).
 Retour le 29.
 Mars : à Marseille le 2, à Cannes le 6. Renonce à Tunis, part pour
 l'Italie : Florence le 11, Pise le 16, dix jours à Florence, Sienne,
 Assise... Retour à Paris le 27 avril.
 Septembre : en Italie. Le 12 à San Benedetto del Tronto, le 21 à
 Aquila, huit jours à Florence, huit sur l'Adriatique, quinze à Ac-
 quasanta. Retour le 3 octobre.
 Début novembre : à Bagnols et Narbonne.
 Décembre : en Angleterre (Londres).
- 1913 Avril : départ pour l'Italie. Florence, Sienne, Assise, Pérouse, Rome.
 Retour le 14 mai.
 Fin juillet : en Italie. Tivoli, Vallombrosa. Retour peu après le 10
 août.
 Fin novembre : à Bruges.
- 1914 Mars : à Florence du 3 au 19. Retour à Paris.
 Fin avril : départ pour la Turquie, en passant par l'Italie du nord.
 Constantinople, Brousse, Nicée, Éphèse, Smyrne.
 Fin mai : retour par la Grèce puis l'Italie : Delphes le 25, Venise le
 29, puis Vérone et Milan.
 28 juillet : départ pour l'Angleterre annulé en raison de l'imminence
 de la guerre.
- 1915 Novembre : à Avignon.
- 1916 Août : dans le midi (Toulouse, Bagnols, Perpignan).
- 1917 23 mars — 18 avril : dans le midi (Toulouse, Carcassonne, «Les Sour-
 ces».
 6 août : départ pour la Suisse avec Marc Allégret (Engelberg, Lucer-
 ne). Retour à Cuverville le 18 septembre.
- 1918 Début avril : une semaine à Carantec avec Marc.
 18 juin : départ pour l'Angleterre avec Marc. Londres du 21 au 25.
 Stevenage.

- Juillet : à Grantchester. Long séjour à Cambridge jusqu'en septembre. Retour en France le 7 octobre.
- 1919 Mars : à Roquebrune.
Début mai : au Luxembourg, chez les Mayrisch.
Fin juillet — fin août : à Dudelange, puis à Luxembourg.
Fin décembre : à Bruxelles.
- 1920 Janvier : à Dudelange.
Juillet-août : en Angleterre avec Marc. Le 10 août à Gwen y Glo, le 23 à Llanberis, le 31 à Comarques.
Mi-septembre : à Colpach.
Décembre : à Arles.
- 1921 Fin janvier : départ pour le midi.
Mars : Roquebrune.
Avril : à Brignoles jusqu'au 22. Puis Paris et Cuverville.
5-30 août : à Colpach.
Septembre : dans le midi. Hyères le 2, «La Bastide», Saint-Clair, Le Grau-du-Roi le 17. A Paris le 25.
1^{er} novembre : départ pour Roquebrune, puis voyage en Italie. Rome (au moins du 4 au 10), Pise, Sienne, Orvieto, Rome. Retour à Cuverville le 24.
- 1922 Juillet : du 29 juin au 10 juillet à Porquerolles, chez Roger Martin du Gard, puis à Hyères le 12, à «La Bastide» le 17.
Août : Carry-le-Rouet. A Pontigny du 14 au 24.
Septembre : à Colpach le 3, Bruxelles le 5, Colpach du 10 au 20. Retour le 20 à Cuverville.
- 1923 11 janvier : départ pour Roquebrune, chez les Bussy, pour dix-huit jours. Le 29, départ pour l'Italie.
Février : Rapallo du 1^{er} au 6, Portofino, puis Annecy le 18. Rapallo, de nouveau Annecy du 23 février au 5 mars.
Mars : retour le 10 à Cuverville. Le 25, départ pour le Maroc : Tanger, Casablanca, Marrakech, jusqu'à la mi-avril.
Avril : Fez le 12, Meknès le 16. Retour à Paris le 21.
Mi-mai : quatre jours à Annecy-Talloires avec Marc.
Juin : aux Baux le 26, à Arles le 27, à Saint-Martin-de-Vésubie le 30 jusqu'à la mi-juillet.
Juillet : Nice, Hyères jusqu'au 1^{er} août.
Août : voyage en Corse. Arrivée le 3. Retour à Nice le 9, puis «La Bastide».

- 4 septembre : départ pour la Tunisie avec Marc. Retour le 7 octobre à Cuverville.
- 1924 Mars : dans le midi («La Bastide», Vence).
2 avril : à Roquebrune jusqu'à la fin du mois.
Juillet : à Coxyde (Belgique), avec les Théo Van Rysselberghe.
26 octobre : départ pour le Congo différé.
- 1925 Février-avril : dans le midi (Hyères, «La Bastide»).
14 juillet : départ pour le Congo. A Dakou le 26.
Août : Le 10 à Matadi, le 20 à Brazzaville.
30 septembre : à Bangui, jusqu'à la fin d'octobre.
Début novembre à Nola, fin novembre à Abba.
Début décembre à Bosoum, fin décembre à Fort-Archambault.
- 1926 Début janvier à Fort-Archambault.
20 février : départ de Fort-Lamy et retour par le Tchad. Fin du voyage en mai.
30 juillet : départ pour le midi. A Brignoles le 8 août. A Pontigny fin août.
13 septembre : départ pour Tunis avec Marc. Retour à Paris le 2 octobre.
- 1927 Début janvier : dans le midi. Saint-Clair le 10, Roquebrune le 16, Sainte-Maxime, puis Saint-Clair, jusqu'au 16 février.
Avril : à Neuchâtel le 17, à Lausanne le 19, à Zurich le 29 (pour douze jours).
Mai : Neuchâtel, Zurich du 3 au 10, Bâle le 11, Heidelberg le 12. Retour le 17.
Août : dans le midi. A Théoule le 18.
Fin octobre : deux jours à Carcassonne.
- 1928 15 janvier — 3 février : à Berlin (conférence).
3 mars — 15 mars : dans le midi («La Bastide»).
Fin mai : en Belgique (conférence à Bruxelles), puis en Hollande (La Haye, Amsterdam) et au Luxembourg. Retour le 30.
Juillet : le 1^{er} à Marseille. A Hammamet entre le 6 et le 17. A Tunis le 19. Retour à Paris le 21.
Début septembre : à Saint-Clair.
Fin octobre : une semaine à Roquebrune, un jour à Carcassonne. Retour à Cuverville le 3 novembre.
- 1929 12 janvier : départ de Marseille pour l'Algérie avec Marc. Retour à Paris le 24.

Mai : à Roquebrune. Le 24 aux Saintes-Maries.

Juillet : à Gréoux, puis à Manosque.

28 septembre — 3 octobre : à Bruxelles.

Fin novembre : dans le midi. «Le Pin», Brignoles, Roquebrune, jusqu'en décembre.

1930 Début janvier : retour du midi.

Début février : à Vence, puis Roquebrune jusqu'au 11 mars.

Fin avril : en Allemagne (Stuttgart, Bonn).

Début mai : à Berlin et Ems. Retour le 25.

Juin : cure à Challes-les-Eaux jusqu'au début de juillet.

12-18 juillet : à Berlin.

Août : Arcachon le 10, Carcassonne le 17, Marseille le 20, d'où départ pour la Corse (Bastia, Calvi). Retour à Nice le 31.

Septembre : Col d'Allos, Barcelonnette, Briançon, puis Cuverville.

Début novembre : dans le midi (Brignoles, Saint-Clair). A Marseille le 11 ; le 12, départ pour la Tunisie avec Élisabeth Van Rysselberghe. Tunis le 14, Gabès le 21, Djerba le 26.

19 décembre : retour en France.

1931 Début janvier : à Saint-Clair. Puis Paris.

21 février : départ pour Marseille, puis huit jours à Roquebrune. Vence.

Mars : Vence, Grasse, Marseille. Retour à Paris le 8 avril.

Juin : Marseille le 4, Roquebrune le 9, Avignon. A Paris le 20.

Juillet : en Allemagne (Munich, Berlin). Retour à Paris le 19.

Mi-août : dans le midi (Saint-Clair, Marseille). Retour le 2 septembre.

Septembre : le 12 dans le midi, le 13 à Bastia. Deux jours seulement en Corse.

Début décembre : à Berlin.

1932 8 janvier : à Roquebrune.

Début février : à Bruxelles. Retour le 8.

Mai : à Bayonne le 5, à Tanger le 8. Fez. Retour à Paris le 19. A Berlin à la fin du mois.

Juin : à Darmstadt (représentation d'*Œdipe*). Puis Cuverville. La fin du mois à Saint-Clair, Marseille, Cassis, jusqu'au début de juillet.

7-12 août : à Berlin.

Fin août : à Berlin jusqu'au 28.

Fin octobre — début novembre : à Berlin.

1933 Début février : à Wiesbaden, avec Ida Rubinstein. Dans le midi à partir du 16.

- Avril : à Roquebrune.
 Juin : cure à Vittel.
 Juillet : à Paris le 7. Fin du mois : une semaine dans les Ardennes belges.
 Début août : à Bruxelles.
 10-30 novembre : à Lausanne, pour les répétitions des *Caves du Vatican*.
 Décembre : à Genève, puis Lausanne pour six semaines.
- 1934 Janvier : Lausanne, puis Berlin (le 4) avec Malraux.
 1^{er} février : arrivée à Syracuse (après 47 heures de voyage). Rome, Naples. Syracuse surtout, d'où il repart le 1^{er} mars.
 30 mars : à Manosque.
 Avril : Marseille, Nice, Cabris. Randonnée en auto dans le Tyrol italien. Séjour à Londres.
 Fin mai — début juin : en Italie du nord. Puis randonnée en auto dans le midi avec Marc. Retour à Paris le 22 juin.
 Juillet : à Lausanne le 10 ; à Karlsbad du 18 au 28.
 Août : le 5 à Prague. Le 16 à Ascona. Puis Arona, Nice, Cabris.
- 1935 Début janvier : à Rome avec Robert Levesque.
 Début février : en Belgique. Dix jours en auto avec Yves Allégret. Retour le 16.
 19 mars : départ pour l'Espagne avec Jef Last. Puis le Maroc (Tanger, Fez, Algésiras le 22 avril). Retour à Paris le 28 avril.
 Fin mai — début juin : à Hossegor (Congrès des Écrivains).
 Juillet : milieu du mois à Chamonix. Fin du mois, voyage autour du Mont Blanc. Puis cure à La Lenk (dix-huit jours).
 Novembre : à Roquebrune.
- 1936 Février : voyage en Afrique Équatoriale avec Marcel de Coppet. Le 12 en mer, le 14 à Alger, le 19 à Dakar, le 23 à Casablanca. En mars à Saint-Louis du Sénégal. Retour en avril (à Nice le 24).
 17 juin — 22 août : voyage en URSS.
- 1937 Fin 1936 — début 1937 : en Suisse («lugubres vacances»)
 Fin avril : dans le midi (Vence).
 Mi-juin : une semaine en Hollande.
 Juin-juillet : entre Paris et Cuyerville.
 Août : séjour de trois semaines en Italie avec Robert Levesque. A Sorrente, d'où retour vers le 22.
- 1938 Janvier-février : envoyé en AOF, avec Pierre Herbart, par la commis-

- sion d'enquête. Dakar le 19 janvier, Bamako le 6 février, Dalaba le 18. Retour à Paris au début de mars.
- Mai : à Pontigny le 7. A Bellême le 19.
- Juin : voyage en Hollande (« huit jours de grelottement »). Retour le 18.
- 1939 26 janvier : embarquement à Marseille pour l'Égypte.
24 février : Le Caire.
En Égypte jusqu'à la fin du mois (Louxor, Assouan). Puis en Grèce, avec Robert Levesque. Retour à Paris au milieu d'avril.
Juin : à Malagar, jusqu'au 11 juillet.
Fin juillet : au Mont-Dore.
Septembre : dans le midi. Cabris à la fin du mois jusqu'au début d'octobre.
14 octobre : à Nice, jusqu'à la fin de l'année.
- 1940 Janvier-avril : à Nice.
Avril-mai : à Vence.
22 juillet : à Cabris jusqu'en juillet 1941.
Août : séjours à Antibes et à Vence.
- 1941 Août : trois semaines à La Croix-Valmer.
Septembre : à Grasse. Puis à Nice jusqu'à la fin de l'année.
- 1942 Printemps : à Nice.
4 mai : départ de Marseille pour Tunis.
Octobre : à Sidi-bou-Saïd. Puis à Tunis jusqu'en décembre.
- 1943 A Tunis jusqu'au 27 mai. Puis à Alger.
Octobre : à Fez.
Fin décembre : Alger.
- 1944 A Fez jusqu'au 8 février. Puis à Alger.
3 avril : départ pour Gao (en mission au Soudan). Alger à la fin du mois.
Août-décembre : à Alger.
- 1945 Printemps : à Alger.
2-16 avril : excursion à Biskra, El Kantara, Touggourt.
Mai : retour à Paris.
12-24 août : au Mont-Dore.
Décembre : passage par l'Italie (le 15 à Naples pour quatre jours) pour se rendre au Liban et en Égypte (à Louxor à partir du 28).
- 1946 Début janvier : Assouan et sa région.

- Février : Assouan, puis Louxor le 9, Nag Hammadi le 24, Le Caire.
 Avril : retour par le Liban (conférence à Beyrouth le 12). En France le 16.
 Juin : à Munich.
 Août : en Autriche, puis en Suisse (Neuchâtel). Retour à Paris au milieu de septembre.
 Décembre : à Hyères. Puis Genève.
- 1947 Janvier : à Genève.
 Fin mars : en Italie, pour cinq semaines (Ascona et Ponte Tresa). Retour le 1^{er} mai.
 Juin : Oxford (docteur *honoris causa*). Le 20, départ pour l'Allemagne (Tübingen, Munich, Berlin). Retour le 12 juillet.
 Fin août : dans les Landes.
 Novembre-décembre : à Neuchâtel.
- 1948 Janvier-février : à Neuchâtel. A Paris à la fin de février.
 Mi-juillet : huit semaines en Italie, à Torri del Benaco, en passant par Ascona. Retour à Grasse le 15 septembre.
 Octobre-décembre : dans le midi (Nice et Grasse).
- 1949 Avril-mai : Nice.
 Juin : Saint-Paul-de-Vence.
 Été : Juan-les-Pins.
 Hiver 1949-50 : long séjour dans le midi, imposé par la maladie.
- 1950 Février-mars : à Juan-les-Pins.
 Avril : le 15, départ pour Taormina, via Rome. Taormina en avril-mai, puis Mezzaro, Syracuse, Palerme, Naples, Paestum.
 Juin : à Sorrente.
 Début juillet : à Rapallo. Retour en France le 10.
 Fin juillet — début septembre : à Antibes et Grasse.
 13 septembre : retour définitif à Paris.

NOUVEAUTE

**ANDRÉ GIDE
JEAN GIONO**

CORRESPONDANCE

RECUEILLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE

PAR

ROLAND BOURNEUF ET JACQUES COTNAM

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

COLLECTION «GIDE / TEXTES» N° 5

UN VOL. BR., 120 PP., 20,5 x 14 CM

Tirage limité à 450 exemplaires numérotés

Prix : 51,00 F

*les commandes sont à adresser,
accompagnées de leur règlement par chèque à l'ordre de l'AAAG,
à Claude Martin, délégué aux publications,
3, rue Alexis-Carrel, F 69110 Ste-Foy-lès-Lyon*

MADAME ANDRÉ-WALTHER

par

ALAIN GOULET

Je ne suis pas certain que cette note dépasse l'intérêt anecdotique. Comment savoir si l'identité de nom existant entre le premier héros de Gide, André Walter, et Madame André-Walther est purement fortuite ou si elle a été voulue par Gide ? Rien ne me permet actuellement de trancher. Mais il ne me semble pas impossible que la curieuse rencontre que je signale puisse un jour compléter l'étude de la genèse des *Cahiers d'André Walter* que notre ami Daniel Moutote a entreprise à la lumière des premiers cahiers inédits du *Journal* de Gide.

Le 18 mars 1890, l'écrivain donne encore à sa première œuvre en gestation le titre d'*Allain* (*Journal 1889-1939*, p. 16). Puis le 8 mai, il écrit, toujours dans le *Journal* :

Il faut faire Allain. *Examen d'André Walter*. (Commencer dès à présent à rassembler des notes.) [...]

Dire, pour *André Walter*, l'absence de conclusion qui déroute. Il faut faire avant tout l'«édition *ut varietur*», pour me reposer des *Cahiers*. (*Ibid.*)

Nous voici cette fois en face de trois titres dont les relations ne sont pas claires, mais qui manifestent la complication du projet depuis deux mois. Sans doute *Les Cahiers* est-il le titre retenu pour l'ensemble de l'œuvre englobant d'une part *Allain*, le noyau primitif devenu le roman d'André Walter placé en abyme, d'autre part l'*Examen d'André Walter*, cette partition répondant à celle des deux cahiers que Gide est en train de tenir à côté de son *Journal* et qu'il nomme *Objectif* et *Subjectif*. Toujours est-il que c'est à ce moment-là que le nom d'André Walter apparaît, désignant à la fois le héros et le narrateur.

Pourquoi le choix de ce nom ? Il pourrait certes évoquer celui d'André Walckenaer qui apparaît furtivement dans le *Journal* de cette époque, et dont Gide nous dit qu'il imaginait «de découvrir en lui d'extraordinaires ressem-

blances avec le héros imaginaire d'un livre que vaguement [il] projetait d'écrire, sous ce titre : *L'Éducation sentimentale*».¹ La «Notice» signée P.C. (Pierre Chrysis, pseudonyme de Pierre Louÿs), mais mise au point par Gide d'après un premier jet de son ami², qui ouvre l'édition originale de la Librairie académique Didier-Perrin, fait d'André Walther un Breton, né en 1870 et mort en 1889, dont la famille est originaire de Cornouailles. Sans doute ce choix signale-t-il que le livre s'est ébauché au cours du voyage en Bretagne que Gide a effectué durant l'été de 1889. Mais incontestablement le nom de Walther est un vieux nom germanique qui signifie étymologiquement : «chef auguste».

Or nous avons découvert un épais ouvrage *in-octavo* de 551 pages, anonyme, publié à Paris en 1889 par la Librairie Fischbacher, qui s'intitule : *Madame André-Walther : 1807-1886*.³ Il présente, à des fins d'édification, la biographie d'une grande dame protestante du XIX^e siècle, probablement composée par son fils aîné, le seul de ses quatre enfants qui ne soit pas nommé, mais dont on peut reconnaître le point de vue et dont on sait qu'il était adjoint à la mairie du neuvième arrondissement de Paris en 1870, et qu'il fut élu député de Paris en 1871.

Henriette, Napoléone, Joséphine, Frédérique Walther est issue d'une famille protestante alsacienne appartenant à l'Église de la Confession d'Augsbourg. Son grand-père paternel était pasteur et son père fut un des généraux de Napoléon, fait comte de l'Empire. Ses prénoms s'expliquent par le fait que «l'Empereur et l'Impératrice exprimèrent leur volonté de tenir sur les fonts baptismaux l'enfant» (p. 21). Le général Walther meurt en 1813 et il sera enterré au Panthéon en 1814. Une partie de la jeunesse d'Henriette Walther se passe rue de Tournon, à Paris, où Gide vécut lui-même de six à treize ans. Elle fréquente les milieux mondains, les princesses de Wurtemberg et la grande-duchesse Stéphanie de Sade notamment, mais aussi l'intelligentsia protestante qui gravite autour de la famille du naturaliste Georges Cuvier, en particulier les frères Humboldt. Devenue orpheline à l'âge de quinze ans, elle épouse à dix-huit ans Jean André, fils d'un banquier protestant. Son mari est nommé trésorier-payeur général à Tours où ils s'établissent et où elle commence son œuvre philanthropique en faveur du protestantisme.

1. *Si le grain ne meurt*, dans *Journal 1939-1949. Souvenirs*, Bibl. Pléiade, p. 545.

2. V. Eiko Nakamura, *Les Problèmes du roman dans les premières œuvres d'André Gide jusqu'à «Paludes»*, Institut de Recherches, Université Seinan-Gakuin, Fukuoka, Japon, 1972, p. 7-8 (note 3).

3. *Madame André-Walther : 1807-1886*. Paris : Librairie Fischbacher, 1889. Vol. br., 27 x 18 cm, 551 pp. (plus une gravure en frontispice que nous reproduisons ci-contre).



Comme je suis la 7ème. C'est beaucoup.
Mais aimer pour l'instant C'est tout.
H. Goulet 1978

C'est alors que de 1841 à 1843, elle connaît une profonde crise religieuse qui aboutira à sa « conversion », c'est-à-dire à son engagement total au service de la foi et de la religion protestantes. Elle multiplie les lettres remplies de pieuses exhortations à son mari chaque fois qu'ils sont séparés, et surtout tient pendant cette période un journal intime qu'elle intitule : « Notes journalières de mes transgressions à la loi de Dieu ». A la suite de quoi elle se mettra totalement au service de toutes les causes protestantes qu'elle rencontre sur sa route : elle crée des écoles, diverses communautés protestantes, fait construire des temples, s'occupe d'une colonie de jeunes délinquants, de l'Institution des Diaconesses, visite les pauvres, et s'active pour la réunion des diverses branches du Protestantisme français qui connaît alors un réveil religieux remarquable.

Les quatre enfants du couple André-Walther sont élevés selon les principes stricts de la morale protestante, les spectacles et le luxe étant formellement bannis. L'aînée, Marie, épousera le baron de Neuflize qui reprendra la banque du grand-père André, et la seconde fille, Gabrielle, deviendra Madame Henri Mallet. Quant au fils aîné, il effectue une partie de ses études précisément dans l'institution protestante de M. Keller, rue de Chevreuse, où Gide devait passer lui-même une année de sa scolarité, et qu'il évoque longuement dans *Si le grain ne meurt*.⁴

Devenue veuve en 1850, Madame André-Walther consacre tout son temps au service de Dieu et fréquente de nombreux pasteurs, missionnaires et prédicateurs laïques. Membre du Conseil d'Administration de l'Institution des Diaconesses et du Comité du Refuge, elle avait milité en faveur de l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises, milite pour la libération des évangélistes espagnols emprisonnés à côté d'Adrien Naville, fonde une école protestante et une infirmerie à Versailles où elle est maintenant établie, se consacre au relèvement de vagabonds et de fous à qui elle offre du travail dans sa propre maison, distribue des Bibles et des secours parmi les pauvres. Durant la guerre de 1870, elle écrit à la reine, puis au roi et au prince de Prusse en faveur de la paix. Enfin jusqu'à son dernier souffle, elle se consacrera à son travail de charité et de piété, de militantisme aussi, allant même jusqu'à lancer sous la Troisième République un quotidien républicain, avec Léon Pilatte.

Au cours de cette biographie, on rencontre une grande partie de ce milieu qu'il est venu d'appeler la H.S.P., la Haute Société Protestante — bien connue des parents d'André Gide —, ainsi que des représentants des grandes familles de pasteurs de l'époque : Boissard, Meyer, Monod, Casalis, etc... Il est donc probable que Gide ait, sinon lu cet ouvrage, du moins entendu parler

4. *Si le grain ne meurt*, éd. citée, pp. 492-6.

de Madame André-Walther. Par ailleurs on pourrait mettre en parallèle ce monument de piété filiale et *Les Cahiers d'André Walter*, qui s'ouvrent sur la mort de la mère : «Que tu reposes en paix, ma mère. Tu as été obéie.»⁵ On peut aussi remarquer que la composition du volume n'est pas sans évoquer celle qu'adopte Gide au moment où il choisit le nom d'André Walter, c'est-à-dire qu'il cite en abyme dans la vie romanesque de son héros des pages de son propre journal intime antérieur à 1889 ainsi que les «notes prises par André Walter pour la composition de son roman ALLAIN».⁶ Or la biographie de Madame André-Walther a été composée pour enchâsser un noyau de documents formé par les multiples lettres qu'elle a écrites ainsi que par son journal intime.

Comme la version primitive d'*André Walter*⁷, ces lettres et ce journal sont émaillés de nombreuses citations bibliques selon l'usage protestant, et il s'en dégage une vision piétiste et mystique de la vie qui n'est pas étrangère à André Walter. Ainsi la maxime autographe placée sous le portrait de Madame André-Walther qui orne le frontispice du livre énonce : «Aimer pour la terre, c'est beaucoup, mais aimer pour l'Éternité c'est tout.» On n'en finirait pas de citer des fragments de ses lettres et de son journal qui rencontrent la spiritualité du héros gidien. Ainsi, dans une lettre à son mari, du 7 juin 1841 :

Hier je lisais une pensée bien vraie, la voici : «Ce qui fait une vie heureuse, c'est de pouvoir attendre la mort avec joie.» Certainement, il est bien rare d'arriver à considérer les biens du temps présent comme sans valeur, en comparaison des joies de l'éternité, de pouvoir accepter comme des bienfaits toutes les épreuves que Dieu juge bon de nous envoyer. [...]

Je reconnais de plus en plus que l'analyse quotidienne, profonde et sincère de tous les mouvements de son cœur est pour le chrétien un exercice nécessaire. Pour nous amener à croire au mystère de charité de la mort de Jésus-Christ, il n'y a rien de tel que de toucher du doigt sa propre corruption. Comme le cœur est désespérément malin, il cherche toujours à se faire illusion sur son état. Je surveille le mien autant que je le puis, mais il m'échappe encore ! (pp. 151-2)

Ou dans son journal :

Onze jours sans avoir écrit ! Pauvre misérable ! J'ai passé par des alternatives bien diverses ; j'ai eu bien des mouvements d'impatience, d'égoïsme, d'irritation ; mon cœur était sans charité, sans amour. Cependant, souvent aussi, il s'est humilié, s'est rapproché de Dieu et je l'ai adoré en reconnaissant que j'avais besoin d'un Sauveur et qu'Il me l'avait donné. Mais, dans d'autres mo-

5. *Les Cahiers et les Poésies d'André Walter*, Gallimard, 1952, p. 19.

6. *Ibid.*, p. 94.

7. Cf. *Si le grain ne meurt*, éd. citée, p. 523 : «Albert [...] fut consterné par l'intempérance de mon piétisme et par l'abondance des citations de l'Écriture. On peut juger de cette abondance par ce qu'il en reste encore après que, sur ses conseils, j'en eus supprimé les deux tiers...».

ments, cette foi au sacrifice de Jésus-Christ m'échappe tout à fait, je ne comprends plus, je ne sens plus... [...]

Quel vide je trouve dans le monde ! Quel ennui ! Je ne devrais éprouver qu'intérêt et pitié pour ceux qui y demeurent, et je ne sens en moi qu'une sorte de mépris pour toutes ses puérités. Et pourtant, je ne me sens pas encore affermie dans mon désir de rompre avec lui. J'ai peur de succomber à ce que je sais si bien être le mal. Je voudrais avoir le courage de m'en séparer par la pensée plus que je ne le fais et ne pas avoir besoin de m'éloigner effectivement de son mouvement et de ses fêtes pour ne pas y être entraînée. N'ai-je pas éprouvé encore aujourd'hui comme un regret en revoyant mes diamants que je veux vendre et que ma vanité avait encore envie de retenir. [...]

Grâce à Dieu, j'ai repris courage, j'ai ressenti dans mon cœur les douces influences de l'amour du Seigneur. J'ai revu sa face, et je l'ai prié avec bonheur. Qu'ai-je fait pour obtenir ce retour de douces espérances de paix ? Rien. Elles sont donc l'effet de la grâce de Dieu. [...]

Je ne veux cacher aucune des aberrations de ma pensée, je ne veux pas me faire d'illusion sur mon véritable état. Ces combats entre les suggestions de mon esprit et les besoins de mon cœur me font tellement souffrir que je veux, à tout prix, les voir enfin cesser... [...]

Je sens le besoin de bien fixer mes pensées, de ne pas me laisser aller au charme des méditations vagues et mystiques. Ma foi doit se manifester par des œuvres, mes espérances doivent se formuler avec plus de clarté. Il me faut mettre plus d'ordre dans l'emploi de mon temps, avoir plus d'exactitude dans les heures de mes occupations. Cette discipline n'est pas une chose puérole. Jusqu'à présent, ma vie extérieure était le reflet de ma vie intérieure, c'est-à-dire toute de premier mouvement, d'impulsion, plutôt que de réflexion. Il me faut, par la grâce de Dieu, arriver, au dedans et au dehors, à vaincre le vieil homme en toute chose. (pp. 154-5, 156, 159, 170)

Je voudrais, pour terminer, indiquer une anecdote de cet ouvrage qui forme un contrepoint inattendu à la malheureuse passion d'André Walter pour sa cousine, qui le conduira à la mort. La mère d'Henriette Walther avait un cousin que les orages de la Révolution avaient conduit en Allemagne. En 1805, il fait connaissance de sa cousine, la générale Walther, et s'éprend pour elle d'une

si violente passion, qu'il renonça à toute idée de mariage jusqu'au jour où, dix années après, lorsqu'elle fut devenue veuve il put solliciter sa main. Son refus le plongea dans un tel désespoir, que bientôt après il mit fin à ses jours. (p. 18)

On ne saura probablement jamais si Gide a choisi le nom d'André Walter pour signer sa rencontre inopinée avec ce malheureux épisode.

LE DOSSIER DE PRESSE DES FAUX-MONNAYEURS

(suite) ¹

205-II-35

SAMUEL HOARE

(*The Calendar of Modern Letters*, avril 1926)

Cet article (dont la seconde partie, non reproduite ici, est consacrée à *Albertine disparue* de Proust, publiée à la NRF en 1925 comme *Les Faux-Monnayeurs*), que nous a communiqué notre ami David Steel que nous remercions, a paru dans *The Calendar of Modern Letters*, revue mensuelle qui vécut à peine deux ans mais fut, dans les années vingt, la seule revue littéraire anglaise à rivaliser avec *The Criterion* et fut le précurseur de *Scrutiny* de F. R. Leavis ; essentiellement revue critique, *The Calendar* étendit son champ d'observation au delà des frontières anglaises, examinant entre autres le domaine français : c'est ainsi que des œuvres de Rimbaud, Gide, Proust, Radiguet, Drieu, Fernandez..., y furent soumises à des analyses très souvent de haute tenue. (Texte reproduit dans *The Calendar of Modern Letters, March 1925 - July 1927*, ed. by Edgell Rickwood and Douglas Garman, new impression with a review in retrospect by Malcolm Bradbury, Londres : Frank Cass & Co., 3 vol., 1966.)

THE MARKET PLACE AND THE CAVE

Idola specus... idola fori
Bacon : *Novum Organum*.

M. André Gide, in the dedication of his new book, terms it his *premier roman*, and, looking at the long list of his works on the flyleaf, the reader observes that his previous attempts in this kind are classified under the titles : *récits* and *soties* . This, then, is something different. For a first novel it is an ambitious attempt — a large volume of 500 pages.

It is difficult to say what its subject is. Each chapter presents us, in succession, with a different group of characters and with different themes and threads of action, and the apparently unrelated groups are all ultimately

1. Voir les trente-quatre premiers articles de ce Dossier dans les BAAG n^{os} 21 à 24, 26, 27, 29, 31, 36 et 57.

related by events which are not so much a plot as a series of surprises. We have young Bernard Profitendieu, left alone in the house to study for his matriculation, discovering a bundle of letters in a locked drawer in his father's room, which reveal to him that M. Profitendieu is not his father at all. He decides to leave the house and that night sleeps with his friend, Olivier Molinier. Olivier has several subjects of conversation. For one thing, he is going to meet next day his uncle Édouard, the novelist, who is coming from England to Paris. And for another, he has overheard a dialogue on the landing in the dead of night between his brother Vincent and a woman who must be Vincent's mistress — and a mistress whom he is casting off. We are next introduced to Vincent, who has made a friend of the sinister Count Passavant, and is about to yield to the seductions of Lady Lilian, Passavant's mistress. Then we are with Édouard in the train from Dieppe and are admitted to the intimate pages of his journal. In this journal, of which we shall see a good deal as the novel advances, Édouard keeps a record of the events in which his relation to the other characters involves him, and his thoughts about the novel, based on these events, which he means to write, and which he decides to call *Les Faus-Monnayeurs*. But at the moment, the principal fact which his journal discloses is that he is coming to Paris to assist the distressed Laura Douviers, the wife of Félix Douviers, who has been seduced and deserted by her lover.

Olivier is at the station, but Bernard is there too, an unseen watcher engaged in a vague bid for an independent existence, which, in the light of day and the absence of funds, seems a rather more desperate venture than he had contemplated. Édouard drops his left luggage ticket ; Bernard, picking it up, recovers his bag, reads Édouard's journal, and, realizing that the distressed Laura is none other than Vincent's victim, boldly proceeds to call on her, and is engaged on an offer of assistance when Édouard arrives. The result of this encounter is that he becomes Édouard's secretary and all three disappear into Switzerland, while Olivier, who has meanwhile entered into relations with Passavant and who is later to enter into relations with Édouard, proceeds with Passavant to Corsica. Here M. Gide, having distributed his characters, pauses, and devotes a chapter to a discussion of them and a consideration of what he will do with them next ; and we may pause too, only remarking that the intrigues we have recounted take up little more than half of the book and that the remainder contains as many more, with as many stratagems of circumstance to unite them, and that in this hasty summary we have omitted all reference to the depravity of the youthful Georges Molinier, the strange inhabitants of the *pension* kept by the Protestant pastor Vedel, La Pérouse, the old broken-down musician, and his grandson Boris, and Strouvilhou and the

coiners -- for they are real and not symbolic coiners. But we have said enough to indicate that if M. Gide refuses to call his book a *sotie* or a *récit* , we must still hesitate to call it a novel. Its analogy as regards its construction is clearly with the fantasies of detective-fiction. *Les Faux-Monnayeurs* is, in short, like *Les Caves du Vatican* before it, a shocker for intellectuals. M. Gide is obviously not engaged on a representation of reality : the period of the action in this book, for example, is extremely uncertain. The account of the psycho-analytic treatment of young Boris by Sophroniska, the Polish lady-doctor, seems to place it in the present day, and in the opening pages a group of students are discussing among other subjects, Charles Maurras. But later the sister of one of them, Sarah Vedel, a young girl, who has independent views, ideas about the equality of sexes, and other attributes of modernity, goes to a literary party at which one of the lions is Alfred Jarry, and we recall that Jarry died long ago -- to be exact, in 1906. And yet, further on, Édouard deplors that a certain gentleman's taste was not equal to appreciating the merits of a Montrachet 1904. As this wine must, one imagines, have been newly bottled at the time of the party, it is perhaps Édouard's palate that is at fault.

M. Gide, however, is subtle enough to have foreseen the kind of criticism of his novel which have been making, and has put into Édouard's mouth, apropos of Édouard's novel, a statement which may be taken, if one wishes, as that of his own intentions, though as Édouard's novel (passages from which are quoted) turns out not to be M. Gide's novel, M. Gide is still able to parry further thrusts. Édouard's statement we shall glance at later, but, in the meantime, we may solve these perplexities by saying that in the present book M. Gide is engaged, as before, in making a construction by means of a kind of discussion with himself of the ideas of which the book is also the presentation. In his novel a statement of his intentions, a criticism of them, and their representation, are all equally and ingeniously combined. The reflection of the events of the novel in Édouard's journal, Édouard's further views on the relation of the events so represented to *his* novel, and M. Gide's representation of Édouard's views -- by these devices M. Gide multiplies the mirrors which he holds up less to nature than to his own ideas of nature. For between M. Gide and his characters the umbilical cord has never been severed. They represent for him possibilities with which his intellect has played, attitudes which have allured him. He watches them with an anxious interest and frequently interrupts their encounters with commentary. Lady Griffith becomes excited : « Elle [...] s'élança joyeusement sur Robert, dont elle bourra le dos de coups de poings en sautant, dansant et courant (Lilian m'agace un peu lorsqu'elle fait ainsi l'enfant). » The old Count Passavant is dead : « dans

une chambre du premier le vieux comte repose sur le lit mortuaire. [...] Précisément parce que nous ne devons plus le revoir je le contemple longuement.» But, whatever M. Gide's apparent interest in his characters, they only exist for the ideas which they fulfil for him, and for this reason they are curiously unreal to us. They are never living enough for the reader to forget the printed page and merge his identity in theirs ; they seem always to be conscious of the audience — an audience consisting of M. Gide in a self-critical capacity — and this gives to their doings a certain remoteness and to M. Gide's own transparent and flexible writing only too often the air of an extremely able piece of reporting. Morally, the characters in this book divide up into three classes, the *forts*, who have specific vices (notably sexual inversion), the *faibles*, who suffer from mental conflicts (Armand Vedel from a serious inferiority-complex, La Pérouse from suicidal mania, Boris from nervousness induced by onanism), and the *bourgeois*, who are simply *platement bourgeois*. Almost all the adolescents, of whom there are so many in this book, are vicious in some way. This preoccupation with vice and with the abnormal is, of course, a necessary consequence of M. Gide's method. It is not only that for a mind occupied with possibilities, the possibilities that are farthest removed from the «normal», are the most attractive — since the «normal» is nothing but the neutral stuff a divergence from which constitutes the possibility. The reasons go somewhat deeper than this. M. Gide, as we have said, is not endeavouring to imitate reality, or even, to use a less question-begging phrase, to reconstruct reality on another framework of reference. What he is really engaged with are ideas of relationships. The idea of a relationship which can be called a normal or ordinary relationship is of little interest, though the relationship itself, if it is rendered or given its peculiar individuality and completeness by the artist, may be of surpassing interest. Such a rendering is not M. Gide's aim — he is concerned with ideas of relationships, and after the reader has closed his book, it is the ideas of the relationships that remain with him. The characters do not live, the period, as we have said, is uncertain, the Swiss mountains are perfunctory white peaks, and the Paris, which seems to have a little more reality — that Paris of the Luxembourg Gardens, cheap hotels, plane-trees, dusty sunlight, Latin Quarter hats, and the odour of stale cigar-smoke — may very well be a sympathetic response of the reader's memory. But the ideas of the relationships are definite in our minds as they were in the author's. The writer of the ordinary shocker finds his material in what is curious or unusual in events, the writer of the intellectual shocker has to have recourse to what is curious and unusual in relationships ; and to furnish out a cabinet of intellectual curiosities such as this of M. Gide's what we call for convenience the abnormal is absolutely

necessary. It must be added that in this melodramatic kind M. Gide has some *trouvailles* — the curious behaviour and conversation — a kind of mutual exhibitionism — of the young people at the wedding party at the old pastor's house, the scene where Armand Vedel locks Bernard into Sarah's bedroom. These have strangeness, a horrible fascination, and a kind of power.

But it is time to turn our attention to Édouard and his views on the novel ; as for any further account of the plot of this book, two remarks of his will dispense us from this task : « Mon roman n'a pas de sujet », and « "Pourrait être continué" ... c'est sur ces mots que je voudrais terminer mes *Faux-Monnayeurs*. »

« Je voudrais un roman », Édouard says, « qui serait à la fois aussi vrai, et aussi éloigné de la réalité, aussi particulier et aussi général à la fois, aussi humain et aussi fictif, qu'*Athalie*, que *Tartuffe* ou que *Cinna*. » Remembering that the novel of which Édouard is speaking is *Les Faux-Monnayeurs*, we may perhaps interpret the present book as M. Gide's attempt to supply this want of Édouard's — in which case we may suggest that it suffers from the defects commonly attributed to indirect wish-fulfilments. For though its assortment of fantasy and realism, subtleties of psychology and improbabilities of plot, are clearly related to Édouard's formula, the whole does not exist as a work of art. And the reason is probably to be found in the fact that Édouard (with M. Gide), as is evidenced by this very passage, starts from an entirely intellectual concept, is engaged in the endeavour to give artistic form to what exists in his mind first of all as a general notion, or ideas, the idea of the qualities and method which he would like his novel to have. It wants to concentrate on these until they are determined so finally that experience will proceed of itself and almost casually to fill the mould provided. One need hardly emphasize that this is the intellectual's and not the creator's view and that the writer who settles to the labour of secreting from the material of experience the stuff of a living art is engaged on infinitely more precise and particular problems. Édouard's notebook is filled with discussions and considerations of the idea of his novel instead of drafts for the actual work, and M. Gide, too, just as he is interested in the ideas of relationships, is more interested in the idea of his novel than in the novel itself. M. Gide's principal interest is ideas. « Les idées [...], les idées, je vous l'avoue, m'intéressent plus que les hommes ; m'intéressent par-dessus tout », says his spokesman, Édouard. We ought therefore to consider *Les Faux-Monnayeurs* principally with relation to its ideas, for it is full of ideas ; all the characters, even, have ideas, just as Balzac's characters are all said to have genius. But the trouble about all these ideas, which are ultimately M. Gide's ideas, is that they are of a kind which seems to us not the most important kind of ideas ; they proceed entirely

from the intellect, and are not nourished from the profound sub-conscious sources that give ideas which are really important — the ideas of a Dostoevsky or a Nietzsche, for example — their mutual cohesion and their power. The ideas of these writers are part of their personality, as much *theirs* as the shape of their noses or the character of their handwriting. But M. Gide's ideas are something almost external to him, something that he is interested in, as Édouard says. His alert and subtle intellect plays with all the numerous and contradictory possibilities that present themselves to him, and what is personal to M. Gide is less the nature of these tendencies and currents of doctrine than his way of committing himself to all without finally committing himself to any. Some part of him always remains detached, an ironic spectator of these voyages of the mind, and it is curious to observe how this attitude characterizes both his method and his puppets: the introspection and self-mistrust of so many of the characters in this book is significant, and is very comparable with the continual glances with which M. Gide, standing aside, observes their actions. «Quoi que je dise ou fasse, toujours une partie de moi reste en arrière, qui regarde l'autre se compromettre, qui l'observe, qui se fiche d'elle et la siffle, ou qui l'applaudit. Quand on est ainsi divisé, comment veux-tu qu'on soit sincère ?», says Armand. M. Gide is continually divided. But in the result, his work, judged by the standards by which he would like it to be judged, and which are the only standards appropriate to a writer of his distinction, is not «situated»; it has no point of view, or rather it has too many points of view, an on too many subjects, and they are points of view and nothing more. We remain in the intellectual market-place, the *carrefour* of intersecting streets that lead in so many directions, a place frequented by the presence and the memory of distinguished strangers, a place of passage which offers no inducement to permanent residence, though it is interesting to stand for a moment and watch the busy streams of traffic. Let us turn from this contemplation and descend into the cave of Proust.

◆ GIANFRANCO RUBINO : *GIDE. IL MOVIMENTO E L'IMMOBILITÀ*
(Rome : Luciano Lucarini, 1979, coll. «L'Esagono», 24 x 17 cm, 223 pp.).

Voici quelque temps, de façon convergente et complémentaire, Pierre Mason étudiait la thématique du voyage et Josette Borrás Dunand celle du temps dans l'œuvre de Gide, tandis que Gianfranco Rubino s'attachait à mettre en évidence les principes d'une structure cinétique régissant son monde imaginaire. Dans son ouvrage, malheureusement réservé à ceux qui lisent l'italien, G. Rubino a d'emblée considéré l'ensemble de l'œuvre gidienne comme un «corpus dense», l'a saisi à bras le corps dans sa totalité, et dans le sillage des travaux de Georges Poulet, Jean-Pierre Richard, René Girard et Roger Bastide, il a mis en place un parcours d'interprétations, ou plus exactement tout un circuit de schémas vectoriels, nourri de citations et de références, qui reste très ouvert et problématique en dépit de ses ambitions totalisantes : les notions mises en œuvre et les outils théoriques sont avant tout des instruments pour sonder et éclairer quelques modalités des relations spécifiques entre une écriture, un univers imaginaire et le monde intérieur d'un écrivain.

A l'origine de la trajectoire gidienne, il y a cette fracture du Paradis qui rompt l'unité primordiale de l'essence et de l'existence : l'individu est né, et avec lui le mouvement. Désormais Narcisse tendra vers la reconquête de l'harmonie perdue tout en prenant conscience que l'immobilité est une figure de la mort. Mais la mobilité elle-même reste sous le signe de l'ambivalence, oscillant entre la positivité d'un nomadisme qui enrichit et la négativité de l'errance et de la dérive. *Le Voyage d'Urien* et surtout *Les Nourritures terrestres* mettent en évidence que, ce qui compte avant tout, c'est l'élan et non le but, le mouvement libérateur qui dilate le moi tendu vers la conquête du monde extérieur. D'où l'importance capitale des voyages, des déplacements qui rythment toutes les œuvres postérieures et révèlent les personnages à eux-mêmes. Cependant le mouvement risque toujours d'aboutir à la fragmentation d'instantants et surtout à celle du moi, et s'impose le besoin de la halte, du port, du retour. Ainsi s'institue un rythme binaire, d'expansion et de contraction, qui règle l'écriture comme l'existence de Gide : après le voyage vient le temps du renoncement au voyage ; après le désert, l'oasis ; après la mer, le port. De là dérive toute une thématique, du jardin clos et de la route, de l'ombre et de la

lumière, de l'humanisme et de l'individualisme entre autres. L'équilibre vital impose de préserver la mobilité de l'être comme valeur suprême, à condition de contre-balancer l'aspiration à la dilatation, à se perdre dans la vie élémentaire, par un effort de cohésion et de concentration sur soi.

Si Gide recourt aux métaphores de la profondeur pour étudier les mouvements internes de ses personnages, il faut prendre garde que sa psychologie n'est pas introspective, mais expérimentale. C'est pourquoi la «profondeur» de ses personnages est envisagée de façon plutôt horizontale que verticale, afin de préserver la possibilité d'un retour ou d'une réversibilité des processus. Ainsi se constituent toute progression et tout progrès. La route est métaphore de la pensée, des *Nourritures terrestres* à *Thésée*. Mais là encore, les oscillations règlent cet univers imaginaire : la plaine constitue un appel à l'effusion du moi, mais elle peut aussi être marécage où l'on s'enlise, de même que le désert peut être un lieu de mirages. En fait, le moi a besoin de points d'appui pour se manifester : branches, rocs, jardins, car il n'y a pas de stimulation sans résistance à l'obstacle. Et l'épaisseur doue de mystère le monde visible, une épaisseur qui ne se laisse guère pénétrer que de façon indirecte, souvent par hasard ou de façon clandestine. Le moi gidién en effleure la surface jusqu'à trouver la faille, et le voyeurisme, les portes prennent une importance capitale dans son univers. Certes, l'angélisme ou l'ascétisme pourraient permettre d'échapper au labyrinthe, mais l'ascension présente autant de risques que la descente dans le gouffre, si elle sert à fuir le réel et non à le contempler et à le connaître.

Dans la dynamique de la structure cinétique des œuvres de Gide, l'impulsion primordiale est donnée par un besoin de dilatation, né de la conscience d'être enfermé, qui rend nécessaire un voyage initiatique où se succèdent départs et retours. Mais à côté des «subtils» et des prodiges qui partent à l'aventure, les «crustacés» se murent dans leurs protections et leurs défenses. Avoir empêche d'être, et la morale se fait carcan. Cependant, pour éviter les parcours suicidaires, la mémoire constitue un facteur d'équilibre du moi, et les héros gidiens doivent se forger une morale. Car la volonté est nécessaire pour empêcher l'être de se volatiliser. Ainsi liberté et discipline, instinct et morale, nature et culture, enthousiasme et raison, expansion et concentration forment autant de polarités contrastées qui pourtant doivent déterminer une manifestation unique.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, la méthode de pénétration réfractée préside à l'étude des rapports interpersonnels et à celle de la place et de la fonction du secret dans l'univers de Gide. Le schéma du «désir triangulaire» proposé par René Girard permet de rendre compte des relations complexes qu'entretiennent la plupart de ses héros, que le médiateur soit un livre, une

culture, ou un personnage. Au départ de la quête, on trouve fréquemment le refus d'une culture, des livres, et l'influence décisive d'un initiateur. Ainsi, dans *Les Nourritures terrestres*, l'auteur transmet à Nathanaël l'expérience née de l'influence de Ménalque au moyen d'un livre qui désavoue tous les livres. Lafcadio lui-même n'a pas une conscience aussi souveraine qu'il se plaît à le croire, et ses oncles, Protos et la nostalgie du père jouent tour à tour le rôle de médiateur. Mais aucun influenceur n'est clos sur lui-même, et se multiplient les médiations croisées dans les relations de maître à élève (Lafcadio-Julius, Ménalque-Michel, etc.), car l'intermédiaire instrumental joue aussi le rôle de reflet spéculaire de soi. Édouard, comme le moi gidien, est chroniquement insuffisant et il a constamment besoin de révélateurs, oscillant entre ses mouvements d'égoïsme et de sympathie. En définitive, tout magistère est illusoire et il n'existe pas de personnage qui ne soit débiteur d'un autre. Cette réversibilité généralisée ne s'accorde pas toujours avec la réputation d'un Gide maître de l'individualisme, mais il faut voir que son originalité consiste dans la spécificité d'une trajectoire plutôt que dans un code personnel péremptoire, et qu'écrire fut pour lui un moyen de s'expérimenter plutôt que d'enseigner. D'où son langage indirect qui révèle les failles de tout conseil et de tout programme.

Le chapitre consacré à la thématique du secret n'échappe pas à un certain flou, en partie sans doute à cause de l'extension que G. Rubino donne à cette notion. Selon lui, le secret omniprésent et multiforme dans l'œuvre gidienne, dans les objectifs comme dans les objets, les messages, les atmosphères, les temps et les lieux, la conscience des personnages. En lui-même, le secret ne recouvre souvent que vide et que néant, comme le montrent *Le Voyage d'Urien* ou *El Hadj*. Mais c'est lui qui crée ou entretient le stimulus, la tension vers la connaissance, qui régit la conscience de soi et d'autrui. Si, selon le code herméneutique, le résultat de la narration est frustrant ou démystifiant, le mouvement qu'engendre la recherche du secret provoque toute une gamme d'échanges entre un dedans et un dehors. En définitive, le secret est tout à la fois présumé et nié. Car si Gide parle fréquemment d'une «seconde réalité», il n'est nullement un visionnaire, et contrairement au monde de Proust, lorsque les apparences s'écroulent, elles ne révèlent souvent que le vide. La positivité du secret tient donc avant tout à son rôle psychologique, à la part qu'il prend dans la formation de la personnalité. Laisser pénétrer son secret, c'est risquer l'autonomie du moi. Pénétrer son propre secret est en revanche une thérapie nécessaire. Dans l'immanence du monde gidien, le secret n'est que le stimulus de l'action, de la mise à l'épreuve du monde sensible, le signe que l'infinité du désir excède le monde visible et la personnalité même du sujet.

On comprend qu'un tel essai reste ouvert et ne saurait avoir de conclusion. Celle-ci est remplacée par une apostille dans laquelle G. Rubino reprend la notion de réversibilité pour en déduire la dissolution des rapports certains dans l'univers gidien, et donc la mise en question de la notion même de parcours dans un espace privé de points de référence, et de la communication puisque les relations restent toujours obliques. En appendice figure un essai déjà publié en 1970, présentant un parallèle entre Gide et Malraux, qui finit par privilégier la modernité d'un Gide, au projet moins ambitieux, mais qui a su préserver son mouvement d'oscillation et la possibilité de nouveaux départs.

[ALAIN GOULET]

◆ *FRAGE UND ANTWORT. INTERVIEWS MIT THOMAS MANN (1909-1955)*, publiés par VOLKMAR HANSEN et GERT HEINE (Hambourg : Albrecht Knaus, 1983).

Publier en langue allemande toute une suite d'interviews que Thomas Mann donna à des journalistes du monde entier est une entreprise qui ne peut que susciter la curiosité et permettre parfois de se faire une idée précise des sentiments éprouvés par l'écrivain allemand à l'égard de ses collègues. En effet, l'interview n'est pas encore conçue comme un exercice de philosophie personnelle, mais bien comme le prolongement d'une agréable conversation au coin du feu.

Ainsi, au tournant de l'une de ces conversations, Thomas Mann n'a point manqué de souligner l'importance qu'il accorde à André Gide dans la littérature moderne. Une chose est certaine : si Gide éprouva un intérêt constant pour les œuvres venues d'Outre-Rhin, Thomas Mann n'hésita pas non plus à mettre l'accent sur l'influence que la littérature française exerça sur sa pensée. Dans l'interview accordée à Félix Bertaux en juin 1925 et publiée le 26 janvier 1926 dans *Les Nouvelles littéraires*, il insiste justement sur le rôle qu'a pu jouer la découverte de l'œuvre de Gide, de celle de Charles-Louis Philippe, dans une réflexion sur la forme romanesque qu'il avoue n'avoir pas osé entreprendre de lui-même (p. 89) ! Répondant aux questions de Wilhelm Emanuel Süskind, questions posées à l'occasion de la parution de l'essai de Klaus Mann sur *Les Nouveaux Parents (Die neuen Eltern)*, Thomas Mann se lance dans une longue analyse de l'évolution connue par les rapports parents-enfants depuis la première guerre mondiale (texte paru dans *Ubu* [Berlin] en août 1926) et, brusquement, il cite en exemple de ce relâchement des valeurs morales dans la jeunesse, de ce «goût pour tout ce qui est excessif» («Lust am Exzesshaften»), la France, ce pays qui fait partie des plus «conservateurs» en ce domaine, et André Gide. Il déclare alors qu'il ne considère pas cet écrivain com-

me un auteur avide de suivre une mode littéraire en propageant l'immoralisme, mais qu'il le juge comme étant l'un des représentants d'une «révolution analytique» qui, partie de la Russie, a traversé l'Europe pour trouver en France ses plus parfaits défenseurs (p. 97). Avec beaucoup d'habileté et une certaine fermeté, Thomas Mann prend ses distances vis-à-vis de Klaus Mann, son fils, et d'André Gide, tout en rappelant l'importance de ce dernier dans la littérature européenne. Et, dans l'interview qu'il donne à Louis Durieux pour *Comœdia* et qui paraîtra le 31 janvier 1928, il revient sur cette pensée analytique qu'il découvre tant chez Valéry que chez Gide (p. 123). Il parle des *Faux-Monnayeurs* comme de l'un des livres français qu'il lit le plus volontiers. Mais quand, à la suite de cette remarque, Louis Durieux tente d'obtenir de l'écrivain un jugement sur l'œuvre de François Porché, *L'Amour qui n'ose pas dire son nom*, et lui rappelle que François Porché proteste contre l'utilisation littéraire de l'homosexualité, Thomas Mann «sourit» et revient, après une courte réflexion sur l'homosexualité qui lui semble être considérée en 1928 surtout comme un cas pathologique, sur *Les Faux-Monnayeurs* en déclarant qu'il y a, dans le livre de Gide, de très beaux passages qui le touchent profondément. Cette courte phrase, qui n'est point une réponse à Louis Durieux, devra être versée au dossier que vient d'ouvrir largement la publication des *Tagebücher* en ce qui concerne les rapports de Thomas Mann avec l'homosexualité.

Dans la *Vossische Zeitung* (Berlin) du 13 novembre 1929, il est interrogé par Karl Jundt. Il vient d'obtenir le prix Nobel de Littérature, ce qui l'amène à dire que des écrivains comme Galsworthy, Gide et Gorki auraient tout autant mérité ce prix (p. 153). Dans une conversation menée avec Corrado Pizzinelli pour le journal milanais *Sera* (1^{er} août 1947), il parlera encore de Gide, de Shaw et de lui-même comme des trois grands écrivains encore en vie (p. 282). A noter par ailleurs que Thomas Mann ne manque pas, à l'occasion, de rappeler l'importance de Gide dans la réflexion sur la religion. Dès le 15 juin 1930, il est possible de lire, dans l'article de Manfred George paru dans la *Neue Leipziger Zeitung*, combien l'œuvre de Gide et les travaux de Shaw lui paraissent proches de ses propres efforts en ce domaine (p. 164). Et c'est finalement dans l'interview donnée à Vera Volmare pour *Les Nouvelles littéraires* du 18 mai 1950 que Thomas Mann résume son intérêt pour *Les Faux-Monnayeurs* et la technique romanesque de Gide (p. 323).

Cet ensemble de jugements est loin d'être négligeable. Il laisse percevoir, derrière l'aspect purement allusif de l'interview, une attitude faite de constante attention, mais aussi d'une certaine réserve vis-à-vis d'un romancier qui a su, en plus de méthodes d'écriture susceptibles de passionner l'auteur des *Buddenbrooks*, attirer l'attention de la jeunesse et ainsi rester proche d'une

génération devant laquelle Thomas Mann éprouve les mêmes malaises amusés que le père face au fils.

[CLAUDE FOUCART]

♦ ERNEST SEILLIÈRE : *ANDRÉ GIDE MORALISTE* (S.l.n.d. [Paris, 1934], 27 x 21 cm, [4] - IV - 184 pp.).*

Ce n'est pas seulement sa rareté qui fait l'intérêt du livre d'Ernest Seillière, polygraphe de l'entre-deux-guerres, mais encore le fait que, écrit en 1934 **, alors que l'œuvre de Gide connaissait son rayonnement le plus grand, il représente bien les ambitions et les limites d'un certain type de critique littéraire en voie d'essoufflement, inhibée en face d'une œuvre qui la déconcerte et sur laquelle ses instruments s'avèrent inopérants. Que le genre romanesque ait évolué plus vite que beaucoup de ses lecteurs, c'est ce qui apparaît ici, et explique qu'un critique confirmé, auteur d'une soixantaine d'ouvrages sur Gobineau, Léon Bloy, Montaigne, Proust, George Sand, etc., ne parvienne pas à dominer l'œuvre de Gide et, dominé par lui, en soit réduit à n'en donner qu'une simple lecture linéaire : se plaçant à la remorque des récits et des intrigues, il ne leur apporte que des coups d'épingle épisodiques ; appuyé sur une doctrine jugée irréfutable, il les condamne sans les connaître, sans en avoir pénétré la structure profonde.

Peut-être est-ce la conscience de cette faiblesse qui l'engagea à ne donner à son étude « qu'une publicité restreinte, au profit de [s]es amis et fidèles lecteurs » : simplement dactylographiée, elle dut avoir une diffusion confidentielle, et ne paraît pas avoir été recensée jusqu'à présent par aucune bibliographie.

Mais cette faiblesse entraîne aussi la nôtre, en ce sens qu'il est presque impossible de donner une vision synthétique d'une étude aussi éparpillée, tout comme il serait déraisonnable d'en reprendre point par point tous les éléments pour les réfuter — ou les approuver, car Ernest Seillière, malgré ses préventions, sait parfois comprendre son sujet.

Tout en suivant rigoureusement l'ordre de parution des ouvrages de Gide,

* Vol. dactylographié, ronéoté à un petit nombre d'exemplaires qu'on rencontre rarement chez les libraires d'occasion (nous remercions chaleureusement notre ami Christian Vuichoud de nous en avoir procuré un). Une note, p. III, précise que l'auteur a été « engagé à ne donner présentement à cette étude qu'une publicité restreinte, au profit de mes amis et fidèles lecteurs à qui je dédie mon essai ». Le baron Ernest Seillière (1866-1957), polytechnicien qui fit ses études à l'université de Heidelberg, a laissé de nombreux écrits : une soixantaine de volumes, de 1903 (*Le Comte de Gobineau*) à 1936 (*Léon Bloy, psychologie d'un mystique*)...

** On peut inférer cette date d'une note de la p. 138 du livre. [Cl. M.]

il s'efforce de leur appliquer une grille de lecture qui permet de les regrouper autour de trois grandes périodes. Pour lui, en effet, sévit depuis deux siècles en Europe la religion du Naturisme mystique, qu'il divise en quatre branches : le mysticisme racial, le mysticisme esthétique, le mysticisme social dont Rousseau est le représentant, et le mysticisme passionnel illustré principalement par Stendhal ; ce dernier type a pour fonction de justifier, non sans mauvaise foi, les passions considérées comme filles de la Nature ; c'est ainsi que, pour Seillière, George Sand a entrepris de légitimer l'adultère féminin, Baudelaire « l'anomalie féminine » (?), et qu'il ne restait plus à Proust et à Gide qu'à légitimer « l'anomalie masculine ».

Mais ce mysticisme passionnel peut lui-même prendre deux visages, selon que l'élan vital qui l'anime est plus ou moins égoïste et brutal, stendhalien dans sa forme la plus conquérante, rousseauiste lorsqu'il se rapproche du mysticisme chrétien. Ce sont là des principes que le baron Seillière semble considérer comme rigoureux et universels, mais qui ne vont pas sans quelque confusion entre ces diverses étiquettes auxquelles certains écrivains s'avèrent rebelles. Aussi, paradoxalement, c'est en appliquant à Gide cet instrument émoussé qu'il espère lui rendre son acuité : *« J'ai l'espoir que l'examen de la prédication morale de M. Gide pourra jeter à son tour quelque lumière sur ces difficiles problèmes de discrimination psychologique, et je scruterai donc successivement les deux tendances dans son œuvre, en respectant l'ordre chronologique selon lequel on les a vues successivement s'affirmer : beylisme d'abord et rousseauisme plus tard. »*

C'est dire que, de Gide lui-même, son critique ne veut connaître ici que le pasteur protestant, et que bien souvent le petit garçon lui file entre les doigts. A ce propos, trois remarques :

— la première est que, comme nous l'avons dit, il est bien difficile d'entrer dans le domaine de Gide les yeux fermés, et que le point de vue de l'art, dont il rappela l'importance, est malheureusement bien mal utilisé ici ;

— la deuxième tient au fait que Gide est supposé parler comme un prédicateur, c'est-à-dire sans détours excessifs, et que des textes tels qu'*Amyntas* et *Si le grain ne meurt* sont alors considérés comme d'irréfutables pièces à conviction ;

— la troisième tire la morale des deux premières : au fond, Seillière et ses contemporains n'avaient pas tort de poser le problème en ces termes : respectant la littérature, ils ne pouvaient concevoir qu'elle ne délivrât pas un message, et allaient donc directement le chercher. Le malheur vient de ce que leur méthode valait pour Bourget ou Barrès, mais non pour un Gide dont il faut souligner une fois de plus la modernité. Et c'est donc nous, lecteurs faussement frivoles, qui, en détaillant les boutons de manchette de Carola ou en sui-

vant sur un calendrier la chronologie de *La Symphonie pastorale*, avons les moyens de découvrir ce message, à condition de ne pas nous arrêter en chemin.

Donc, deux tendances dans l'œuvre de Gide, qui aboutissent finalement à trois périodes :

— la première, celle de la morale de « l'énergie audacieuse », recouvre les premiers écrits jusqu'aux *Caves* et à *Œdipe* ;

— la deuxième, celle de « la morale rousseauiste du sentiment », serait centrée sur le retour provisoire de Gide au christianisme sous l'influence de la guerre de 1914-18, avec *La Porte étroite*, *Numquid et tu...?* et *La Symphonie pastorale* ;

— enfin Gide, revenu à ses tendances passionnelles, entreprend de les légitimer d'une manière moins agressive que dans *L'Immoraliste* par exemple et, dans une sorte de synthèse des deux précédents mouvements, s'efforce d'établir une « morale courtoise » en l'honneur du désintéressement qui triomphe dans *Les Faux-Monnayeurs*.

On le voit, une telle lecture de Gide repose sur la méconnaissance d'une de ses caractéristiques essentielles, son amour des extrêmes qui lui permettait de cultiver les points de vue les plus opposés sans en privilégier aucun : ranger *L'Immoraliste* dans la rubrique « stendhalienne » revient à négliger l'ironie qui pèse sur le personnage de Michel et empêche Gide de trop se complaire en lui ; considérer la *Symphonie* comme « rousseauiste », c'est tout autant s'aveugler sur l'anticléricalisme dont le pasteur, et Jacques plus encore, font les frais.

Malheureusement, cette méconnaissance se retrouve dans le détail de l'analyse, et en fausse toutes les données. E. Seillière n'envisage jamais qu'un personnage puisse ne pas être le porte-parole de son auteur, et les propos de Julius comme ceux de Lafcadio, d'Édouard comme de Passavant, sont retenus comme des assertions de Gide lui-même. C'en est donc fait de l'ambiguïté gidienne, de l'humour également ; tout ce qui déconcerte est jugé suspect, écarté au profit de la doctrine supposée ; ainsi, à propos de *Paludes* : « Déjà voici poindre l'acte libre, plus tard nommé l'acte gratuit et qui, malgré ses prétentions à l'illogisme, est bien le couronnement logique de la morale stendhalienne ou nietzschéenne d'abord élaborée par M. Gide. Ses diverses soties auront pour rôle d'en faire accepter la théorie sans soulever de protestations de la part du bon sens. »

Et le *Prométhée* se voit qualifier de « plaisanterie de rapins » !

De même, dans les *Nourritures*, c'est le récit de Ménélaque, dont nous savons avec quelle prudence il faut le manier, que le critique retient, en raison de son ton hautain qui le lui fait prendre pour une profession de foi ; aussi, à

propos du désir de Ménalque d'entraîner un enfant sur les routes, il croit bon de s'indigner : *«Ce n'est qu'une allégorie, et l'Afrique pouvait avoir alors de ces tolérances. Mais nos codes européens ont des mots précis pour qualifier des actes de cette sorte et Wilde en a su quelque chose. Que nous voilà donc loin, en tout cas, des impressions familiales si saines que l'adolescent sagement élevé recueillit chez des paysans protestants du Midi de la France !»*

On l'aura compris, le baron Seillière n'est pas précisément de tendance progressiste, et l'essentiel de son propos consiste à relever, pour les condamner, tous les fragments, quel que soit leur contexte, où s'écorche son sens de l'ordre et de la raison. De cette manière, Geneviève, héroïne de *L'École des Femmes*, est traitée de «petite pécore», et il est rappelé à Éveline que «la vie en société, qui est le mode d'existence de l'espèce humaine, impose de se satisfaire sur bien des points de l'apparence». De même, l'enthousiasme de Gide devant les populations congolaises s'attire cette réplique : *«Non, les tribus nègres ne sont pas tout amour, et si on les eût abordées autrement qu'avec un armement très supérieur et manié par la discipline militaire éclairée de nos races, elles n'auraient pas fait grand accueil à leurs visiteurs blancs.»*

C'est pour cette raison sans doute que l'homosexualité constitue un des thèmes majeurs de cette étude, le secret qu'elle s'efforce de débusquer même là où il ne se trouve pas. On a donc droit à une longue analyse de *Corydon*, sans que soit jamais prononcé «le nom grec de l'anomalie que je préfère ne pas répéter» : ce livre, nous dit Seillière, est marqué par une résurrection du romanesque platonicien dont *Les Faux-Monnayeurs* sont le prolongement : du coup, il n'est plus question que des intrigues «louches», celles d'Édouard et d'Olivier, d'Édouard et de Bernard, d'Olivier et de Passavant, la complexité de la structure générale, qui relativise chaque personnage, étant négligée. S'obstinant à trouver dans ce roman une illustration de sa théorie sur le naturalisme mystique, le critique en vient à traiter Sophroniska comme un porte-pa-
role de Gide. Et l'on débouche finalement sur ce jugement assez inquiétant : *«L'anarchie est assurément une pulsion "naturelle" chez un certain nombre d'individus. [...] En revanche, les actes auxquels tendent et entraînent les anomalies ne sont pas "naturels" puisque la nature y a mis des obstacles évidents, obstacles physiques et même psychiques [...]. A mon sens, le code doit donc se contenter [...] de réprimer les crimes ou délits de droit commun dont l'anomalie fut la cause : détournements de mineurs, outrages publics à la pudeur [...] ; on laissera pour le surplus l'opinion publique aller plus loin dans la répression que les tribunaux, et par là faciliter préventivement leur tâche.»*

Il serait facile d'ironiser aujourd'hui sur toutes les marques d'incompréhension dont nous n'avons relevé ici que quelques exemples. Ce serait cependant injuste, car ce livre traduit, malgré d'évidentes réticences, un effort réel pour

apprécier une œuvre dont l'importance ne pouvait plus être niée. Ernest Seillière n'apprécie pas Gide, il n'est pourtant pas malhonnête envers lui, comme le furent Massis et ses émules, et sa maladresse est plutôt le reflet des difficultés que devait alors éprouver le public en découvrant cet écrivain aussi célèbre que mal compris. En retour, on mesure mieux dans quel climat il dut travailler, et combien Proust avait raison d'affirmer que c'est le sort des grandes œuvres de susciter, après coup, le public qu'elles méritent.

[P. M.]

♦ **CHRISTIAN BIET, JEAN-PAUL BRIGHELLI, JEAN-LUC RISPAIL :** *XX^e SIÈCLE* (Paris : Magnard, coll. «Textes et Contextes», 1983, 26 x 18 cm, 930 pp.).

On attendait avec curiosité le dernier volume de la série *Textes et Contextes* destinée aux élèves du second cycle des lycées et réalisée par un groupe d'agrégés de lettres modernes. La parution d'un nouveau manuel scolaire est en effet un test significatif de l'importance attribuée à chaque écrivain, et lorsqu'il s'agit du XX^e siècle, les sensibilités et les partis pris sont particulièrement en éveil pour soupeser la quantité de pages allouée à tel auteur favori, et pour la comparer à celle qui est accordée à tel autre, jugé comme un possible rival.

Nous avons nous-même déjà sacrifié dans le *BAAG* (v. n° 48, p. 607) à ce jeu innocent et finalement moins mesquin qu'il n'y paraît, puisque de ce genre d'ouvrages, et pour plusieurs générations d'élèves (qu'on songe à la place du «Lagarde et Michard» dans la culture française des trente dernières années...), dépend l'image de marque des écrivains, ainsi que le plus ou moins grand empressement avec lequel ils seront lus.

De plus, cette collection a reçu un accueil très favorable de l'ensemble de la presse, saluée avec beaucoup plus d'éclat qu'il n'est habituel pour des ouvrages de ce type. Cela tient à diverses raisons, dont une au moins doit être exposée si l'on veut permettre au lecteur d'apprécier de façon juste la portée des renseignements qui vont suivre : l'originalité de cette collection tient en effet en grande partie à son souci de ne pas présenter les écrivains et leurs œuvres comme des phénomènes isolés, mais au contraire de les réinsérer le plus possible dans leur contexte historique, sociologique, artistique, en favorisant le rapprochement entre auteurs d'une même période ou d'un même courant de pensée, n'hésitant pas pour cela à faire appel aux littératures étrangères, ainsi qu'à la peinture, la musique, la photographie, etc.. A titre d'exemple, deux pages placées sous l'invocation — et le titre — du *Mythe de Sisyphe* de Camus contiennent en réalité des extraits de Gide, Milan Kundera, Maurice Blanchot et Alexandre Vialatte. Il est donc beaucoup plus difficile, dans ces

conditions, d'apprécier la place faite à un écrivain, ses textes étant souvent éparpillés, utilisés comme documents, et surtout ne correspondant pas forcément à leur nombre, à la quantité de pages où s'affirme sa présence : sur 12 pages officiellement consacrées à Proust, 4 sont occupées par des critiques de son œuvre.

Ce procédé risque d'ailleurs, à notre avis, d'entraîner des confusions fâcheuses dans l'esprit d'élèves pour qui la chronologie des auteurs et la paternité des œuvres ne sont pas évidentes ; de plus, les extraits figurent désormais moins pour leur valeur intrinsèque que comme simples témoignages d'un phénomène d'ordre historique ; ce changement, qui dans son principe marque un progrès incontestable par rapport aux précédentes collections, risque de se pervertir par l'insistance avec laquelle il est mis en pratique. Notons également qu'il a pour conséquence de privilégier les extraits d'inspiration dogmatique, manifestes d'un courant de pensée, et de délaisser quelque peu les intrigues romanesques.

Cela dit, un tel livre est d'une richesse difficilement épuisable, et il est à recommander à un public d'autant plus large qu'il ne sera pas scolaire...

Dans la masse grouillante d'informations que constituent ces 930 pages de textes et d'illustrations, Gide émerge donc à maintes reprises, et nous pouvons dire qu'il occupe même un terrain enviable par rapport à d'autres écrivains réduits à l'état d'îlots à la dérive ; sans faire une revue exhaustive, on peut en effet remarquer que Barrès n'a droit qu'à 5 pages, Claudel à 8, Jules Romains à 4, Roger Martin du Gard à 2, Francis Jammes à 1/2 ! Proust, le rival traditionnel de Gide, obtient donc en théorie une douzaine de pages, ce qui le met approximativement à égalité avec Camus et Malraux. Avec ses presque 18 pages effectives (auxquelles s'ajoutent 5 pages de commentaires et d'illustrations), Gide occupe donc une position remarquable ; surgissant en de multiples endroits du manuel, il confirme ici sa présence exceptionnelle dans ce XX^e siècle, présence qui ne paraît ici dépassée que par celle de Sartre.

Ajoutons cependant que, comme pour le *Petit Larousse*, les « sorties » signifient des « entrées » équivalentes en nombre, et que nous avons donc quelques bonnes surprises en ce qui concerne l'entourage de Gide : 6 pages sont consacrées aux auteurs de *Vers et Prose*, Pierre Herbart apparaît avec un extrait de *La Ligne de force*, et, pour la première fois, semble-t-il, dans un manuel scolaire, André Suarès avec son *Condottière* : que Michel Drouin se rassure, sa Cassandre commence à être entendue ! *La NRF* est aussi très présente, mais nous y reviendrons après avoir examiné la situation de son père fondateur.

Déjà, dans le tome précédent consacré au XIX^e siècle (1981, 512 pp.), figurait un extrait des *Nourritures* : dans le chapitre « Colonies », la description de Blidah, au Livre VII, voisinait avec celle qu'en donna Fromentin. Dans le

volume suivant, l'œuvre de Gide semble avoir été répartie en fonction de deux ou trois idées-force : l'invitation à la joie, l'acte gratuit, l'homosexualité. On a ainsi une première période qui mène des *Nourritures* aux *Caves*, la seconde centrée sur *Si le grain ne meurt* et *Les Faux-Monnayeurs* :

1. — extrait de *L'Immoraliste* (I, 2) : la «veillée d'armes» de Michel face à la maladie
 - en regard, deux extraits des *Nourritures* : les attentes (Livre I), les instants (Livre II)
 - extrait de *L'Immoraliste* (I, 6) : à Syracuse, reniement de la science et recherche du «nouvel être»
 - en regard, chapitre «Gide et Nietzsche», avec deux extraits de *Zarathoustra*
 - traduction de *L'Offrande lyrique* de Tagore : extrait de la préface de Gide (sur le secret qui mène à la joie)
 - en regard, extraits de Tagore traduits par Gide, Vielé-Griffin, Yeats et Pierre Jean Jouve
 - *Les Caves du Vatican* : la mort de Fleurissoire (V, 1 et 2)
 - en regard : un extrait du *Gide* de Ramon Fernandez, un extrait des *Frères Karamazov*
 - *Les Caves du Vatican* : le duo Julius-Lafcadio à propos de l'acte gratuit (V, 3)
 - en regard, un extrait d'*Érostrate* de Sartre, un extrait de *L'Homme révolté* de Camus
2. — traduction du *Typhon* de Conrad par Gide
 - *Si le grain ne meurt* : la première expérience homosexuelle avec Ali
 - en regard, des extraits des *Nourritures* (éloge de la faim), de *Si le grain* (le «secret de ressuscité») et des *Propos* d'Alain (il faut gouverner ses passions)
 - *Les Faux-Monnayeurs* (II, 3) : discussion entre Édouard et Bernard à propos de la réalité
 - en regard : Breton, *Premier Manifeste du Surréalisme*, sur les poncifs du roman réaliste
 - *Les Faux-Monnayeurs* (II, 6) : l'auteur juge ses personnages
 - en regard, extraits des *Faux-Monnayeurs* (III, 11 : Strouvillhou et son programme littéraire) et de Claude-Edmonde Magny (transformation du roman)

A ces deux massifs, il convient d'ajouter quelques collines éparses :

- en regard d'un extrait de *La Colline inspirée*, on trouve un passage d'«A propos des *Déracinés*»
- en regard de *Raboliot*, un passage de *L'Immoraliste* évoquant les ren-

contres de Michel et d'Alcide

— en regard des poèmes d'Henri Michaux, un extrait de la conférence non prononcée par Gide en 1941

— un passage du *Procès* traduit et adapté au théâtre par Gide et Jean-Louis Barrault

— un fragment du *Journal* (28 août 1940) sur *Le Procès*.

Il n'est pas sans intérêt de noter que tous ces textes sont illustrés de portraits et photographies de Gide (par J.-Ém. Blanche, 1912 ; photo de Gide à Biskra ; par Maurice Denis, 1892 ; par P.-A. Laurens, 1924 ; deux photos par Gisèle Freund).

L'extrait de *L'Immoraliste* qui fait pendant à *Raboliot* est pour sa part curieusement accompagné de la photo d'un adolescent nu, tirée du livre de Guy Hocquenghem, *Race d'Ep*. Nous relevons ce détail parce qu'il illustre bien une des caractéristiques du livre : sa franchise à l'égard du domaine sexuel le conduit en effet à aborder avec une netteté inhabituelle dans ce genre d'ouvrages l'importance de la question homosexuelle : ce mot figure dans l'index, et renvoie non seulement à Gide et à Proust, mais encore à P. Louÿs, J. Genet, R. Peyrefitte, V. Leduc, Y. Navarre, etc...

Signalons enfin les 6 pages réservées à *La NRF*, groupées selon trois périodes : celle de la fondation, avec des textes de Copeau, Ghéon et Schlumberger ; celle de l'entre-deux-guerres, avec Rivière, Thibaudet, Bonnard et Drieu La Rochelle ; celle de l'après-guerre, avec trois textes se rapportant à la mort de Gide (Arland, Paulhan et Schlumberger) et trois autres évoquant l'évolution récente (Picon, Arland et Lambrichs).

Pour conclure, nous proposons cet extrait de la notice biographique qui est consacrée à Gide dans le *Dictionnaire biographique des auteurs* qui accompagne et complète la série *Textes et Contextes* ; même si elle ne suscite pas notre adhésion totale, elle nous paraît avoir le mérite de présenter l'image de Gide sous un éclairage original, preuve qu'il figure encore parmi les auteurs sur lesquels on estime qu'il reste «quelque chose à dire».

«N'étant poussé par aucune nécessité matérielle, ne recherchant pas la notoriété, il ne cultiva son talent que pour répondre à une exigence intérieure personnelle, n'ayant rien à voir avec une quelconque ambition, à moins que ce ne fût encore pour lui la mise en scène dans la vie du double personnage que l'on retrouvera dans son œuvre où il mit toutes ses préoccupations intimes. Ceci d'ailleurs n'est pas uniquement propre à Gide, mais est essentiel chez lui, et détermine une absence de logique rendant impossible une classification de son œuvre. [...] D'une enfance marquée à l'entrée de la puberté par la mort de son père, au caractère quasi masculin, répressif et en même temps

lointain qu'il assigne à sa mère, se dessine la femme "distante et inaccessible à la sensualité", justifiant le mariage blanc avec sa cousine et l'homosexualité qu'il exprimera dans Corydon, qui sera le seul engagement durable qu'il ait vécu.»

[P. M.]

**NOUS PRIONS INSTAMMENT TOUS NOS ADHÉRENTS
DE S'ACQUITTER DE LEUR COTISATION 1984
DÈS RÉCEPTION DU PRÉSENT BULLETIN
(voir en dernière page)**

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

autographes Nous poursuivons la publication (commencée dans notre précédent numéro) de l'important ensemble de descriptions de lettres autographes de Gide, relevées dans d'anciens catalogues de marchands ou de ventes publiques, qu'ont bien voulu nous confier nos amis Jean Claude (Nancy) et Jean Heitz (Nice) :

-- L.a.s. à M. Tronche, s.l.n.d., 1 p. in-8. Au sujet de sa collection de *La NRF*. (Cat. Charavay 677, déc. 1948).

— L.a.s. à Tancrede de Visan, Cuverville, 1 p. in-4. «*Non, j'ai trop à dire sur Chopin pour pouvoir en parler convenablement à mon gré. Je ne me permettrai pas de ne pas travailler beaucoup cette conférence... Je voulais vous écrire au sujet du livre de M. Miéhouard...*». Et il explique pourquoi *La NRF* ne peut pas s'en occuper, car «*... c'est que je me propose d'en parler moi-même dans mon Journal...*». En P.S. : «*... Vous devriez bien tâcher de nous lever quelques abonnements, à présent que la revue s'affirme saine et gaillarde...*». (Cat. Morssen, oct. 1962).

— L.a.s. à Catulle Mendès, 10 mai 1901, 3 pp. gr. in-8. Il s'excuse du ton de sa préface pour *Le Roi Candaule* qu'il ne pouvait ne pas écrire malgré que son correspondant soit le seul parmi les critiques qui ait compris sa pièce : «*Certes, monsieur, votre nom, et votre nom seul, m'a fait quelque temps hésiter à publier cette préface... que l'incompréhension presque totale des autres critiques... n'a que trop justifiée...*». (Vente Hôtel Drouot, 22 mai 1939 ; cat. Morssen, oct. 1957). [V. Cl. Martin, *Répertoire*, où le fragment reproduit ne donne pas le même texte.]

— L.a.s. à Vallette, s.l.n.d. (1897), 2 pp. in-8. Il envoie à Vallette deux poèmes à faire paraître au *Mercure* : «*Est-il trop tard pour le prochain numéro de vous envoyer deux piécettes de vers... Si oui, gardez-les pour plus tard...*». [Il s'agit des poèmes intitulés «*Août*» et «*Septembre*» et réunis sous le titre «*Pour chanter deux mois d'un meilleur été*» dans le *Mercure de France* d'octobre 1897.] P.S. : «*Je vous serais obligé d'annoncer à votre catalogue le petit livre de moi, Feuilles de route, que vous venez de recevoir de Belgique...*». [V. J. Cotnam, *Bibliographie*, pp. 15-6. Cette lettre confirme la précision apportée par Jean Warmoes au sujet de la parution de

cet ouvrage. Date probable : septembre 1897.] (Cat. Les Argonautes, oct. 1980).

— L.a.s. à Vallette, Cuverville, 29 juin 1903, 3 pp. in-8. *«Pierre Louÿs se plaint qu'on lui ait envoyé un exemplaire de Prétextes dédié à Mademoiselle Mareillac. — Cela n'a pas, me direz-vous, grande importance, puisque Pierre Louÿs (dit-il) vous a renvoyé aussitôt l'exemplaire, mais comme il croit à une intentionnelle erreur cela fait un chichi assez embêtant... Si les Affaires n'étaient pas les Affaires, je vous écrirais une lettre moins embêtante...»* (Cat. Charavay 674, déc. 1947).

— L.a.s. à Alfred Vallette, Biskra, 16 décembre 1903, 3 pp. in-4. Remercie V. pour les renseignements qu'il lui donne au sujet de ses droits de traduction : *«... Mes ouvrages se vendent encore si peu que je n'y avais pas jusqu'à présent pris garde, je pensais d'ailleurs, en ne réclamant aucun droit, ne faire tort qu'à moi ; du moment que les droits du Mercure entrent en cause, si faibles soient-ils il ne m'appartient pas d'en faire fi...»* Il lui donne la liste des ouvrages déjà traduits en allemand, tchèque et polonais : *Philoctète, Traité du Narcisse, Prométhée mal enchainé*, articles sur Wilde, conférence sur *l'Influence...* *«... pour le cas spécial de Paludes, ne me souvenant plus du traité conclu entre nous, au sujet du livre je ne sais encore que répondre à la traductrice...»* (Cat. Bernard Loliée 4, nov. 1959).

— 5 l.a.s., 4 l.s., 1 carte post. a. s. à Halpérine-Kaminsky, 1923-1930, 11 pp., enveloppes. Correspondance relative aux traductions de H.-K. de Dostoïevski : les *Karamazov* et *L'Esprit souterrain*, et au *Dostoïevsky* de Gide. Intéressante discussion sur l'adaptation et la traduction. Le 24 nov. 1927, Gide explique qu'il ne peut se joindre à la protestation des écrivains en faveur des écrivains russes emprisonnés, il risquerait de compromettre *«irréremédiablement peut-être, un de mes meilleurs amis qui vient de rentrer à Petrograd et dont je m'étais fait le répondant afin d'obtenir pour lui une "mission" en France... Vous savez... combien sont surveillés les "retours d'Europe"...»* Il désirerait rencontrer Bounine pour qui il a une grande admiration. (Vente Hôtel Drouot, 14 avril 1975, Archives H.-K.).

— L.a.s. à Marcel Péguy, Roquebrune, 9 février 1925, 1 p. in-8. Gide attend encore de la librairie Gallimard les renseignements demandés sur la reprise des *Cahiers de la Quinzaine*. *«... Il va sans dire que je tiens à m'inscrire parmi vos abonnés (ou souscripteurs) quand ce ne serait qu'en souvenir de votre père...»* (Cat. H. Matarasso 9, juin 1936).

— L.a.s. à Jacques Schiffrin, 6 janvier 1948, 2 pp. in-8. *«Je voudrais emplier cette lettre uniquement d'affectueux messages de souhaits, de tendres souvenirs. J'ai été fort peu bien ces derniers temps et souvent il me semble que mon cœur ne bat plus que par sympathie... Mais il y a lieu de "parler af-*

fares".» Il s'agit de la préparation de *Morceaux choisis* américains auxquels travaille Schiffrin. Gide donne quelques indications sur les textes qu'il conviendrait d'y faire figurer : «... *M'est avis de ne donner rien de La Porte étroite, rien de Saül, rien de Candaule, rien des Faux-Monnayeurs, rien des Caves. De L'Immoraliste, seulement les 3 rencontres avec Ménalque, d'Œdipe le dialogue avec les 2 fils... Peut-être, en entier, Dindiki et, du coup, du Journal les passages se rapportant au sansonnet. Si vous donnez en entier Paludes et Thésée, cela cause un préjudice énorme à l'édition de l'œuvre séparée...*» Il s'inquiète de la question importante des traductions : «*Je pressens d'énormes difficultés — peut-être pas insurmontables. Espérons-le.*» (Cat. Saffroy 61, déc. 1968).

— L.a.s. à P. Brisson, fin février 1948, 1 p. in-8. Papier à en-tête de *Ides et Calendes*. Il doit revenir prochainement à Paris : «*Peut-être est-il déjà trop tard pour vous prier de ne pas annoncer mon retour dans Le Figaro... Tant pis ! Joie de pouvoir dire : à bientôt...*» (Cat. Saffroy 48, mai 1966).

— L.a.s. à M. A. Sinadino, à Alexandrie. Cuverville, 12 sept. 24, 1 p. 1/2 in-4, enveloppe. Il est désolé de ne pouvoir se rendre en Égypte : «... *Moi j'ai pris d'autres dispositions et m'appête à partir en Nov. pour un voyage en Afrique équatoriale. Que de regrets ! Ce beau projet peut-il être remis d'une année ?... Par contre je crois que cette année Paul Valéry accepterait volontiers, de sorte que, vous du moins, n'auriez pas à regretter mon absence...*» (Cat. Charavay, nov. 1960).

— L.a.s. à Paul Souday, Paris, 7 avril 1929, 2 pp. in-4, enveloppe. «*Je lis avec intérêt votre "Centromanie" dans Le Temps du 5 avril. Vous y dites des choses fort justes. Mais il n'est pas juste de dire que je me suis pris d'un goût extrêmement vif pour Montaigne. Ce goût, je l'ai toujours eu. Simplement, il a trouvé une occasion de se manifester dans cet article qui m'a été demandé... Votre pensée avait été travestie et trahie par l'interviewer de la L.W.. Je m'en doutais bien, et je crois que j'ai eu tort de ne pas faire de réserves sur sa traduction de vos propos.*» Gide reprend : «*C'est vous dire que je ne puis être tenu pour responsable de ce qui vous paraît (et fort justement) un peu absurde, et en tout cas disproportionné, dans cette assimilation de Gœthe à Montaigne...*» (Vente Hôtel Drouot, 3 juin 1977, Coll. Alfred Dupont). [V. Cl. Martin, *Répertoire*, où un résumé de cette lettre est donné d'après le catalogue de la vente de la bibliothèque de Paul Souday en 1930.]

— L.a.s. à Albert Thibaudet, 29 mars 1929, 2 pp. in-4. Jointe à un ex. d'*Essai sur Montaigne*, éd. or. avec envoi à Thibaudet. Il relève les critiques faites par Th. sur son ouvrage dans *La NRF*. «... *Je pense avoir cité Montaigne non comme unique, mais le mieux fait de tous nos écrivains pour donner aux esprits une impulsion analogue à celle de Gœthe en Allemagne...*» (Vente

Hôtel Drouot, 12 févr. 1937, Bibl. Alb. Thibaudet).

— L.a.s. à Colette, 30 novembre 1946, 1 p. in-4, reliée dans un ex. de *Thésée*. Il loue *Trois... six... neuf...* : « *Je crois bien que c'est le premier de livre de vous que je reçois dédicacé et aussi bien n'est-ce pas la première fois que je vous écris ?... Bizarre ! car si souvent j'ai causé avec vous, en pensée... Dire que je ne vous ai jamais vue chez vous, seulement au Claridge, ou au théâtre... Et permettez-moi déjà de vous embrasser. Je me retiens depuis si longtemps.* » (Vente Hôtel Drouot, 28 oct. 1977).

— L.a.s. à Thadée Natanson, 8 décembre 1905, 2 pp. 1/2 in-8, enveloppe. Il serait très heureux de le revoir et aurait eu plaisir à le recevoir dans sa nouvelle maison [la Villa Montmorency]. Mais il ne doit déménager que dans une douzaine de jours et l'invite à venir à son appartement du Bd Raspail, « *si inconfortable qu'il soit à présent* ». (Cat. Les Argonautes, oct. 1974).

— L.a.s. à Paul Fort, 1 p. in-8, jointe à un ex. de *La Porte étroite*, éd. or.. Projets de vacances bouleversés, invitation à venir passer quelques jours à La Roque. (Vente Hôtel Drouot, 26 oct. 1976).

— L.a.s. à Paul Fort, Villa Silva à Karlsbad, 21 juillet (1934), 3/4 p. in-8. Gide, qui a été très fatigué, commence à se sentir mieux et se déclare heureux de recevoir le « *cher poète* », satisfait malgré tout qu'il ne vienne pas exprès pour le voir : « *... Je suis assez occupé par ma cure, mais trouverai quelques instants pour vous serrer la main tout affectueusement...* » (Cat. Libr. de l'Abbaye 244, sept. 1979).

— L.a.s. à M. de Vogt. De retour de son voyage en Russie, il ne peut prendre part à la réunion, donc « *Veillez transmettre à vos amis russes l'expression de mes regrets, l'assurance de ma sympathie que déjà je leur ai maintes fois fait connaître...* » Mais il désire les rencontrer à une prochaine occasion. (Cat. Morssen, nov. 1963). [Date probable : fin août - début sept. 1936, puisque c'est le 22 août que Gide est de retour de son voyage en URSS.]

— L.a.s. à M. des Gachons, Mercredi 20 mars 1901, 1 p. in-8. Lui demande de faire parvenir à De Max quelques exemplaires des numéros de *L'Ermitage* « *... où ont paru les 3 actes du Roi Candaule... Rentrant de Naples à l'instant je n'ai pu lire encore votre livre, que je voyais à toutes les stations et que je trouve à présent sur ma table...* » (Cat. Libr. de l'Abbaye 17, juin 1962). [Jacques des Gachons, secrétaire et administrateur de *L'Ermitage*. Cette lettre est effectivement de 1901 : Gide rentre de Naples le 18 mars, *Le Roi Candaule* est sur le point d'entrer en répétitions, avec De Max dans le rôle de Gygès.]

— L.a.s. à Étienne Mallet, 27 décembre 1932, 1 p. in-8, enveloppe. Il avait compté sur la visite de son correspondant et celle de Jean Paulhan. Désormais « *... il faut remettre à mon retour...* » Il donne la date de celui-ci et les invite à

lui téléphoner. (Cat. Libr. de l'Abbaye 264, mai 1982).

— L.a.s. à M. Voirol, s.l.n.d., 1 p. in-8. Il est très sensible aux sentiments exprimés par son correspondant : «... *Croyez à mon estime, je vous serre affectueusement la main...*» (Cat. Libr. de l'Abbaye 84, nov. 1969).

— L.a.s. à Ch. Du Bos, Cuverville, 28 Nov., 1 p. in-8. Annonce l'envoi d'un ex. de luxe de *La Symphonie pastorale*. «... *Votre bonne lettre me va droit au cœur. Je n'ai trouvé point de meilleure façon de vous montrer combien j'y suis sensible que de vous adresser un des dix exemplaires à couverture bleue de ce petit volume que vous avez la gentillesse de souhaiter...*» (Cat. Coulet & Faure 57). [Cette lettre peut être datée du 28 novembre 1919.]

— 4 l.a.s. à Ch. Du Bos, 4 pp. in-12. «*Tâchez de venir chez les Van Ryselberghe dimanche prochain vers 4 h 00. Mes amis et moi serons très heureux de vous revoir et j'espère bien que Paul Valéry sera là...*» (Cat. Coulet & Faure 57). [Mention de cet autographe a été faite dans le BAAG 18, avril 1973, p. 18, mais avec un texte plus court.]

— L.a.s. à Ch. Du Bos, 6 novembre 1922, 1 p. in-4. «*J'ai bien reçu votre dépêche. Vous êtes exquis. Oui, je crois que l'on pourrait s'arranger comme vous dites. Nous pourrions du moins essayer... Mais ce qui fait que je ne vous ai pas répondu télégraphiquement, c'est qu'il arrive ici des catastrophes qui bouleversent l'économie de la maison...*» Suit le détail des démêlés de Mme Gide avec deux petites bonnes. (Cat. Coulet & Faure 57). [Cette lettre répond à celle de Du Bos du 5 novembre, *Lettres de Ch. Du Bos et réponses de A. Gide*, pp. 49-51. Les «arrangements» concernent la secrétaire, Mme Povie, dont ils se partageront les services.]

— L.a.s. à Ch. Du Bos, Cuverville, 8 novembre 1922, 1 p. in-8. «... *Le courrier de ce matin m'apporte du nouveau. Une reprise d'activité Rubinstein — Florent Schmitt — Rouché m'appelle à Paris plus tôt que je le souhaitais... Non, je ne pense pas que Romains fasse les avances, je lui ai annoncé votre visite...*» (Cat. Coulet & Faure 57). [V. J. Claude, «Quand Gide consent à trahir Shakespeare...», BAAG 52, juillet 1982, pp. 323-34. Le compositeur Fl. Schmitt souhaitait tirer d'*Antoine et Cléopâtre* une «chorégraphie tragique» qui serait dansée par Ida Rubinstein ; il avait demandé à Gide d'en établir le scénario. On sait que le projet n'a pas abouti. — «Romains»... : est-ce une rencontre entre Jules Romains et Ch. Du Bos au sujet des «entretiens» que le premier était chargé d'organiser cette année-là pour le théâtre du Vieux-Colombier ?]

— L.a.s. à H. de Montherlant, s.l.n.d., 1 p. in-8. Pour le prévenir de son départ pour quatre jours en Normandie, mais il lui fera signe à son retour. «... *La lecture des Voyageurs traqués et de vos notes marginales m'a fait vivement regretter de ne vous avoir pas rencontré au cours de votre voyage...*»

(Cat. Les Argonautes, juin 1978).

— L.a.s. à H. de Montherlant, Paris, 9 octobre 1928, 1 p. in-4. H. de M. doit partir sous peu pour l'Algérie. Gide lui écrit pour lui donner l'adresse d'André Baine (fils de Benjamin Constant, le peintre) qui est libraire à Alger. (Cat. Les Argonautes, mai 1980).

— L.a.s. à Henry de Montherlant, s.d. (1929 ?), 1 p. in-8. Grand Hôtel Terminus et d'Europe, Alger. *«A tout hasard et provisoirement je suis descendu à l'hôtel Terminus où j'attends un signe de vous. Bien impatient de vous revoir...»* (Cat. Les Argonautes, oct. 1982). [V. *Journal 1889-1939*, p. 906, 14 janvier 1929.]

— L. dact. s. à Claude Schmidt, Paris, 11 octobre 1936, 1/2 p. in-4. Sollicité de lire un manuscrit, Gide s'abrite derrière le manque de temps pour se récuser. *«... un travail urgent — me force de fermer momentanément le guichet à toutes communications avec l'extérieur. Lequel guichet se soulève un instant pour vous serrer cordialement la main.»* (Cat. Libr. de l'Abbaye 241, mai 1979).

— L.a.s. à Claude Schmidt, 31 août 1937, 1 p. in-4, enveloppe. Gide s'apprête à lire le manuscrit de Schmidt et l'on sent entre les lignes qu'il s'en dispenserait volontiers : *«J'espère alors trouver pour le lire le temps et l'attention que je veux espérer qu'il mérite. Mais, vraiment, avez-vous besoin de conseils ? et que peuvent valoir ceux d'un aîné ?»* (Cat. Libr. de l'Abbaye, juill. 1979).

— L.a.s. à Claude Schmidt, 28 novembre 1937, 1 p. in-8 et 1/2 p. in-4. Il a lu le manuscrit de Schmidt et vient l'instant de la critique. Combien *«me dégoûte ce rôle de pion qu'il me faut jouer»*. Consciencieusement il ne peut manquer de relever les incorrections et les maladresses : *«... Ce qui me gêne le plus c'est la part du "chiqué" qui se glisse dans vos peintures, évidemment sincères. Exemple : Cabier I, p. 38, "Il tira un pou du fonds [sic] de sa poitrine (ce "du fonds de sa poitrine" est déjà fort mauvais), le jeta dans l'eau". Essayez donc, pour voir, de jeter un pou loin de vous ! Cet atome sans poids vous reste aux doigts ou tombe à vos pieds... Ajoutons vite que l'on ne peut que vous aimer à travers le livre où votre émotion est sensible en dépit de toutes les maladresses. Ne pensez-vous pas que Poulaille pourrait s'y intéresser ?...»* Gide joint à sa lettre une page où il a commencé de relever les «maladresses». Il a dû être découragé et s'est interrompu à la page 3. Notons en particulier cet exemple d'élégance de style : *«"Tout ce qu'il y avait de valeur". Non. "Tout ce qui avait quelque valeur".»* (Cat. Libr. de l'Abbaye 241, mai 1979).

— L.a.s. à Henri Van de Putte, 16 janvier 1911, 3 pp. in-8. Au sujet de l'édition de la correspondance de Ch.-L. Philippe. *«... Notre système pour la*

correspondance de Phil. est simple : nous maintenons (les noms propres) quand il s'agit de littérature, nous supprimons quand il s'agit de vie privée... Rien de nouveau au sujet de Lièvre, mais si Rouché marche, tu l'apprendras tout d'un coup ; à voir les nouvelles pièces qu'il veut monter, je me persuade de plus en plus que Le Lièvre n'est pas son genre...» (Cat. Charavay, mai 1954). [V. la «Correspondance André Gide — Henri Vandeputte» présentée par David Roe, BAAG 37, janvier 1978 (Lettre XXV, note 2, p. 37). Cette lettre du 20 janvier 1911 est la réponse de Vandeputte à Gide. *Le Lièvre* : la comédie de Vandeputte que Gide avait proposée à Jacques Rouché, directeur du Théâtre des Arts, v. «Correspondance» citée, p. 34.]

— L.a.s. à Henri Van de Putte, 21 janvier 1911, 3 pp. in-8. *«Je suis désolé de cette initiale malencontreuse... mais c'est toi qui, sans le vouloir, me l'as fait choisir... remplacer Hélène par Mathilde, par exemple, ça ne fera aucun tort à l'histoire et ça évitera que nous ne fassions peut-être du tort à ma brave fille. On avait donc d'abord mis Mathilde, puis, pris à mon tour par la crainte de faire du tort à quelque Mathilde méconnue, j'ai fait tomber le nom et n'ai laissé que l'initiale, sans songer à la fâcheuse coïncidence que tu me signales...»* (Cat. Charavay, mai 1954.) [Réponse à la lettre de Vandeputte du 20 janvier, «Correspondance» citée, pp. 36-8, laquelle éclaire ce que Gide entend par «fâcheuse coïncidence».]

— L.a.s. à H. Van de Putte, 1911, 2 pp. in-4. Il a reçu sa lettre et a mis à la poste aussitôt *«un des exemplaires de la petite édition de Tagore. Quant à l'Enfant prodigue, je ne puis hélas ! même pas t'indiquer où tu en trouveras un...»* Il lira les souvenirs de voyage de Gastilleur avec sympathie. *«... excellent travail à Florence. Je rentre avec effroi dans ce tourbillon de Paris...»* (Cat. Morssen, octobre 1959). [Date probable : mars 1914, et non 1911. Gide rentre le 17 mars de Florence, où il a revu avec Louis Fabulet sa traduction de Whitman ; quant à l'édition de Tagore, la traduction par Gide du *Gitanjali*, *L'Offrande lyrique*, elle est parue aux Éd. de la NRF en 1913 (ach. d'impr. le 26 novembre).] cf BAAG 17-11-7

— L.a.s. à Morisse (du Mercure de France), 1911, 2 pp. in-8. Le prie d'envoyer des exemplaires de son *Immoraliste*, *Voyage d'Urien*, *Paludes*. Puis détails sur l'impression chez Colin et sur les épreuves de son livre en cours (*Nouveaux Prétextes*). (Cat. Morssen, novembre 1956). [Date probable : début 1911. L'ach. d'impr. des *Nouveaux Prétextes* est du 3 février. Paul Morisse remplit les fonctions de secrétaire du Mercure de France.]

— L.a.s. à Marius et Ary Leblond, 18 mars 1912, 2 pp. in-8. Relative à l'étude que Paul Alibert — *«Paul Alibert est secrétaire à la mairie de Carcassonne»* — prépare sur lui pour la revue *La Vie*. Gide est prêt à collaborer à cette revue. (Vente Hôtel Drouot, 22 mai 1939). [V. la *Correspondance An-*

dré Gide — André Rouveyre, éd. Cl. Martin, pp. 62-3 et 66-7. Gide ne collaborera pas à la revue des frères Leblond.]

Communiquées par notre amie Florence Callu, Conservateur en chef au Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, voici encore quelques descriptions de lettres de Gide relevées dans des catalogues :

— L.a.s. à Henri Bachelin. Cuverville, 21 avril (1911). 3 pp. in-8. «... *Quel succès remportent ici vos Sports aux champs, c'est ce qui vous réjouirait. J'en fais lecture à haute voix chaque soir à mon petit neveu Dominique Drouin et à deux de ses amis ; j'avais pris d'abord le Héron, puis la tortue et le lièvre... et l'amusement a été tel que successivement tous les autres comptes [sic] y passent. Alors le cochon les a rendus malades de rire et cela vous ferait du bien au cœur d'entendre le rire de ces enfants — vous l'entendrez ! Reçue ce matin votre lettre. Heureux des bonnes nouvelles. Vous serait-il possible de me procurer le Paris-Journal du 18 avril...? Je n'ose écrire pour me le faire envoyer, parce qu'il a paru dedans un entrefilet qui m'a tapé sur les nerfs — et j'aimerais être sûr qu'il n'est pas de Fournier — ou enfin en avoir le cœur net. Bien amicalement votre André Gide.*» C'est à la fin de septembre de la même année que Fournier, emmené par Rivière, passera quelques jours dans le château cauchois de Gide, à Cuverville. *Les Sports aux champs* (20 fables d'Henri Bachelin) formaient le «Cahier du Centre» de fév. 1911. (Cat. Vente *Autour d'Alain-Fournier*, livres et autogr. provenant de la coll. Jean Loize, Nouveau Drouot, 6 mai 1983. Texte collationné sur l'original, complet.)

— L.a.s. à un ami. (Paris,) 26 juillet 1937. 1 p. 1/3 in-folio. C'est une... *«affectueuse joie»*... que manifeste André Gide en apprenant par Petitjean que son correspondant et ami, après les avoir alarmés par sa santé, est en voie de guérison : ... *«je voudrais que tu comprennes et sentes de quel cœur d'ami j'étais près de toi»*... L'écrivain revient de Londres où, quotidiennement, il a vu les Simon Bussy... *«Combien souvent et avec quelle émotion nous avons parlé de toi ! Je leur apportais ton beau livre enfin paru — que j'ai lu avec l'intérêt le plus vif. Tu y fais preuve, à chaque page, du jugement le plus droit, le plus sagace ; d'une grande intelligence — et, ce qui me touche encore davantage : d'un grand cœur»*... C'est un ouvrage qui le reflète bien et où le peintre est... *«aussi intéressant que le modèle»*... (Cat. Libr. de l'Abbaye 269, avril 1983).

— Lettre à Alfred Vallette, Brazzaville, 30 août 1925. Sur son voyage au Congo. (Cat. Alain Nicolas, Libr. Les Neuf Muses, sept. 1982).

— Lettre à Alfred Vallette, Cuverville, s.d., 1 p. in-12. Gide demande à participer à la souscription du monument élevé à Charles Guérin pour qui il

éprouvait une fervente admiration. Il aimerait aussi qu'on lui adresse *L'Inventable* de Léon Bloy. (Cat. Alain Nicolas, Libr. Les Neuf Muses, Noël 1982).

— Lettre à «*Bien cher Ami*» (Arnold Naville). 40, rue Verdi, Nice, 25 avril 1940. 1 p. 8vo. Parle de la maladie qui retarde son retour à Paris : «*L'accroc qui vient de me tenir au lit durant plus de 20 jours (j'ai enfin pu me lever et j'en profite pour vous écrire), condamné à une triste rêverie*», et prévoyant leur prochaine rencontre. (Cat. Christies *Valuable Autograph Letters, Historical Documents and Music Mss.*, London, Wednesday 23 febr. 1983.)

— Lettre à A. Bréal, Paris, 15 juillet 1938. 1 p. 1/2 in-8. «*Je n'ai pas lu le Shanghai de Fontenoy, mais j'ai déjà qq. échos de l'indignation qu'il soulève... ou le Communisme à la page est un livre assez rigolo.*» (Cat. Livres précieux et autographes, Drouot, 27-28 janv. 1982, expert Alain Nicolas).

— L.a.s. à Marcel Drouin, 17 décembre 1901, 3 pp. in-12. «*Comme le printemps me semble loin...*» Parle de *L'Immoraliste* qui est achevé, «*mais je le parachève encore et ne le publierai pas de sitôt. Où et comment ? Probablement à petit nombre et au Mercure.*» Signé «*Ton vieux ours*». (Cat. Vente Drouot, 28 janv. 1983, expert Mme Vidal-Mégret.)

— 2 l. et une carte autogr., dont 2 signées, à un ami. Brouillon d'une lettre pour savoir où expédier *The Tempest* et *Paradise Lost*. 1923. Il se plaint de nombreuses fautes dans son texte publié par la *Revue hebdomadaire* en son absence et, à ce sujet, se redit les vers de Baudelaire :

L'homme, ivre d'une ombre qui passe,
Porte toujours le châtimement
D'avoir voulu changer de place.



Relevé par notre ami Jacques Cotnam (Toronto) dans le catalogue n° 7 de la Libr. Michel Brisebois (Montréal), 1981 :

— L.a.s., Cuverville, 14 juin 1919, 1 p. in-8. Courte lettre à un ami (probablement Vallette, du *Mercure de France*), dans laquelle Gide se réjouit de la participation des auteurs à la majoration des prix de vente des livres. «*Vive le Mercure !*», s'écrie-t-il. Il passera chercher son avoir à sa prochaine visite à Paris, et se félicite de l'entente avec Hugo Gebers. (\$ 115).



Noté dans la «*Revue des autographes*» du *Bulletin* n° 5-6 (avril-juillet 1983) de la *Société d'Étude des Lettres Françaises de Belgique* (v. BAAG 55, juillet 1982, pp. 438-9) :

— L.a.s. au poète belge Roger Bodart, 1^{er} novembre 1935, 1 p. in-8. Gide félicite Bodart pour la qualité de ses poèmes. «*Je ne puis me retenir de les porter à Jean Paulhan [...], curieux de savoir ce qu'il en dira...*» 4000 FB. (Cat. Libr. Émile Van Balberghé, Bruxelles, oct. 1982).

traductions

GRÈCE. — Άντρε Ζιτ : Τα Ύπογεια του Βατικανου. Ιστορια εγγραπेलη. Μετάρραση από τα γαλλικά Στεφανος Κουμανουδης. Άθηνα : Έκδοσεις Όδυσσεάς, 1982. Un vol. br., 18 x 11 cm, 215 pp., couv. ill.. Première édition de cette traduction grecque, par Stéphanos Koumanoudis, des *Caves du Vatican*.

BRÉSIL. — André Gide : *A Simfonia Pastoral*. Tradução de Celina Portocarrero. Prefácio de Nogueira Moutinho. Rio de Janeiro : Francisco Alves, 1982 (coll. «Clássicos Francisco Alves»). Un vol. vr., 21 x 14 cm, 132 pp.. Ach. d'impr. mai 1982. Nouvelle traduction portugaise de *La Symphonie pastorale* (la première, due à Diná Finenberg, fut publiée en 1950 à Rio de Janeiro). Préface, pp. 7-19.

ALLEMAGNE. — André Gide : *Die Falschmünzer*. Deutsch von Ferdinand Hardekopf. München : Deutscher Taschenbuch Verlag, 1983 (coll. de poche «dtv» n° 1749). Un vol. br., 18 x 11 cm, 346 pp., couv. ill.. Ach. d'impr. en août 1983, ce troisième tirage de cette édition «de poche» de la traduction allemande des *Faux-Monnayeurs* confirme le succès persistant du livre (1^{er} tirage en février 1970, 17 000 ex. ; 2^e tirage en mai 1982, 10 000 ex. ; 3^e tirage, août 1983, 5 000 ex.).

ÉTATS-UNIS. — André Gide : *The Immoralist*. A new Translation by Richard Howard. New York : Random House, s.d. (coll. «Vintage Books»). Un vol. br., 18,5 x 11 cm, XVI-173 pp. (\$ 3.95). Rééd. en «paperback» de la nouvelle traduction anglaise de *L'Immoraliste* d'abord parue en 1970 chez Alfred A. Knopf, New York, en avril, et en «Bantam Modern Classic» en octobre (avec une introduction, et une postface d'Albert J. Guerard, non reprises ici). Cf. *Inventaire*, n° 55.

textes de Gide

Nous avons omis de signaler en son temps que dans le volume réunissant aux Éd. Stock les œuvres principales de Pär Lagerkvist, prix Nobel 1951 (*Le Bourreau, Le Nain, Barabbas*, préface de Diane de Margerie, 414 pp., ach. d'impr. 6 févr. 1981), a été reprise, en tête de *Barabbas*, la lettre de Gide à Lucien Maury, d'octobre 1950, qui avait paru dans l'édition originale de la traduction française du roman en 1951.

Notre ami Jacques Cotnam nous signale la publication au Canada, sans doute en 1981, d'une édition «Large vision» (c'est-à-dire imprimée en gros caractères, à l'usage des mal-voyants) de *La Symphonie pastorale* (Hull, Québec : Éd. de l'Espoir, 146 pp.).

livres, revues, journaux

Notre ami Akio Yoshii, qui poursuit cette année à Paris des recherches sur *Le Retour de l'Enfant prodigue*, nous signale un livre, déjà ancien mais qui avait échappé à

nos dépouillements bibliographiques : Hildegard Schlienger-Stähli, *Rainer Maria Rilke — André Gide, Der verlorene Sobn, Vergleichende Betrachtung*, Zurich : Juris Druck Verlag, 1974 (vol. br., 22,5 x 15 cm, 132 pp.). Trois parties : «André Gide : *Le Retour de l'Enfant prodigue*», «Rainer Maria Rilke : *Die Geschichte des verlorenen Sobnes*» et «Der Verschwender und der Verlorene».

La thèse sur le *Journal* de Gide qu'a soutenue en Sorbonne en juin dernier (rapporteur : Prof. Robert Mauzi), pour le doctorat du troisième cycle en Littérature française, notre ami Éric Marty (v. BAAG 51, p. 370, et son article «La Religion ou la Répétition imaginaire», BAAG 58, pp. 199-238) sera prochainement publiée aux Éd. du Seuil, sous le titre : *L'Écriture du Jour (le Journal d'André Gide)*. Éric Marty a d'autre part donné un article sur «la citation dans le *Journal*» au numéro que la *Revue des Sciences Humaines* (publiée par l'Université de Lille III) va prochainement consacrer à André Gide.

- Elaine D. Cancelon, «Structures parallèles et médiation dans *Le Retour de l'Enfant prodigue*», *Les Lettres Romanes*, 1982, t. XXXVI, n° 4, pp. 343-58.

- W.-J. Marshall, «André Gide and the U.S.S.R. : a re-appraisal», *Australian Journal of French Studies*, vol. XX, n° 1, janvier-avril 1983, pp. 37-49.

- Guy Dugas, «André Gide et Athman : le roman d'une amitié vraie», *Cahiers de Tunisie*, t. XXX, 1982, n°s 119-120, pp. 247-69.

- Daniel Oster, «Lime et Gide, le prolétaire et l'écrivain», *Revue des Sciences Humaines*, t. LXI, n° 190, avril-juin 1983, pp. 113-30.

- *La Guerre et la Paix dans les Lettres françaises de la guerre du Rif à la guerre d'Espagne (1925-1939)*, actes du colloque organisé à l'Université de Reims les 17-19 mars dernier, Reims : Presses Universitaires de Reims, 1983 (un vol. br., 21 x 14,5 cm, 287 pp.). Parmi les 32 communications publiées dans ce volume : Claude Foucart, «La conscience, chez André Gide, de la montée des périls» (pp. 49-56). (Six autres communications ont été présentées par des membres de l'AAAG : Pierre Bardel, Jacques Body, Michel Drouin, Bernard Duchatelet, Jean-Yves Debreuille et Pierre Masson.)

- Lu par Henri Heinemann dans *Trente mille jours* de Maurice Genevoix (Paris : Éd. du Seuil, 1980), p. 217... : en 1922, Genevoix vient de se voir attribuer l'une des deux bourses littéraires de la Fondation Florence Blumenthal ; il rencontre les membres du jury («Quel jury ! La comtesse de Noailles, Henri de Régnier, Boylesve, Gide, Proust, Valéry...»)...

[...] au côté d'André Gide j'arpentais les allées de la villa Montmorency.

— Je savais, me dit-il, que vous aviez publié plusieurs livres de guerre. Je ne les avais pas lus, par scrupule. Comment juger d'un talent, en effet, sur le compte rendu pur et simple d'événements dont on fut témoin ? Ce qu'on appelle, à tort, «la littérature de guerre» ne relève pas, à mes yeux du moins, de la création littéraire ; de ce que j'appelle,

moi, l'art littéraire. Heureusement, ajouta-t-il, votre roman m'a «rassuré».

Il m'en parla, nos pas bien accordés, avec une compréhensive gentillesse, mais à partir de considérations dont je devais m'avouer, à mesure, qu'elles s'accordaient aux miennes — je veux dire à mes scrupules, à mes vœux, à mes jeunes espoirs — moins harmonieusement que nos pas. Je le quittai vaguement déconcerté et me rendis, rue des Vignes, chez René Boylesve.

thèses et travaux Le 23 septembre dernier à l'Université de Toronto, notre amie Diane Carolyn Fleming a soutenu sa thèse : *A Critical Edition of André Gide's «Œdipe»*, devant un jury de neuf membres (parmi lesquels nos amis C.D.E. Tolton, co-directeur de la thèse, Andrew Oliver et Réjean Robidoux).

Notre ami Jean-Jacques Durlin (qui soutint en 1977 une thèse de 3^e cycle sur *André Gide dans sa correspondance avec les écrivains de son temps*, v. BAAG 38, p. 104) prépare sous la direction du Prof. Michel Raimond (Sorbonne) une thèse pour le doctorat d'État ès Lettres sur *Roger Martin du Gard et les problèmes de la personnalité dans l'œuvre et la correspondance*.

Également sous la direction du Prof. Michel Raimond, notre amie Martine Sagaert prépare une thèse pour le doctorat d'État ès Lettres sur *L'Image de la Mère dans la littérature française de 1890 à 1930*.

NOUS PRIONS INSTAMMENT TOUS NOS ADHÉRENTS
DE S'ACQUITTER DE LEUR COTISATION 1984
DÈS RÉCEPTION DU PRÉSENT BULLETIN
(voir en dernière page)

VARIA

DE MUSSET A GIDE *** «Gide, à l'époque où il écrivait *La Porte étroite*, lisait-il ou relisait-il *La Confession d'un enfant du siècle* ?», se demande le D^r Hubert Chimènes (Paris), frappé par l'analogie (qui ne semble pas avoir été relevée jusqu'ici) de l'ultime phrase du récit de Gide avec celle-ci, qu'on lit dans la fin du premier chapitre de l'œuvre célèbre de Musset : «Une servante entra, qui vint chercher l'enfant, on apporta de la lumière.» (V. Musset, *Œuvres en prose*, éd. Maurice Allem et Paul-Courant, Bibl. de la Pléiade, 1960, p. 197.) Gide, on le sait, s'est plu à rapporter le propos de François de Witt (qui l'empruntait, sans le dire, à une quelconque revue) sur Musset : «Un garçon coiffeur qui a dans son cœur une belle boîte à musique» (v. *Si le grain ne meurt*, I, vi, Pléiade p. 472) ; mais il ne paraît pas avoir partagé «le mépris et la haine de Valéry pour Musset» (*Journal*, 25 janv. 1948). La seule fois, pourtant, qu'il ait mentionné la *Confession* (à notre connaissance, et dans ses écrits publiés) ne témoigne pas d'une particulière admiration pour ce livre : du person-

nage d'un roman de Claude Farrère qu'il éreinte, il écrit à Ghéon (en janvier 1906, *Correspondance*, p. 630) qu'«il descend à la fois de Rolla, de *l'Enfant du siècle*, de *Elle et Lui*, etc...». Il est vrai que Louÿs, un jour, lui avait prédit qu'il serait plus tard «une sorte de *Musset très aimé*» !... (Lettre du 30 juin 1890, in Paul Iseler, *Les Débuts d'André Gide vus par Pierre Louÿs*, Paris : Éd. du Sagittaire, 1937, p. 95).

JOURNAL, AUTOBIOGRAPHIE, ROMAN *** Lors du colloque qui s'est tenu à Berlin du 5 au 8 octobre dernier sur le thème : «Autobiographie», dans le cadre du *Deutscher Romanistentag*, Edgar Sallager, de l'Université de Klagenfurt, a présenté une communication intitulée : «Tagebuch, Autobiographie und Roman bei André Gide» («Journal, autobiographie et roman chez André Gide»).

«NORD'» *** La Société de Littérature du Nord, qui regroupe des universitaires, des enseignants des divers degrés, des journalistes et des amateurs de lecture, vient de faire pa-

nord'

revue de critique et de création littéraire

du nord/pas-de-calais

sommaire n° 1 - juin 1983

| | |
|--|----|
| Dossier : <i>présentations</i> | |
| Sur les pas de Maxence Van der Meersch ; Guy Croussy, romancier | 9 |
| Maxence Van der Meersch vu par Pierre Dhainaut, poète | 13 |
| Maxence Van der Meersch, auteur et témoin ; Paul Renard, professeur au lycée de Tourcoing | 15 |
| Aperçus biographiques ; Paul Renard | 19 |
| Etudes publiées sur Van der Meersch ; Bernard Alluin, maître-assistant à l'Université de Lille III | 23 |
| Dossier : <i>témoignages</i> | |
| Un travailleur de la plume ; Georges Sueur, journaliste à Nord Eclair et correspondant au Monde | 27 |
| Le chrétien Van der Meersch ; Michel Spanneut, doyen honoraire de la Faculté libre des Lettres de Lille | 31 |
| Van der Meersch avocat, interview du bâtonnier Rohard, par Jacques Deguy, maître-assistant à l'Université de Lille III | 41 |
| Dossier : <i>analyses</i> | |
| <i>La Maison dans la Dune</i> ; Edith Jessu, professeur au Collège de Louvain | 43 |
| <i>Quand les Sirènes se taisent</i> ; Monique Gosselin, professeur à l'Université de Lille III | 49 |
| <i>Invasion 14</i> , un « roman-fresque » ; Bernard Alluin | 57 |
| Un médecin lecteur de <i>Corps et âmes</i> ; Denis Querieu, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Lille | 65 |
| Dossier : <i>inédits</i> de Van der Meersch | |
| Notes intimes. Notes pour <i>Invasion 40</i> . Extraits d'une pièce de théâtre. Notes en vue d'un roman | 73 |
| Lectures | |
| Lire Paul Gadenne ; Paul Renard | 89 |
| Création | |
| Les rieurs du désert ; Jean-Louis Bachellier | 91 |
| Heimweh ; Jean Wagner | 95 |
| Echos | |
| Nous avons reçu | 97 |
| Fiche d'identité de la S.L.N. | 99 |

nord' Directeur de la publication : Paul Renard, S.L.N.

Abonnement (2 numéros, 50 F) à adresser à S.L.N.

73, rue Caumartin, 59000 Lille

En préparation : n° 2 — Gadenne - Bernanos

raître le premier numéro de sa revue : *Nord'*, consacré à Maxence Van der Meersch (analyses de romans, inédits, etc.). En préparation, des numéros sur Paul Gadenne, Marguerite Yourcenar, Georges Bernanos, etc.. Abonnements (deux numéros par an) : 50 F, soutien : 100 F (à la S.L.N., 73 rue Caumartin, 59000 Lille). — Notre ami Bernard Alluin, Maître-Assistant à l'Université de Lille III et dont le BAAG d'octobre 1981 a publié une étude sur «Martin du Gard, lecteur de Mirbeau et de Maupassant», est secrétaire de la Société de Littérature du Nord et a contribué au premier numéro de *Nord'* avec une bibliographie des études sur Maxence Van der Meersch et un article sur *Invasion 14*.

MESSAGES / MESSAGGI ***

A la veille de la publication du livre de Ramon Fernandez, *Gide ou le courage de s'engager* (qui constitue le «cahier 1983» de l'AAAG), cinquième des grands ouvrages de l'auteur à revoir le jour depuis 1979, nous tenons à signaler à nos lecteurs l'édition de la traduction italienne de *Messages*, parue en 1979 chez l'éditeur palermitain Sellerio (dans la belle collection «La Civiltà perfezionata» où ont également paru des traductions de *L'Affaire Redureau* et des *Souvenirs de la Cour d'Assises*, v. BAAG n° 40, p. 91, et n° 57, p. 102) : elle est due à Gianfranco Rubino (auteur du *Gide, il Movimento e l'Immobilità* dont rendent compte

les «Lectures gidiennes» du présent numéro), qui l'a fait précéder d'une importante introduction de quarante pages. Du recueil de 1926 a été retirée pour cette édition italienne «L'Expérience de Newman», mais ont été ajoutés, d'une part, sous le titre «Riflessioni su tre aspetti del pensiero moderno», les notes sur les *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* de Freud (parue dans *La NRF* de septembre 1923), sur «Walter Patat» et sur «Le Classicisme de T. S. Eliot» (*NRF*, février 1925), et d'autre part l'essai sur «Pirandello» extrait de *De la Personnalité*. (Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, XLVIII-224 pp., L. 2.000).

BIBLIOPHILIE ***

La vente Sickles (annoncée dans notre précédente livraison, pp. 565-8) a attiré les amateurs : les 563 pièces offertes au feu des enchères ont été adjugées, avec quelques «sommets» remarquables (510 000 F pour le manuscrit de la seconde moitié de *Mort à crédit* de Céline, 422 000 F pour le manuscrit d'*Opium* de Cocteau, 240 000 F pour un ex. unique de l'originale de *Je sublime* de Benjamin Péret [avec ms. aut. et frottages originaux de Max Ernst], 210 000 F pour 337 lettres autogr. de Colette à Germaine Patat, 210 000 F pour le manuscrit de *D'un château l'autre* de Céline, 200 000 F pour le manuscrit du premier jet de *La Peste* de Camus, etc...), pour plus de 8 623 000 F au total. Les trente-huit pièces «Gide» (n°s 206 à 244 du

catalogue) ont été vendues 348 600 F (45 500 F pour *Le Voyage d'Urien*, dédic. à Henri de Régnier, rel. J. Anthoine-Legrain ; 31 000 F pour *La Porte étroite*, dédic. à Ch.-L. Philippe, rel. Gruel ; 30 000 F pour *Du Narcisse*, ex. d'épreuves dédic. à Valéry, rel. Semet et Plumelle ; 27 000 F pour *Si le grain ne meurt*, 1 des 12/13 ex. de l'éd. 1920-21, rel. G. Huser ; 24 000 F pour l'orig. du *Traité du Narcisse* ; 21 000 F pour un ex. de la «véritable originale» d'*Isabelle*, rel. Pierre Legrain...). — Au *Bulletin* n° 67 de la Libr. Coulet & Faure : un des 550 Hollande de *Si le grain ne meurt* (3 vol., 1924), rel. maroquin Aussourd, provenant de la bibliothèque de Raoul Simonson, 4 500 F ; *Les Faux-Monnayeurs*, éd. or., un des 1200 Vélin pur fil, broché, 800 F.

GIDE / MILHAUD *** Dans la série «Musiciens à l'œuvre» de Jean Roy et Philippe Morin, sur France-Musique le vendredi 4 novembre, de 15 à 17 h : «Jane Bathori et ses contemporains». Entre autres œuvres, ont été diffusés la suite de 1909-31, op. 9, *Alissa* (enregistrée en 1956 par B. de Groote et J. Bathori) et un extrait de la cantate de 1917, op. 42, *Le Retour de l'Enfant prodigue* (par J. Cellard, soprano, et des solistes de l'orchestre de l'Opéra de Paris, dirigés par le compositeur), de Darius Milhaud.

PIERRE SICHEL *** Le peintre et écrivain Pierre Sichel, qui est mort

le 18 juillet dernier, était bien, comme l'a dit notre ami Jean José Marchand dans son «Journal de lectures» de *La Quinzaine littéraire* (n° 404 du 1/15 novembre, p. 28), «un des esprits les plus curieux du demi-siècle». Il eut des liens d'amitié avec Paul Valéry (qui fit de lui un portrait au crayon pour le frontispice de son bref roman *Banal ou les Ruses de la presse*, paru en 1926, aux Éd. de la NRF, dans la collection «Une œuvre, un portrait»), avec Martin du Gard (dont il fit le portrait, v. la *Correspondance* Gide-Martin du Gard, t. I, pp. 205 et 210), avec Larbaud, Jules Romains... — et avec Gide, dont il fit le portrait au cours de l'hiver 1922-23 : on relira les souvenirs de ses rencontres, de Gide posant pour lui dans une chambre de l'hôtel Lutétia, qu'il a donnés à l'*Hommage à André Gide* de la NRF, en 1951, sous le titre : «Portrait d'un portrait» (pp. 266-70). Ayant, quelque temps après avoir achevé ce tableau, envoyé à Gide le numéro d'une jeune revue où il avait publié un article sur *Paludes*, Sichel avait reçu un mot de son modèle : «Vous me comblez ! Portrait et étude me paraissent également excellents — et même je m'inquiète beaucoup pour vous de ce double don. Continuerez-vous, pourrez-vous continuer longtemps à marcher à l'amble ?» — Pierre Sichel, qui avait publié *Une création du monde de nos jours* en 1924, et, en 1953, *Preuves de l'existence d'André* (à cent exemplaires) — et qui avait

donné à *La NRF* une nouvelle, «Le Martyre d'Anagène» (en novembre 1928) —, laisse inédit (d'après Jean José Marchand) le manuscrit de *Mémoires de mon corps...*

LETTRÉ(S) A HENRI BACHELIN *** La rubrique «Autres autographes» du dernier *BAAG*, p. 571 [nous écrit notre ami David Steel, de l'Université de Lancaster], indique comme «non encore signalée» une lettre de Gide à Henri Bachelin, d'avril ou mai 1911, 2 pp. in-4, à propos des «stupides potins» qui courent au sujet de *La Mère et l'Enfant* de Ch.-L. Philippe. Cette lettre a en fait été intégralement reproduite et a fait l'objet d'un court article dans le *BAAG* n° 23 (juillet 1974, pp. 49-51 : «A propos de Charles-Louis Philippe : une lettre inédite de Gide»). Bachelin (1879-1941), auteur notamment du roman *La Bancale*, fut un collaborateur régulier de *La NRF* entre 1910 et 1913. Aux quatre lettres mentionnées dans le dernier *BAAG*, il faudrait ajouter celle qui est reliée dans l'exemplaire de l'«édition originale» de *La Bancale* (tiré à part de *La NRF*, septembre et octobre 1910), histoire provinciale d'une jeune fille infirme, exemplaire avec des corrections autographes de l'auteur, conservé dans la Réserve de la Bibliothèque Nationale (Rés. p Y² 1771). Il s'agit d'une lettre autographe signée et datée du 9 novembre 1910, écrite à l'encre, avec une note ajoutée au crayon. En voici le texte :

Mon cher Bachelin,

La Bancale fait excellent effet en petit volume. A quoi travaillez-vous à présent ? Que devenez-vous ? Etes-vous visible ? Trop occupé pour pousser jusqu'à la Villa ? Dans ce cas c'est moi qui irais vous voir où et quand vous me le diriez.

Bien cordialement et attentivement votre

André Gide.

mais vous me le rendrez n'est-ce pas ?

Votre A. G.

FIN DU GROUPE DES SIX ***

Dans la note du dernier *BAAG* (p. 587) où nous évoquions la mort de Georges Auric, nous avons écrit que seuls survivaient du célèbre «Groupe des Six» Louis Durey et Germaine Tailleferre... Regrettable erreur dont nous nous excusons auprès de nos lecteurs : Louis Durey est mort il y a quelques années, à plus de quatre-vingt-dix ans. Et Germaine Tailleferre vient elle-même de disparaître, à quatre-vingt-onze ans : née le 19 avril 1892, elle est morte le 7 novembre dernier, à Paris. Ainsi le Groupe des Six entre-t-il définitivement dans la seule mémoire de l'Histoire.

SOCIÉTÉS AMIES *** Copieux numéro des *Cahiers Charles Du Bos* à l'occasion du centenaire de Du Bos (né le 27 octobre 1882) : cahier n° 26, 1982-83, 160 pp.. Des inédits de Du Bos sur Shelley et sur Pascal, une gerbe d'études et d'hommages, parmi lesquels «Charles Du Bos et Gabriel

Marcel : une amitié sans faille», de notre ami André-A. Devaux. — *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier*, n° 30, 3^e trimestre 1983 : «Chronique d'un roman : le Dossier de presse du *Grand Meaulnes*, de 1913 à nos jours» (début). — *L'Amitié Charles Péguy*, n° 23, juillet-septembre 1983 : ensemble d'études sur «le peuple chez Péguy». — *Le Bulletin de la Société Paul Claudel* a publié en trois livraisons (n^{os} 88, 89 et 90) les communications et entretiens des «Journées claudéliennes de Brangues» de septembre 1982 : «Claudel, homme de dialogue» ; dans le n° 91, 3^e trimestre 1983 : «Claudel et Veillot», par Benoît Le Roux. — Dans le *Bulletin des Amis de Jules Romains* n° 33, octobre 1983, début d'une longue étude sur «Jules Romains et Rome», par Anne-Christine Faitrop. — La *Feuille d'avis trimestrielle* n° 5, septembre 1983, de l'A.R.U.Lg. (*Marche Romane*, 56 rue Visé-Voie, B 4000 Liège) donne l'adresse du siège de plus de trente sociétés d'«amitiés littéraires» (dont l'AAAG), et présente cette liste en des termes aimables à notre endroit : «Ayant généralement pour but la diffusion et une meilleure connaissance de tel ou tel écrivain, toutes ces associations ne sont pas de valeur égale, et rares sont celles dont les publications atteignent la haute tenue des textes édités, par exemple, par l'Association des Amis d'André Gide.» — Le Centre National de Documentation Pédagogique (29, rue

d'Ulm, 75230 Paris Cédex 05) a entrepris l'édition d'un *Répertoire des associations d'amis d'écrivains*, qui sera tiré à 2000 exemplaires ; les renseignements souhaités sont à envoyer à M. Pierre Béarn, 60 rue Monsieur-le-Prince, 75006 Paris.

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE

*** La famille d'Auguste Anglès a fait don à la bibliothèque du Centre d'Études Gidiennes d'une importante partie des archives de notre ami si regretté : en particulier, la dactylographie de nombreuses correspondances échangées entre les membres du groupe de la NRF qu'il avait su retrouver et, au fil des années, patiemment transcrire. Le responsable du CEG exprime, notamment à M. Alain Bern, ses plus chaleureux remerciements pour le don de ces documents qui, mis à la disposition des chercheurs, faciliteront leurs travaux et témoigneront de l'immense labeur qui sous-tend le grand livre d'A.A..

MÈRE FRANÇOIS HEDVIG COPEAU (1905-1983) ***

Nous avons appris avec tristesse le décès, survenu le 10 novembre au monastère des Bénédictines d'Ambositra à Madagascar, de la seconde fille de Jacques Copeau, Hedvig («Édi»). Elle était née le 17 avril 1905, était entrée en religion en novembre 1930 et était partie pour Madagascar au printemps 1934. Les lecteurs des *Cahiers de la Petite Dame* se rappellent comment, au lendemain de l'attribution du prix

Nobel à Gide, Mère François, en lui écrivant pour le féliciter, «lui demande bien simplement son obole pour la construction d'un monastère entreprise par la petite communauté religieuse dont elle fait partie, et pour laquelle il faut rassembler plus de 800 000 francs. Il va sans dire que cette entreprise ne l'intéresse pas du tout ; après avoir tourné longtemps et retourné cette idée, il finit par envoyer à Édi, par l'intermédiaire de sa mère, un chèque de 100 000 francs. Et sitôt fait, il se dit : "Voilà, j'ai encore une fois gaffé et une fois de plus je vais passer pour pingre, là où on me dit qu'il faut 800 000 francs j'en envoie 100 000." Puis il est profondément étonné de recevoir d'Agnès et d'Édi des remerciements attendris, confuses de l'énormité du don...» (t. IV, pp. 81-2).

STANISLAS FUMET (1896-1983) *** La presse a rendu hommage au grand journaliste et essayiste catholique Stanislas Fumet, mort discrètement le 1^{er} septembre dernier dans un petit village du Gers à quatre-vingt-sept ans (il était né le 16 mai 1896 à Lescar, dans les Pyrénées-Atlantiques). Importante figure du catholicisme social, il avait dirigé l'hebdomadaire *Temps présent* avant la guerre et l'avait fait reparaître à la Libération. On relira, dans le *Journal* du 10 septembre 1938, les réflexions qu'inspirait à Gide, «dans le dernier numéro de *Temps présent*, un article de St. Fumet, fort beau ma foi ! ému,

raisonnable»... Ils ont sans doute correspondu (une lettre de St. Fumet à Gide, du 14 mars 1941, est conservée à la Bibliothèque Doucet).

ANDRÉ CHAMSON (1900-1983)

*** *Les Cahiers de la Petite Dame*, notamment, témoignent des relations fréquentes qu'eurent, avant la guerre, Gide et l'auteur des *Hommes de la Route*, fondateur avec Jean Guéhenno et Andrée Viollis de *Vendredi* en 1935. Au début des années 20, Chamson avait envoyé le manuscrit de son premier essai, *Étienne*, à Gide, dont il ne reçut aucune réponse... mais Gide devait lui montrer quelques années plus tard, oubliée dans le manuscrit, une lettre de félicitations. C'est grâce à Chamson que Gide rencontra Giono pour la première fois, en février 1929. Sur André Chamson (né à Nîmes le 6 juin 1900, mort à Paris le 8 novembre dernier), on lira le livre que lui a consacré notre amie Madeleine Berry, *André Chamson ou l'Homme contre l'Histoire* (Paris : Fischbacher, 1977).

LES RELATIONS LITTÉRAIRES FRANCO-BELGES DE 1890 A 1914

*** Sous ce titre, la Société d'Étude des Lettres Françaises de Belgique a organisé le 22 octobre dernier, à l'Université libre de Bruxelles, un colloque que présidait Raymond Trousson. Entre les six communications présentées, retenons celles de nos amis Michel Décaudin («Autour du Naturisme : Bouhélier et la Belgi-

que») et Victor Martin-Schmets («Le Naturisme en Belgique, de Vandepu-
t au congrès de *La Lutte*»).

DU CÔTÉ DE CHEZ LOUÏS ***

Notre ami William Théry a eu l'heu-
reuse idée de réimprimer en fac-simi-
lé la précieuse et introuvable plaquet-
te de Pierre Louÿs publiée en 1893 à
la Librairie de l'Art Indépendant (27
pp.), en la faisant suivre d'une excel-
lente postface de Jean-Louis Meunier
(animateur de l'Association des Amis
de Pierre Louÿs, qui fait longtemps
attendre son *Bulletin* de... 1981), pp.
I-XX : *Chrysis ou la Cérémonie ma-
tinale* (Muizon : A l'Écart, 1983 ;
ach. d'impr. 30 juillet 1983, tir. : 10
ex. hors comm. sur Vergé de Lana
pur chiffon, 50 ex. sur vergé chiffon
et 400 ex. ordinaires dont 150 résér-
vés à l'Association). Rappelons que
Chrysis, en 1893, était dédiée «à
mon ami André Gide», dédicace qui
disparaîtra lorsque ce «prologue d'un
roman grec» sera devenu le premier
chapitre d'*Aphrodite*, car Gide et
Louÿs seront alors brouillés. — Wil-
liam Théry publie également un «bul-
letin de recherches louÿsiennes»,
Brouilles (n° 1, septembre 1983).
Éd. A l'Écart, Route de la Gare,
51140 Muizon (Tél. 61.44.76).

POUR RMG *** Enfin est né
(suite à une décision prise lors du
colloque de Sarrebruck en novembre
1981), à l'initiative de la Faculté des
Lettres de Nice et du Département
de Romanistique de l'Université de la

Sarre, le Centre International de re-
cherches sur l'œuvre et la personali-
té de Roger Martin du Gard (C.I.R.
M.G.). Il a son siège au secrétariat du
Département des Lettres modernes
de la Faculté des Lettres de Nice, 98,
boulevard Édouard Herriot, B.P. 257,
06036 Nice. Il se propose d'éditer
un périodique pour publier des étu-
des critiques et donner des informa-
tions sur les travaux de recherche,
d'organiser des rencontres entre cher-
cheurs, lors de séminaires ou de col-
loques, de proposer des programmes
de recherche. Renseignements et ad-
hésions : M. André Daspre, au siège
du CIRMG (Tél. (93).86.35.00).

NÉCROLOGIE *** Nous avons
déploré la mort de deux de nos
Amis : celle d'*Alice Hinderer*, de Ge-
nève, secrétaire retraitée, dans sa
quatre-vingtième année — elle était
membre de l'AAAG depuis 1975 (et
que son neveu, M. Olivier Paschoud,
a tenu à remplacer désormais parmi
nous) ; celle de *Guy Pillion*, petit-
neveu de Pierre Louÿs, qui avait ad-
héré à l'AAAG en 1978, à la suite
d'une rencontre, à Brangués, sous le
signe de Claudel, avec notre ancien
Secrétaire général...

JEAN LEBRAU (1891-1983)

*** Le poète Jean Lebrau est mort
en octobre dernier, à quatre-vingt-
douze ans, dans le petit village de
Moux, près de Carcassonne, où il
était né le 20 octobre 1891. Il avait
publié depuis 1909 de nombreux re-

cueils inspirés par le terroir et la vie des champs ; son œuvre avait été couronnée en 1968 par le Grand Prix de Poésie de l'Académie française. J. Lebrau avait été l'ami de François-Paul Alibert (sur la tombe de qui, le matin du 25 juin 1953 dans le petit cimetière de Grèzes, il fit un discours au nom de la Société des Gens de Lettres et de l'Académie Ronsard) et était resté fidèle à sa mémoire : il avait lu « avec passion », l'an dernier, la *Correspondance Gide-Alibert* puis *En Italie avec André Gide...*

RECHERCHES SUR LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE *** L'Équipe chargée d'inventorier la Correspondance générale d'André Gide et d'en rassembler les pièces poursuit son travail : au 25 novembre 1983, 16 295 lettres sont inventoriées dans le fichier de base (lettres échangées par Gide avec 1659 correspondants), et 744 lettres (dont la plupart sont inédites) sont entrées en photocopie dans les dos-

siers. L'Équipe remercie très vivement les personnes qui ont déjà répondu à son appel : aux listes des six derniers BAAG s'ajoutent les noms de Mme Martine Dubois (Melun) et de MM. Dominique Noguez (Paris), Maurice Imbert (Combs-la-Ville), René-Pierre Colin (Lyon), Jacques Marlet (Nantes), Jean-Paul Trystram (Paris) et Henry de Paysac (Paris). *Une nouvelle fois, nous répétons notre appel, convaincus que de nombreux membres de l'AAAG peuvent encore aider l'Équipe à rassembler le texte de nombreuses lettres, écrites ou reçues par Gide, inédites ou non.* Nous rappelons le principe de notre entreprise (v. BAAG 54, avril 1982, pp. 307-9), qui consiste à rassembler les lettres, sans perspective de publication, et avec garantie donnée aux détenteurs des autographes que nous nous interdisons, sauf autorisation expresse et ponctuelle, leur communication ou leur utilisation.

LIBRAIRIE

Nos lecteurs trouveront insérée dans le présent numéro la nouvelle édition, complétée et mise à jour, du petit Catalogue de nos publications (réalisées par l'AAAG et le CEG, ou par d'autres éditeurs et diffusées par l'AAAG à des prix préférentiels).

Les commandes sont à adresser à Claude Martin, Délégué aux publications, 3 rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon — accompagnées de leur règlement par chèque à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide.

Des factures sont établies sur demande, en un ou plusieurs exemplaires.

Nous rappelons à tous que c'est AIDER L'AAAG que de lui acheter ces publications.

**NOUVEAUX MEMBRES
DE L'ASSOCIATION**

*Liste des nouveaux Membres de l'AAAG, dont l'adhésion a été enregistrée par
le Secrétariat entre le 1^{er} septembre et le 26 novembre 1983*

- 1142 M. Olivier PASCHOUD, Genève, Suisse. (Titulaire).
- 1143 Mlle Véronique RAYNALDY, élève Attachée d'Administration centrale, 57000 Metz. (Titulaire).
- 1144 CENTRE INTERNATIONAL DE RECHERCHES SUR L'ŒUVRE ET LA VIE DE ROGER MARTIN DU GARD, Université de Nice, 06036 Nice. (Titulaire).
- 1145 BIBLIOTHÈQUE de HURON COLLEGE, London, Ont., Canada. (Titulaire).
- 1146 M. Gianfranco RUBINO, professeur à l'Université de Pescara, Rome, Italie. (Titulaire).
- 1147 M. Guy PETITHORY, professeur, 80100 Abbeville. (Titulaire).
- 1148 M. Jacques BONNARDOT, médecin, 89100 Sens. (Titulaire).

**NOUS PRIONS INSTAMMENT TOUS NOS ADHÉRENTS
DE S'ACQUITTER DE LEUR COTISATION 1984
DÈS RÉCEPTION DU PRÉSENT BULLETIN
(voir en dernière page)**

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1984

| | |
|---|-------|
| Cotisation de Membre fondateur | 200 F |
| Cotisation de Membre titulaire | 150 F |
| Cotisation de Membre étudiant | 100 F |
| Abonnement au <i>Bulletin des Amis d'André Gide</i> | 100 F |
| BAAG : prix du numéro | 26 F |

Les cotisations donnent droit au service de toutes les publications, *Bulletin* trimestriel et *Cahier* annuel en exemplaire numéroté (exemplaire de tête, nominatif, pour les Membres fondateurs).

Pour recevoir le BAAG outre-mer *par avion*, ajouter 25 F à la somme indiquée ci-dessus dans la catégorie choisie.

Règlements

— par virement ou versement au CCP PARIS 25.172.76 A de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

— par chèque bancaire libellé à l'ordre de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE et envoyé à l'adresse (ci-dessous) du Trésorier

— exceptionnellement, par mandat envoyé aux nom et adresse (ci-dessous) du Trésorier

Tous paiements exclusivement en FRANCS FRANÇAIS et SANS FRAIS

MARIE-FRANÇOISE VAUQUELIN-KLINCKSIECK
Secrétaire générale
15, rue d'Armenonville
92200 NEUILLY SUR SEINE
Tél. (1) 093 52 22

HENRI HEINEMANN
Trésorier
59, avenue Carnot
80410 CAYEUX SUR MER
Tél. (22) 27 66 58

CLAUDE MARTIN Délégués aux publications
3, rue Alexis-Carrel
69110 STE FOY LÈS LYON
Tél. (7) 859 16 05

PIERRE MASSON
92, rue du Grand Douzillé
49000 ANGERS
Tél. (41) 66 72 51

IRÈNE DE BONSTETTEN
Antenne renseignements
14, rue de la Cure
75016 PARIS
Tél. (1) 527 33 79

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER Lettres classiques & modernes
Université Lyon II
Campus de Bron-Parilly
69500 BRON

Imprimerie de l'Université Lyon II — 14, rue Chevreul, 69007 Lyon
Rédaction, composition et mise en page : Claude Martin

Publication trimestrielle

Directeur responsable : Claude MARTIN

Commission paritaire : N° 52103

ISSN : 0044-8133

Dépôt légal : janvier 1984

ISSN 0044-8133

Comm. parit. 52103

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER LETTRES CLASSIQUES & MODERNES
UNIVERSITÉ LYON II
Campus de Bron-Parilly
F 69500 BRON

PRIX DU NUMÉRO : 26 F